



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

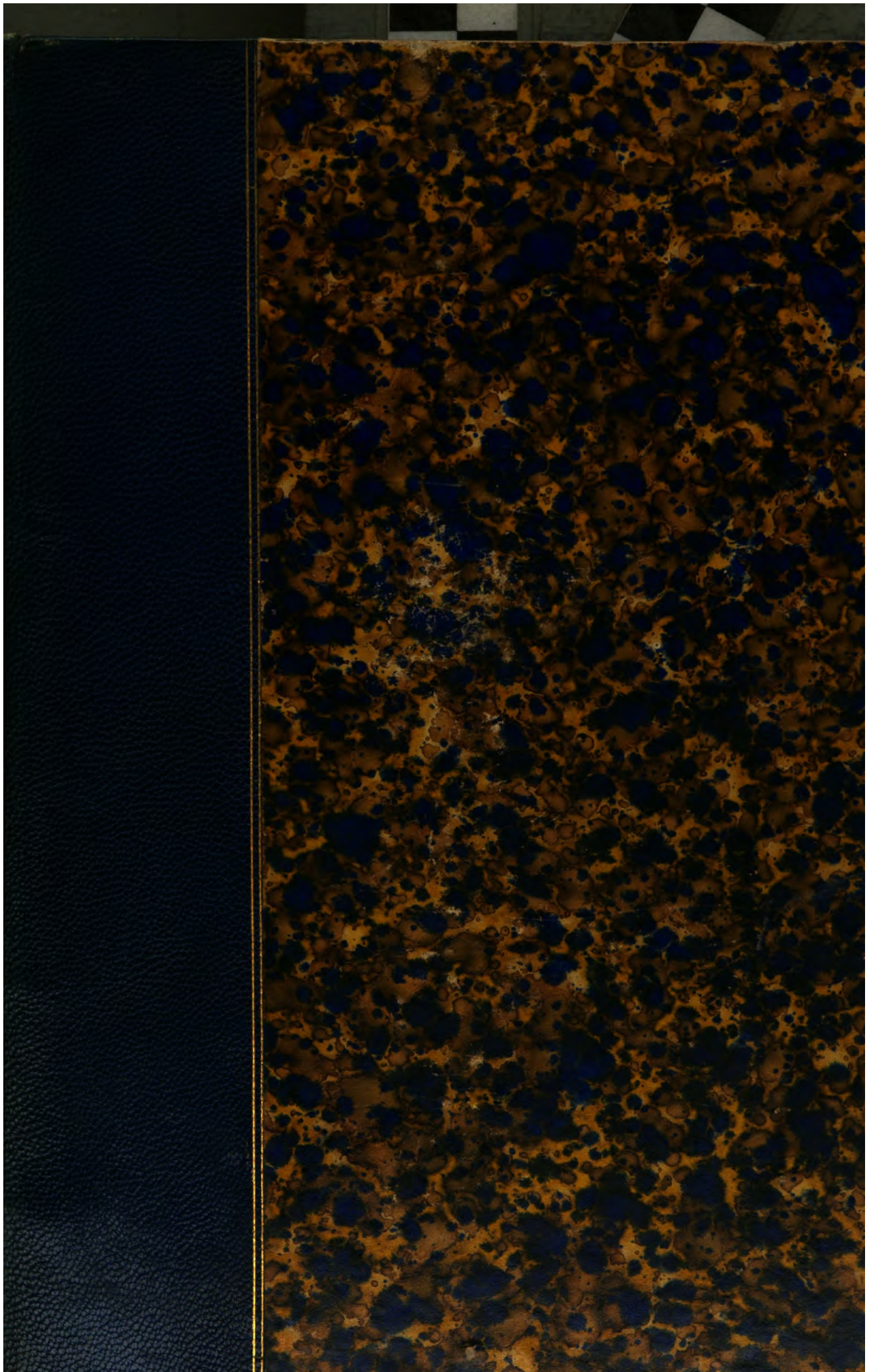
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



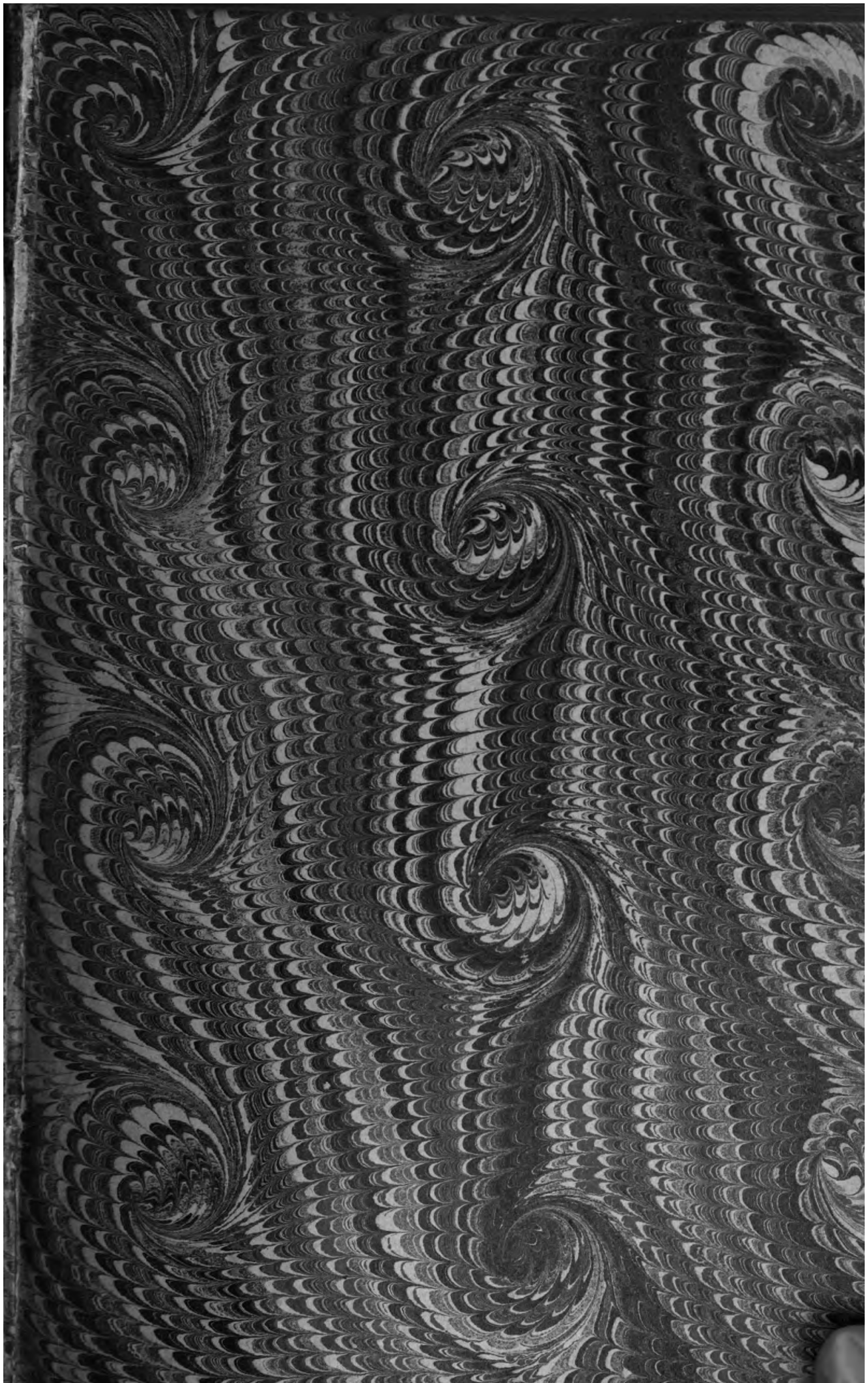
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



MS. 2. d. 15

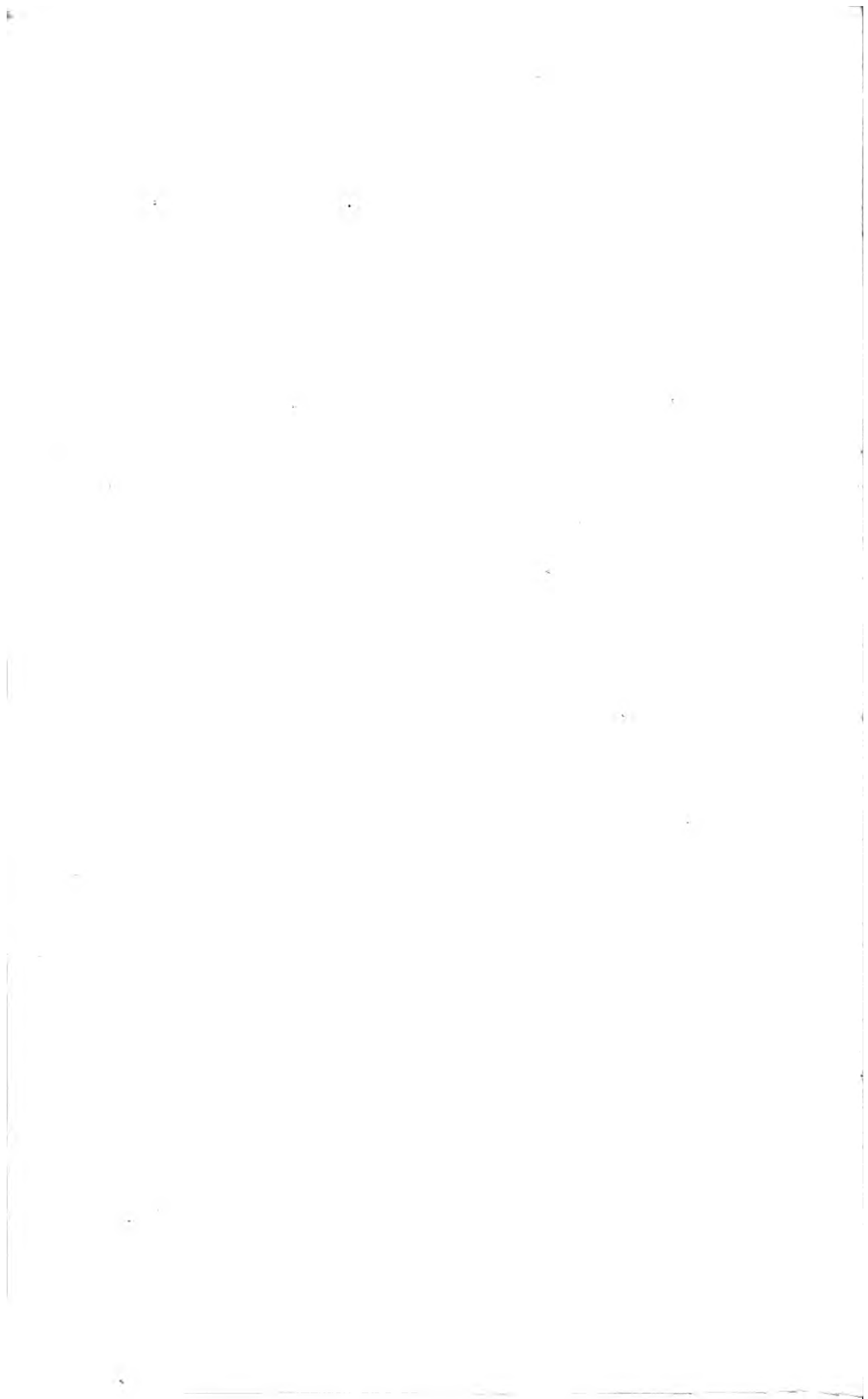


Vet. Fr. III B. 942



12
2000

NS. d 15



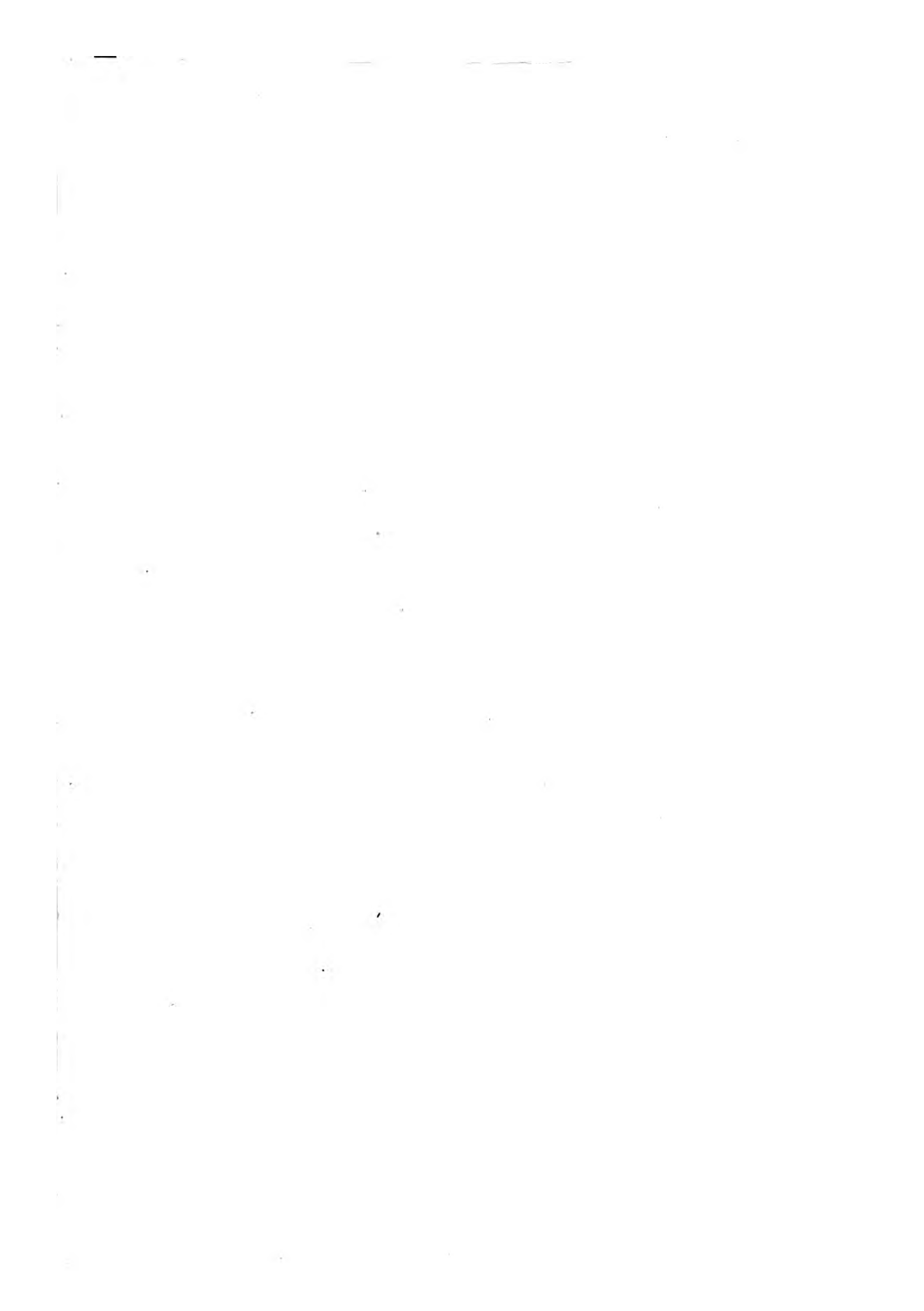
ŒUVRES COMPLÈTES

DE

REMY BELLEAU.

ÉDITION TIRÉE A 140 EXEMPLAIRES.

Papier de Chine	1
— de couleur	2
— vélin	12
— de Hollande	125







ŒUVRES COMPLÈTES
DE
REMY BELLEAU

NOUVELLE ÉDITION
PUBLIÉE D'APRÈS LES TEXTES PRIMITIFS
AVEC VARIANTES ET NOTES

PAR A. GOUVERNEUR.

TOME I.



PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK, 67, RUE RICHELIEU.
NOGENT-LE-ROTRON
A. GOUVERNEUR, IMPRIMEUR-ÉDITEUR.

M D CCC LXVII.



A MONSIEUR

PROSPER BLANCHEMAIN

AVOCAT, BIBLIOTHÉCAIRE HONORAIRE
DU MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR, MAITRE ÈS-JEUX FLORAUX,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS,
ÉDITEUR DES ŒUVRES DE P. DE RONSARD,
ETC., ETC.

TÉMOIGNAGE D'AFFECTION

A. GOUVERNEUR.



INTRODUCTION.

CINQUANTE années de gloire ont été uniquement expiées par deux cents ans d'oubli; notre génération a fait appel de l'injuste verdict rendu contre les Poètes de la Pléiade par un siècle ébloui de ses propres lumières, et nos chercheurs de la pensée tendent aujourd'hui la main aux novateurs qui leur ont frayé la voie.

Le XV^e siècle venait de finir, entraînant avec lui une époque d'ignorance et de barbarie. Fatiguée des froids débats de la dialectique, lasse de ne produire que des commentateurs et des théologiens, la France voulut avoir ses poètes

et ses artistes. Sous l'inspiration d'un Prince chevaleresque et aventureux, un souffle généreux se communiquait aux diverses régions sociales, une activité fébrile travaillait toutes les têtes, quand avec les Florentins apparut tout un monde de monuments artistiques et littéraires. Cette invasion des Grecs et des Latins introduits par les Médicis à la cour de France, fut le signal d'une ère nouvelle; ce fut une révolution intellectuelle, ce fut la Renaissance! renaissance en peinture avec Véronèse-et le Titien; en architecture, en sculpture, avec Jean Goujon, Germain Pilon, Pierre Lescot, Philibert de l'Orme; renaissance en religion même avec les réformateurs de Genève; renaissance en littérature avec Clément Marot, Ronsard et ses dignes émules.

Et si le rapprochement devait être osé, ne pourrions-nous, en établissant un parallèle entre cette époque et la nôtre, trouver la source de la sympathie qui nous attire vers ces intelligences d'élite, expliquer la raison de ce revirement de l'opinion, qui nous fait aimer à cette heure ceux-là mêmes qu'on nous avait appris à dédaigner? Le XIX^e siècle, lui aussi, a vu tomber les entraves qui étreignaient la pensée; après trente années remplies du fracas des armes, l'esprit rafraîchi et rassuré a repris, sous l'égide de la

paix intérieure, une activité nouvelle; comme jadis, les cerveaux sont en ébullition; c'est le siècle de la vapeur, de l'électricité, des grandes conceptions, des vastes entreprises; c'est encore une renaissance, renaissance sociale et scientifique au moins, si la première était tout artistique et littéraire.

Mais revenons vite à nos Poètes. Oh! nous les absolvons bien volontiers du péché d'enthousiasme, en face des chefs-d'œuvre de la Grèce qu'ils lisaient pour la première fois; nous ne saurions les incriminer d'avoir essayé de donner en France droit de cité au doux langage de Pétrarque, d'avoir refondu, épuré cet idiome demi-goth et demi-roman dont la rudesse se ressentait de la grossière écorce de ses auteurs. Nous aimons cette gracieuse Brigade; car c'est elle, comme le dit M. Charles Nodier, qui a fait la langue de Corneille, de Molière, de La Fontaine et de Voltaire!

Désormais, grâce à ses éminents tenants, Sainte-Beuve, Geruzez, Francis Wey, Violet-Leduc et d'autres illustres, l'époque de Marot et de Ronsard est vengée des dédains de l'envieux Malherbe, des sarcasmes du vaniteux Boileau, et les Poètes de la Pléiade restent les dignes, les vrais créateurs de la Poésie française.

Depuis quelques années, une de nos plus importantes collections littéraires, répondant au goût général, a pris à tâche de faire revivre les œuvres des Poètes de la Renaissance. Nous demandons une place dans cette illustre galerie pour Celui que ses contemporains ont appelé le « Peintre de la nature, » pour Celui qui, au dire du docte M. Geruzez, « est resté la plus gracieuse figure de ce groupe poétique, » pour le Nogentais REMY BELLEAU.

A. GOUVERNEUR.

Nogent-le-Rotrou, mars 1867.





LA VIE
DE REMY BELLEAV

PAR

GVILLAVME COLLETET. (1)

Voicy l'un des premiers Poètes de cette fameuse Pleyade qui sous le regne du roy Henry second tirerent nos Muses françoises du begayement où elles estoient, qui leur inspirerent des paroles concertees, veritablement tresdignes d'elles, & qui mirent enfin par l'affiduité de leurs veilles nostre langue en ce haut comble d'honneur & de gloire où nous l'auons trouuee. Il naquit

1. Cette notice, imprimée pour la première fois, est extraite de *l'Histoire générale et particulière des Poètes françois, etc.*, par Guillaume COLLETET, de l'Académie françoise. (Manuscrit de la Bibl. imp. du Louvre, t. I de la copie.)

à Nogent-le-Rotrou au pays du Perche, sur les confins de la comté du Maine, d'une noble & illustre famille, selon Maurice de La Porte qui, dans son curieux livre d'Epithetes françoises (1), le nomme Remy de Belleau & le qualifie gentilhomme françois. Comme il estoit consommé dans l'intelligence de la langue grecque & de la latine, voire mesme comme l'integrité de sa vie estoit conforme à son erudition singuliere, il fut choisy pour gouverner & pour instruire la noble ieunesse de Charles, marquis d'Elbœuf, prince tres-illustre de la maison de Lorraine, qui estoit en ce temps-là le fauorable azile des sçauants hommes et des grands courages. Ce fut en cette qualité de sçauant & de guerrier que René de Lorraine duc d'Elbœuf le prit en affection singuliere & se seruit de ses conseils & de son bras mesme dans son voyage de Naples où cet excellent homme l'accompagna : & c'est de ce fameux voyage dont parle Ronfard dans vne de ses odes que j'inferreray icy d'autant plus volontiers qu'elle ne se trouue que dans les premieres editions de ses ouvrages, ayant esté retranchée des dernieres (2) :

1. Les *Epithetes* avec annotations sur les noms et dictionns difficiles. Paris, 1571, petit in-8°, ou 1580, in-16, et Lyon, 1593, in-16.

Maurice de Laporte étoit sans doute le fils de ce Maurice de Laporte, imprimeur et libraire, prédécesseur de Gabriel Buon qui publia les œuvres de Ronsard.

2. Cette ode se trouve dans le recueil des pièces retranchées des œuvres de Ronsard. Paris, Buon, 1609 et 1617, in-12, et dans le même recueil à la suite des œuvres de Ronsard, 1609 et 1623, in-folio ; enfin à la page 425 du t. II des œuvres de Ronsard, publiées par M. P. Blanchemain.

Donc, Belleau, tu portes enuie
 Aux despouilles de l'Italie
 Qu'encores ta main ne tient pas,
 Et t'armant soubz le duc de Guise
 Tu penfes veoir bruncher à bas
 Les murailles de Naples prise.

L'eusse plutoft pensé les courfes
 Des eaux remonter à leurs sources
 Que te veoir changer aux harnois,
 Aux piques & aux harquebufes,
 Tant de beaux vers que tu auois
 Réceus de la bouche des Mufes.

Comme il auoit vne ardente paffion pour le feruice de la maifon de Lorraine, il fut toufiours fort aymé & fort careffé de cette illuftre famille & ce fut chez elle qu'il acheua le refte de fes iours, avec autant de tranquillité d'efprit que de reputation & de gloire, & certes il s'y plaifoit d'autant plus que Charles de Lorraine, fon difciple, & René de Lorraine, fon maiftre, apres fes feruices neceffaires ne le contraignoient en aucune forte dans la liberté de fes eftudes & le laiffoient agréablement vacquer au doux & fameux exercice de la poëfie qu'il auoit toufiours aymé des fa plus tendre ieunefle. Il en rendit mille preuues eclatantes puisqu'il compofa des écrits avec tant de genie qu'ils eurent toute l'approbation de fon fiecle & qu'ils font encore les delices du noftre (1). Iamais homme de fon temps n'exprima

1. Guillaume Colletet, né à Paris en 1596, mourut en 1659.

plus naïvement les choses dans des tableaux animés, si bien qu'en le lisant on croit voir les objets mêmes : & ce fut pour cela que le grand Ronfard qui l'aymoit particulièrement l'appelloit d'ordinaire le Peintre de la nature.

Les premiers ouvrages qu'il publia furent ses COMMENTAIRES sur le second liure des Amours de Pierre de Ronfard (1), marchant en cela sur les pas de cet illustre personnage Marc Anthoine de Muret qui auoit pris le soin de commenter le premier liure des Amours de ce grand poëte. Et ce fut là que Belleau fit bien paroître d'abord la profonde intelligence qu'il auoit des hauts mysteres de la poésie ancienne, de la beauté des langues estrangeres, des graces de la langue maternelle & des secrets des plus nobles sciences. Ses œuvres, tant en prose qu'en vers, recueillies & imprimees toutes ensemble à Paris, chez Patiffon, l'an 1578, & chez Gilles Gilles, l'an 1585, & depuis encore chez vn autre dans la ville de Rouen (2) & en plusieurs autres villes de France (3), sont diuisées en deux tomes qui contiennent, sçauoir : le premier les pieces suiuanes :

LES AMOURS ET NOUVEAUX ESCHANGES DES PIERRES PRECIEUSES avec leurs vertus & leurs proprietes, ouvrage que de son viuant il auoit fait imprimer à

1. Les *Amours*, dont le 1^{er} liure fut commenté par Muret, et le second par R. Belleau, figurent dans la première édition des œuvres de Ronsard. Paris, Gabriel Buon, 4 vol. in-12, 1560.

2. Rouen, J. Berthelin. 1604, in-12.

3. Lyon, Thomas Soubron. 1592.

Paris, in-4°, l'an 1566, des caracteres de Patiffon : mais ourage si beau & si considerable, qu'en fon genre, ny les siecles passez ny les ages suiivants n'ont peu ny ne pourront peut-estre iamais rien produire de plus riche ny de plus esclattant. Et quoy qu'il semble vne imitation de l'antique Orphee, du moderne Marbodœus (1) & de quelques autres qui ont composé tant en prose qu'en vers des traittez des pierres precieufes : si est-ce qu'il n'y a iamais eu d'original comparable à cette excellente copie, puisque tout en est rare, curieux & bien imaginé. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelques vers où l'on peut trouuer à redire, tant du costé de leur structure, que du costé des rimes qui n'ont pas toute leur iustesse : mais ce ne font que de petites taches sur vn beau visage & de simples negligences pardonnables à celuy qui nous enrichit de l'abondance de ses threfors.

SES DISCOVRS POETIQUES DE LA VANITÉ imitez de l'Ecclesiaste de Salomon, & ses EGLOGVES SACREES, prises du Cantique des Cantiques du mesme autheur, & imprimees pour la premiere fois à Paris des l'an 1566, sont telles que nous n'aurions rien de meilleur en ce genre, si nostre illustre amy, Anthoine Godeau, euefque de Graffe (2), n'eust pris à tasché

1. Marbode, évêque de Rennes, né à Angers où il mourut en 1523, auteur d'un ouvrage ainsi intitulé : *Incipit liber Marbodi quondam nominatissimi Præsulis Redonensis (scilicet hymni, liber de gemmis et epistolæ VII) imp. Rhedonis... per I. Baudouyn*, 1524, pet. in-4°.

2. Antoine Godeau, de Dreux, auteur d'une foule de poésies

de traiter apres luy les mefmes matieres. Car à mon gré, d'autant que nostre fiecle l'emporte en pureté fur le fiecle precedent, autant ce docte & fameux Prelat l'emporte en ce point fur cet illustre Poëte, temoignage que ie rends plutoft à la verité connue qu'à l'amitié qui nous lie.

Sa BERGERIE, de profe & de vërs, dont la premiere Journee auoit esté imprimee toute feule à Paris, des l'an 1565, & en deux Journees, l'an 1572, a des ornements & des graces qu'il est bien malaisé d'exprimer. Il faudroit la délicateffe de son ftyle pour en parler & les representer dignement, & à moins que d'estre Ronfard ou Des Portes, qui l'ont fi hautement louée dans leurs vers, ie confeillera y plutoft de fe taire que d'en dire dauantage. Ce que i'exprimeray feulement icy avec le mefme Des Portes, c'est à dire avec le plus mignard de tous nos poëtes modernes :

Quand ie lis tout rauy ce discours qui fouspire
 Les ardeurs des Bergers, ie t'appelle menteur
 (Pardonne-moy, Belleau) de t'en dire l'auteur :
 Car vn homme mortel ne fçauroit fi bien dire. (1)

Auffy ie ne voy prefque que mon fameux San-
 nazar qui luy puiſſe estre égalé dans fon *Arcadie*

légères et sacrées, entre autres de la *Paraphrase* des Psaumes de David, dont la première édition fut imprimée à Paris, veuve Camusat, 1648, in-4^o.

1. Début d'un sonnet que le chartrain Desportes a mis en tête de la *Bergerie* de Belleau.

italienne (1), qui a toujours passé et qui passera toujours pour vn noble chef-d'œuvre de l'art, chef-d'œuvre d'autant plus merueilleux que les liaisons des vers & de la prose y font extrêmement iustes & delicates au dernier point. Il est bien vray que Nicolas Frenicle, conseiller des monnoyes assez conneu par ses écrits, que les Muses m'ont donné pour amy intime, nous a bien fait veoir dans son liure de *l'Entretien des illustres Bergers* (2) que marchant sur les pas de ces fameux pasteurs de Rome, de Syracuse & de Naples mesme, ie veux dire de Virgile, de Théocrite & de Sannazar, il n'auoit pas moins adroitement qu'eux manié la fluste rustique & la musette pastorale (3) : & ie veux mal à nostre siecle qui ne dispense pas à ce bel esprit tous les honneurs & toutes les acclamations qu'il merite. Mais la iuste posterité luy rendra peut-estre vn iour ce que nostre iniustice luy rait, & si i'ay quelque sentiment alors des choses d'icy-bas, ie me tiendray encore bien glorieux d'oïr les diuerfes louanges que sous l'agreable nom de *Cerilas* il m'a donnees dans ce gentil ouurage, dont la prose fleurie & les rymes aysees tesmoignent assez la facilité féconde de l'esprit de cet auteur, qui s'eleue par son aymable genie au-dessus du vulgaire.

1. Le célèbre poète italien et latin Sannazar naquit à Naples en 1458 et y mourut en 1530. Son poème de *l'Arcadie* eut dans le XVI^e siècle seulement soixante éditions.

2. Paris, Jacq. du Gast, 1634, in-8^o.

3. Ici et jusqu'à la fin du paragraphe Colletet continue à parler de Nicolas Frenicle.

Le fecond tome des œuvres de Remy Belleau contient, entre autres choses, la version françoise des ODES grecques d'Anacreon, qu'il auoit autrefois publiees luy-mefme à Paris & à Lyon vingt ans aparauant fa mort, avec plusieurs autres excellents poèmes de son inuention. Cela rappelle qu'en nous communiquant cet ourage il nous auoit communiqué toutes les delices de la Grece. Henry Estienne, les ayant autrefois apportees d'Italie, en auoit regalé les Muses latines, puisqu'il les auoit heureusement traduites en cette mesme langue (1), & Belleau ne put souffrir que la France fust priuee d'un si riche & si precieux thresor. En quoy certes il fut d'autant plus à louer, que le plus sobre de tous les poètes ne dedaigna pas de traduire le plus grand beueur de toute l'antiquité : et ce fut aussy pourquoy le grand Ronfard luy reprocha son abstinence de fort bonne grace dans vne de ses odes (2), où il luy parle librement de la forte :

Tu es vn trop sec biberon
 Pour vn tourneur d'Anacreon,
 Belleau, hé quoy! cette comete
 Qui naguere au ciel reluisoit,
 Rien que la foif ne predisoit,
 Ou ie suis vn mauuais prophete.

Et si i'ose mesme inferer mes bagatelles poétiques

1. Paris, 1554.

2. La vingt-deuxième du livre III. T. 2, p. 169 de l'édition P. Blanchemain.

& mon cuire parmy l'or & les excellens ourages de ces fameux autheurs, il me fouient d'auoir autrefois parlé de la forte de cet excellent homme ou plustost de m'estre ainfy ioué sur son nom :

Certes ie hais ces mots qui finissent en eau !
Si i'eusse esté Ronfard i'eusse berné Belleau :
Auffy bien n'eut-il pas vne assez rouge trogne,
Pour expliquer les vers de ce gentil yurogne,
Ce grand Anacreon, ce poëte diuin
Qui vesquit dans l'amour & mourut dans le vin. (1)

Ce qu'un ieune mais docte poëte latin de nostre siecle, professeur de rhétorique dans un celebre college de Paris (2) a fort élégamment tourné dans la version latine qu'il a faite de cet heureux effort de ma ieunesse :

*Nomen aquæ non ritè meo sub pectore sedit.
Si me Ronfardi rapuisset cœlicus ardor,
Bellaqueum Musa hæc verbis carpisset amaris.
Ardentis neque enim radiabat purpura vultus,
Detegere vt posset vinosi oracula vatis,
Cui dulces in amore dies, in morte Lyceus.*

Ce qui est aucunement conforme au sentiment de Sceuole de Sainte-Marthe qui luy-mesme parle

1. Le Banquet des Poètes, page 60 des poésies diverses de Colletet. Paris, J.-B. Loyson, 1656, in-12.

2. *Antonius de Metz, rhetoricæ professor apud Montanos.*
(Note de Colletet.)

ainfy de Lydas dans le liure de ses excellentes odes latines : (1)

*Quam benè vinosus superares vina canentem
Qui ficcus illum, sic refers, &c.*

Qui est à dire felon ma version françoise des Eloges :

O que s'il arriuoit qu'aux fources des neuf Sœurs
Tu pusses marier les bachiques liqueurs,
Puisque sobre & qu'à ieun tu l'égalés en gloire
Tu le surpafferois à force de bien boire.

Parmy ses diuerfes poësies, son CHANT DE TRIOMPHE sur la victoire de Montcontour me semble parfaitement beau pour le temps, & ie ne doute point que ce fameux poëte flamand, Ianus Lernutius, assez connu par les Saturnales de Iuste Lipse & par ses écrits propres, ne fust de mon aduis, puisque dans son poëme du fameux siege d'Ostende, il ne feint pas d'en imiter les plus beaux endroits, tesmoin ce commencement :

*Ille ferox qui cumque levat caput altiùs & se
Rege suo credens maiorem, fasque nefasque
Miscet & in patriam temerè excitat arma rebellis,
Fertur ad extremum præceps, iramque seueri
Vindicis incurrens, sentit regala tonanti
Fulmen, &c... (2)*

1. *Lutetiæ apud Mammertum Patissonium*, 1587, in-8°.

2. *Iani Lernutii carmina*. Leyde, Elzevir, 1614. In-12.

Jean Lernout naquît à Bruges en 1545 et y mourut en 1619.

Et si ie ne rapporte point icy pas vn des vers de Belleau, c'est que ie les vois entre les mains de tout le monde & que ie les crois aussy communs que l'eau mesme dont il porte le nom.

Son poëme macaronique qu'il intitule **DICTAMEN METRIFICVM DE BELLO HVGVENOTICO ET REISTRORVM FIGLAMINE AD SODALES** ne cede guere en bonté ny en gentillesse à celui d'Anthoine des Arenes ou de Arena (1) & il va mesme de pair avec celluy de Merlin Coccaye (2) que ie trouuay si libre & si beau des ma plus tendre ieunesse que ie l'appris tout par cœur : *sed nunc oblita mihi tot carmina*, le temps & la raison m'ayant bien depuis donné d'autres pensees plus féricieuses.

Sa comédie de la **RECONNVE** a des naïfuetez dont fans doute son siecle fit beaucoup d'estat, mais qui ne passeroient au nostre que pour des laschetes & des bassesses, au prix de ces excellens poëmes dramatiques & comiques qui remplissent nos esprits aussy bien que nos yeux de la brillante nouveauté de leurs fameux spectacles. Et en disant cela ie ne pretends rien diminuer de sa gloire, mais demonst

1. *Meygra entreprise catholiqui imperatoris quando en 1536, veniebat per Provensam benè carrossatus, in postam prendere Fransam cum villis de Provens à Avenione.* 1537. In-12.

Antoine d'Àrena, jurisconsulte et poëte macaronique, naquit à Solliers près Toulon, et mourut en 1544.

2. *Merlini Coccavi, poëtae Mantuani macaronices libri XVII. Venetiis in œdibus Alexandri Pagamini, 1517.* In-8°.

Cette édition originale a été suivie d'une foule d'autres. Merlin Coccaye, dont le vrai nom était Théophile Folengo, naquit en 1491 à Mantoue et mourut au couvent de Sainte-Croix de Campese, près de Bassano, en 1544.

seulement l'avantage qu'en ce genre d'écrire nostre siecle a sur les siecles precedents.

Outre ce volume de ses poësies il composa encore deux beaux poëmes, l'un intitulé *L'INNOCENCE PRISONNIERE*, & l'autre *LA VERITÉ FUGITIVE* qui, au rapport d'Antoine du Verdier, furent traduits en vers latins par ce sçauant homme de son siecle, Florent Chrestien.

Remy Belleau mourut à Paris le septieme iour de mars (1) 1577, âgé de cinquante ans. Il fut honorablement enterré dans la nef des Grands-Augustins de Paris, où il fut porté sur les pieuses épaules de ses doctes & illustres amis, Pierre de Ronfard, Jean Antoine de Baif, Philippes Des Portes & Amadis Iamyn, chose fort extraordinaire & fort remarquable, que j'apprends par les vers grecs composés par Louis Martial de Rouen, qu'il prit le soin de consacrer à sa mémoire, parmy plusieurs autres pieces funebres.

En effet sa mort fut si sensible à tous les beaux esprits du tems qu'il n'y en eut presque pas un d'eux qui n'employast ses Muses à le soupirer, iustes devoirs qu'il auoit de temps en temps rendus luy-mesme à la vertu morte ou mourante de ses doctes amys, comme il se veoit encore par le *TOMBEAU* qu'il fit à la memoire de Ioachim du Bellay, où il y a plus d'antiquité renouvellee qu'en pas un autre ourage de ce temps-là, & qui vaut bien sans

1. La Croix du Maine dit le six mars.

doute celui que l'antique Moschus prit le soin d'ériger à la mémoire de Bion, ce fameux poëte pastoral (1). Mais entre les autres vers qui composent le recueil qui fut fait sur la mort de Belleau & imprimé à Paris, ie ne sçaurois m'empescher d'inférer icy ceux que Ronfard fit en sa faueur, & ce d'autant plus qu'ils sont grauez sur sa tombe, avec vne belle inscription en prose latine : (2)

Ne taillez, mains industrieuses,
Des pierres pour couvrir Belleau :
Luy-mesme a basti son tombeau
Dedans ses pierres precieuses.

Epigramme qui fut heureusement traduite ou plustost imitée en vers latins par lean Passerat, ce que ie rapporte d'autant plus volontiers que quelques-vns pourroient croire que les vers françois fussent empruntez des vers latins, sur ce que Passerat ne les fait point passer ny pour traduction, ny pour

1. Bion de Smyrne, poëte grec; Moschus, son élève et son ami. Ce qui reste de leurs œuvres a été réimprimé à Venise en 1746.

2. Voici cette inscription qui a disparu avec l'église des Grands-Augustins et qui du temps de Piganiol de La Force, où elle se trouve (Description de la ville de Paris. A Paris, chez les libraires associés. 1765, 10 vol. in-12. T. 7, page 132), avait été déjà détruite par la restauration du chœur commencée en 1675 et terminée en 1678 :

Remigii Bellaquei, poetæ laureati, qui cum pietate et cum fide, unde quinquagenariam, pulcherrimè, omnibusque gratissimus vixit ætatem, extinctos cineres, diuæ Cæciliæ piis sodalibus sollicitandos, supremi voli observantissimi curatores, pr. Non. Mart. M. D. LXXVII, mæstissimo funere, hoc in tumulo deposuerunt.

imitation, quoy qu'ils tiennent effectivement de l'un ou de l'autre, temoins ces deux derniers vers :

*Ipsæ fibi suprema tulit struxitque Poetæ
E gemmis tumulum geminea Musa suo.* (1)

Iean Dorat, Nicolas Goullut, son gendre, & Vailant Gueslie de Pimpont, Passerat & Iean de la Ieffee, l'honorèrent viuant & mort de plusieurs doctes vers grecs & latins que l'on peut veoir dans leurs œuvres & dans les siennes propres. Pierre de Ronfard, entre tant d'autres vers qu'il luy adresse, lui consacra deux beaux poèmes, l'un en faueur de sa version des Odes d'Anacréon, qui commence ainfy : (2)

Non ie ne me plains pas qu'une telle abondance
D'escruiains aujourd'huy fourmille en nostre France...

Et l'autre sur son extraction & sur l'antiquité de
sa noblesse : (3)

Ie veux, mon cher Belleau, que tu n'ignore point
D'où naquit ton Ronfard que les Muses ont ioint
D'un nœud si ferme à toy, &c.

Ioachim du Bellay luy dedie un beau sonnet que
l'on peut lire avecque plaisir dans ses Regrets : (4)

1. *Ioannis Passerat Kalendæ Ianuariæ et varia quædam poemata Lutetiæ, apud viduam Mamerti Patissonii, 1603, in-8°.*

2. Voir aux œuvres de Ronsard le poème adressé à Christophe de Choiseul, dans le deuxième livre des Poèmes.

3. Elegie XX.

4. Sonnet 137.

Tu t'abuses, Belleau, si pour estre sçauant,
Sçauant & vertueux tu penfes qu'on te prise, &c.

Iean Anthoine de Baïf luy adresse non feulement vne ode assez iolie qui se trouue dans le huitiesme liure de ses Poëmes : (1) mais encore dans sa plainte de la Nymphe de Biéure il luy fait tenir ce langage en faueur de notre Belleau :

Dorat, des poëtes le pere,
Ronsard à qui i'ay sceu tant plaire,
Des Portes, Passerat, Belleau
Qui doibt de ma piteuse plainte
D'autant plus auoir l'âme atteinte
Que son nom vient de la belle eau.

Sceuale de Sainte-Marthe, qu'il appelloit son frere d'alliance, comme ie l'ay appris d'une lettre escrite de sa main propre, du college de Nauarre à Paris, en date du 26 février 1566, qui m'a esté communiquée par ces deux illustres historiographes de France, Sceuale & Louis de Sainte-Marthe, freres gemenx, non content de luy auoir dressé vn bel eloge latin parmy ses *Hommes illustres* que i'ay fait parler nostre langue, & de luy auoir encore adressé plusieurs beaux vers latins & françois que l'on peut lire dans ses œuures, ne desdaigna pas mesme de traduire en vers latins vne gentille Epithalame, qui se trouue latine & françoise dans la seconde Iournee

1. Les Poesmes de Jean Antoine de Baïf. Paris, Lucas Breyer, 1572. In-8°, page 235.

de la Bergerie. Amadis Iamyn, Robert Garnier, Philippes Des Portes, le louerent hautement : Estienne Tabourot parle dignement de luy dans ses Bigarrures en prose & dans ses vers mesmes. Claude Binet exalte son merite dans la vie de Ronfard & dans ses vers propres, témoin ce sonnet qui commence :

O bienheureux bergers qu'une telle mufette
A pouffés dans les cieux, & toy, qui vas passant
Ceux que Grece honora du laurier verdissant,
Plus heureux qu'ad Belleau d'autres lauriers t'appreste.

Oliuier de Magny, dans son hymne sur la naissance de Marguerite de France, fille du roy Henry II^e (1), le met au nombre des excellents poètes de son temps qu'il conuie de celebrer les louanges de cette ieune princesse :

Dorat, Belleau, Denifot & Morel
Faittes languir toute oeuvre deffinee,
Si vous n'avez de ceste Infante nee
Desia chanté l'heureux aduenement.

Le docte Estienne Pasquier, pour gage, dit-il, de l'éternelle amitié qu'il luy portoit, prit plaisir à faire tantost des rebus & tantost des anagrammes sur son nom, témoin cette ode qui se trouue inferee dans le huitieme liure de ses Lettres (2) & qui commence ainfy :

1. Paris, Abel L'Angelier, 1553, pet. in-8°.
2. Œuvres d'Estienne Pasquier, Amsterdam, 1723. In-fol. T. II, col. 216.

Lorsque mon Belleau naquit,
 Toute la troupe celeste
 Pour solenniser sa feste
 Vers l'Hélicon se rendit.
 Là fut chanté à l'enuy
 Vn sol, vn fa, vn ré-my :
 Là fut fait maint & maint tour
 Gaillardement à l'entour
 De ceste saincte *Belle Eau*.
 Pour cela fut ordonné
 Que cest enfant nouveau né
 Seroit dit : *Remy Belleau*, &c.

Et mesme affin que la posterité sceut d'autant plus la haute estime qu'il faisoit de ce fameux poëte, il parle de luy tousiours avec de grands éloges en plusieurs endroits de ses Recherches de la France, spécialement dans son septiesme liure (1), car c'est là qu'il le met au nombre de ces excellents poëtes qui signalerent leur nom sous le regne de Henry II°. Et c'est là que parlant des acteurs de la tragédie de Cléopâtre, composée par Iodelle & représentée au college de Boncourt, il dit qu'ils estoient tous hommes de nom, & nomme entre les autres Remy Belleau & Iean de la Peruse. Finalement c'est là qu'il dit qu'en matiere de gayetez & de gentilleffes amoureuses, Remy Belleau estoit l'Anacréon de son siecle & vn second Sannazar dans ses Bergeries. Iean de la Fresnaye, dans son Art poëtique

1. Œuvres d'Estienne Pasquier. T. I, col. 702 et suiv., passim.

françois, parlant de la comédie, rend ce témoignage de la Reconnue de Belleau :

..... Et cette Reconnue
Qui des mains de Belleau naguères est venue,
Et mille autres beaux vers dont le braue farceur
Chateaufieux a montré quelquefois la douceur. (1)

Et parlant des auteurs des Eglogues pastorales, il n'y oublie pas nostre poëte :

Baif & Tahureau tous en mesmes années
Aurons par les forests nos Muses promenees :
Belleau qui vint apres, nostre langage estant
Plus abondant & doux, la nature imitant,
Efgala tous bergers. Toutesfois dire i'ose
Que des premiers aux vers i'auois mêlé la prose.

Dans vne de ses idylles, il en parle encore ainfy : (2)

..... Et dans sa Bergerie
Belleau fait aux seigneurs quitter leur seigneurie.

Et dans ses diuers sonnets, il s'en trouue de
rechef qu'il luy adresse sur le mesme subiect, témoin
celuy-cy :

Cher Belleau, qui te voit, sous les vertes ombrettes,
Encifer tes beaux vers aux tendres arbrisseaux,

1. Les diverses poésies de Jean Vauquelin de la Fresnaye.
Caen, Ch. Macé, 1605 ou 1612. In-8°.

2. Liv. II, p. 620.

Il veoit Pâris en Ide, au long des clairs ruisseaux
Auec Enone encor flûter ses amourettes, &c. (1)

Enfin il eut le soin de composer son épitaphe que
l'on peut voir dans le Recueil de ses vers funebres.
C'est ainſy qu'elle commence :

Qui veut ſçauoir où de Belleau
Gifent les os, ſous ce tombeau, &c.

Pierre d'Aigaliers, dans ſon Art poétique en proſe, le cite en pluſieurs endroits avec éloge, particulièrement dans le chapitre de l'Epithalame & dans celui de la Bergerie. (2) Le docte Pierre Ramus, dans ſa Rhétorique françoïſe rapporte pluſieurs de ſes vers & les propoſe meſme pour de beaux exemples : & pour appuyer la vérité de ſes maximes, il eſt toujours le premier de nos poètes qu'il allegue. Maurice de Laporte fait ſon panegyrique en peu de mots dans ſon recueil d'epithètes. Henry Eſtienne dans ſon liure curieux de la précellence du langage françois, & Iean de Chauigny dans ſes Pleyades françoïſes (3), employent ſon autorité en mille endroits de leurs liures. L'auteur des Antiquitez des

1. Le fils de Priam et d'Hécube, le beau Pâris, avant d'auoir prononcé ſon fameux jugement, étoit berger ſur le mont Ida, près de Troie et auait pour amante la nymphe Enone. C'eſt à cette circonſtance que V. de la Fresnaye fait alluſion.

2. L'art poétique de Pierre de Laudun d'Aigaliers. Paris, Ant. Dubreuil, 1597. In-12. Liv. III, chap. 7 et 8.

3. J. Aymes de Chauigny, de Beaune. Ses *Pleyades*, diuiſées en ſept liures. Lyon, P. Rigaud, 1603, pet. in-8°.

villes de France (1), en parlant du pays du Perche, dit que cette prouince fut honoree de la naissance de Remy Belleau, l'un des excellents poëtes de nostre age. L'illustre président de Thou (Iacques-Auguste) parlant de luy dans son histoire ne manque pas de lui donner les louanges qu'il mérite légitimement. Nicolas Richelet, dans ses commentaires sur Ronfard, ne peut exalter assez hautement son mérite. Claude Garnier, dans ses obseruations sur le poëme des Miseres de la France, de la composition du mesme Ronfard, le met au nombre de ces hommes de condition releuee, qui se font appliqués au diuin art de la poésie. Pierre de Marcaffus, dans ses remarques sur les Elegies du mesme Ronfard, l'appelle excellent poëte de son temps. L'autheur de l'histoire chronologique des hommes illustres de France luy donne vn rang honorable parmy eux, & c'est là que l'on peut voir son portrait en taille douce, qui temoigne sur son front la candeur de ses mœurs & la douceur de son vifage (2). Ronfard, qui

1. L'autheur des Antiquitez des Villes de France dont il est parlé icy est André du Chesne, historiographe de France, dans le premier volume de ses Recherches curieuses qui nous ont esté données, reueues et augmentées par François du Chesne, son fils, qui ne dégénere en rien de l'esprit de son père. Cette histoire a esté imprimée en deux parties égales, l'an 1668.

(Remarque du sieur Colletet, le fils.)

Les antiquitez et recherches des villes, chasteaux et places plus remarquables de toute la France (abrégé de Belleforest), par André du Chesne. Edition revue et augmentée par Fr. du Chesne fils. Paris, 1668. 2 vol. in-12.

2. Chronologie et sommaire des Souverains-Pontifes, etc. jusqu'en l'an 1622, mis en ordre par J. B. L. Paris, 1622. Gr. in-fol., fig.; connue sous le nom de chronologie collée, parce que

comme i'ay dit cy-dessus a parlé de luy en mille endroits de ses œuvres, comme en son Voyage des Isles fortunées, parle encore de luy & de sa maistresse, qu'il appelle *Madelon*, dans vn de ses sonnets pour Marie : (1)

Et toy si de ta belle & ieune Magdelon,
Belleau, l'amour te poind, ie te pry ne l'oublie.....

Ce que i'obserue icy d'autant plus volontiers que dans tous ses vers amoureux, qui sont fort polis & en fort grand nombre, Belleau ne nous a iamais decouvert le nom de sa maistresse, ce qu'il fit sans doute par respect & pour ne point donner à connoître l'obiet de son ardente & secrette passion. Allenix du Mont-Sacré l'exalte en plusieurs endroits de ses Bergeries de Iuliette. Finalement Urbain Grandier, de qui la vie a été tant trauersee & la fin si funeste, le cite avec honneur, dans la vie de Sceuale de Sainte-Marthe (2), & Anthoine du Verdier, Drande & La Croix du Maine font honorable mention de luy dans leurs Bibliothèques françoises. (3)

le texte et les fig. sont collés sur des cartouches (V. Brunet, édit. 1860. T. I, col. 1891).

1. Œuvres de Ronsard, Amours. Livre II, sonnet 11. Édit. Blanchemain. T. I, p. 159.

2. L'oraison de Sceuale de Sainte-Marthe, prononcée le 11 septembre 1623, dans l'église de Saint-Pierre de Loudun, par l'infortuné Urbain Grandier, brûlé vif comme sorcier onze ans plus tard, a été imprimée à Paris, 1629, in-4°.

3. La première édition de la *Bibliothèque* de La Croix du Maine est de Paris, Abel L'Angelier, 1584, in-folio; celle de Du Verdier fut publiée à Lyon, 1585, in-folio.

Après le véritable témoignage de tant d'honnêtes gens & de tant de personnes illustres, qui peut douter du mérite d'un si grand homme? & la voix envieuse de nos poètes ignorants qui tâchent d'estouffer par leurs foibles censures la réputation des grands poètes de sa volée, se peut-elle faire entendre parmy tant d'acclamations publiques? Quoy qu'ils puissent dire & faire, ils passeront toujours pour des Zoïles, c'est à dire pour des envieux de la gloire de cet excellent poète qui vivra autant que les siècles, & qui donnera de la jalousie à ceux qui ne pourront atteindre le but où il est heureusement arriué.

Il y a bien d'autres illustres qui ont encore rendu témoignage de sa haute capacité & profonde intelligence dans les mystères du Parnasse. Tels que sont Du Monin dans ses vers (1), Guy Le Feure de La Boderie (2) & plusieurs après eux. Mais il me semble que c'est assez s'étendre sur cette vie très-particulière & dont il a été très-difficile assurément de découvrir les particularités que j'en ay dites.

G. COLLETET.

1. Les Poésies de Du Monin, imprimées à Paris, chez Jean Parant, s. d., pet. in-12.

2. Un savant dans les langues orientales. On a de lui, entre autres ouvrages, un recueil d'hymnes imprimé à Paris, chez Rob. Le Magnier, 1578 et 1582, in-16.

A PRÈS le poète, jugé de main de maître, voyons l'homme dans ses œuvres, car l'homme chez Belleau fait encore aimer le poète.

Les Biographes placent à la fin de l'année 1527 ou vers les premiers mois de 1528, l'époque de la naissance de Remy Belleau. C'est en vain que nous avons compulsé les registres des diverses paroisses de notre ville; les archives, détruites ou dispersées, ne remontent qu'à l'année 1570; force nous est donc de ne pouvoir préciser la date de la naissance du poète nogentais.

Quelle était sa famille? riche ou pauvre? noble ou roturière? Par quel concours de circonstances fut-il attaché à la maison d'Elbeuf? Tout de ce côté reste dans la plus complète obscurité: une seule fois, le nom de *Belleau* s'est rencontré dans nos investigations: un bourgeois de Nogent, « très-honorable *A. Belleau* » figure comme témoin dans un acte de baptême daté du 18^e jour d'août 1608, sans qu'il nous soit permis de fixer son degré de parenté avec notre auteur.

La tradition fait naître Remy Belleau au pied du vieux donjon des Rotrou, sur le bord du petit Ronne, ce gentil ruisseau maintes fois chanté par le

poète. (1) De noblesse, il ne paraît en avoir possédé d'autre que celle de l'esprit et du cœur, la plus précieuse, mais celle dont la souche est souvent toute roturière. (2)

Ce que nous savons, c'est que Belleau quitta fort jeune sa ville natale, et, comme il le dit lui-même, qu'il ne visita que rarement la terre percheronne,

Terre qui ma première enfance
Allait de ton cher tétin,
Mais hélas! qui ne me fus guère
Ny mère nourrice, ny mère,
Me traînant ailleurs le destin.

Tome I, p. 169.

Il y revint cependant, et déjà le front ceint de

1. Nogent-le-Rotrou, qui prit, sous Jean de Bourbon, duc d'Enghien (le frère aîné de Louis de Bourbon, prince de Condé), le nom d'Enghien-le-François, était à ce moment dans la maison de Bourbon-Vendôme. Le temps a respecté tout un pâté de constructions qui gardent encore le cachet architectural du XVI^e siècle. L'une d'elles s'appelle la Tour d'Ardenay, du nom de l'un des vassaux du seigneur de Nogent; sa voisine, plus humble, mais remarquable par son porche ogival, aurait été le berceau de Remy Belleau. Une habitation moderne s'est élevée sur ses dépendances qui s'étendaient vraisemblablement jusqu'au bord du petit Ronne.

2. Maurice de La Porte, ainsi que l'a dit Colletet, fait naître Belleau de famille noble. Cette opinion que nous croyons fautive a pris sa source dans la confusion qu'a faite le biographe de la famille nogentaise du poète, avec les *de Belleau*, originaires de l'élection de Verneuil, ainsi que le constatent les *Recherches sur la Noblesse*, faites en 1666 par M. de Marle, intendant de la généralité d'Alençon. L'élection de Verneuil dépendait il est vrai, comme celle de Nogent, de la généralité d'Alençon; mais le procès-verbal, dressé en 1558, à l'occasion de la rédaction des Coutumes du Perche à Nogent, ne fait nullement figurer le poète ou quelqu'un de sa famille dans la liste minutieusement détaillée de l'ordre de la noblesse percheronne.

l'auréole du poète, en compagnie du docte Daurat, son maître, de Nicolas Goulet, Gerard et Nicolas Denizot, ses illustres compatriotes et amis, tous jaloux de célébrer les grandes assises percheronnes, convoquées à Nogent, sous la présidence de l'éminent magistrat Christophe de Thou. Ce ne fut pendant leur durée que jeux et réjouissances. On était dans les plus beaux jours de l'année (juillet 1558), l'affluence était nombreuse et choisie, la joie universelle; la foule prenait ses ébats dans les belles prairies où se promènent l'Huisne et le Ronne, prolongeant les plaisirs et les danses jusqu'au milieu de la nuit, et célébrant à l'envi le jeune poète nogentais.

Remy Belleau avait alors trente ans; depuis longtemps déjà il était attaché à la maison d'Elbeuf, et venait d'accompagner le marquis, général des galères, à l'expédition de Naples, faisant certes fort bonne figure sous le harnois de guerre et ayant su prouver que tous les poètes ne sont pas d'humeur à laisser, comme le bon Horace, leur bouclier sur le champ de bataille.

Ce fut quelques années après cette campagne que le marquis d'Elbeuf lui confia l'éducation de son fils. (1) La reconnaissance ne pouvait être lourde

1. Charles d'Elbeuf, né le 18 octobre 1556, un an seulement avant l'expédition de Naples. Ce fut en sa faveur que le marquisat d'Elbeuf fut érigé en duché (1582). Il fut fait pair, grand écuyer et grand veneur de France, comte d'Harcourt, de Lillebonne et de Rieux, chevalier des ordres du roi, etc. Compromis dans les troubles du règne de Henri III, le due d'Elbeuf fut

pour un cœur aussi riche que celui de Belleau, et l'amour qu'il voua toute sa vie à l'illustre famille de Lorraine fut le juste échange de la considération dont il ne cessa d'y être entouré.

C'est dans cette noble maison qu'il trouva cette indépendance de l'esprit, cette heureuse médiocrité, qui lui permirent de se laisser aller à son inspiration. Que fallait-il à celui qui chante si bien :

Gentille pauvreté, secours de notre vie,
Nourrice des vertus, mere de l'industrie,
Du manœuvre artisan le fidelle entretien,
Hostesse de l'honneur, exercice du bien,
C'est toy, Dame, c'est toy qui de bonté naïve
Nous fais viure contens.....

Tome II, p. 240.

N'a-t-il pas la véritable richesse, la richesse du cœur, le poète-philosophe qui sait si naïvement pleurer sur la mort d'un chien, cet ami qu'il a perdu :

Trauail, ie cognois à ceste heure
Qu'il faut que toute chose meure,
Et qu'il faut que d'vn mefme pas
Nous courions ensemble au trespas.
Il n'y a faueur ny careffe
Ny de Prince, ny de Princeffe,
Qui puisse retarder le cours
Ny la vifteffe de nos iours...

Tome II, p. 311.

enfermé pendant trois ans, après l'assemblée des Etats généraux de Blois, au château de Loches, d'où il ne sortit que pour se retirer de la vie politique. Charles mourut en 1605.

Nous ne saurions citer tous ces vers empreints d'une esquisse sensibilité, remplis d'une douce philosophie, où le caractère du poète se révèle si modeste et si résigné.

On a parlé de la douceur, de la grâce naïve de Remy Belleau, et ses ravissantes peintures du Printemps, d'Avril, Mai (1), que M. Sainte-Beuve qualifie « d'adorables », sont connues de tous, mais on n'a jamais parlé de son énergie, de sa force; or, n'est-il que gracieux dans cette invocation :

Deliure-moy de peine & de langueur,
Mes iours font courts, ce n'est rien de ma vie :
Qu'est-ce de l'homme? & d'où te vient l'enuie
D'en faire cas, & de l'aimer, Seigneur?

Tome II, p. 186.

Et dans ces autres vers :

Tes mains m'ont fait & repétré de chair,
Comme vn potier qui de grace gentille
Tourne en vaisseaux vne masse d'argille :
Puis tout foudain tu me fais trebucher.
Souuienne-toy, auant que me damner,
Que de limon & de bourbe fangeuse
Tu m'as formé, & qu'en terre poudreuse
Après ma mort me feras retourner.

Tome II, p. 187.

N'est-ce pas la force, l'ampleur des vers de Cor-

1. Tome II, p. 43 et suiv.

neille? N'est-il que gracieux, quand au milieu d'une guerre fratricide, lui, le familier de la maison de Lorraine, demande grâce et pitié pour les victimes, et ne craint pas, pauvre chetif, de donner des leçons de tolérance à ses protecteurs, à son roi, à son siècle?

Non, non, ma terre, & ma race & mon sang
 N'ont point cherché de maintenir leur rang
 Ny leur grandeur en si honteufe forte :
 La cruauté en sa naissance auorte
 Et se descouvre, en remarquant le nom
 De pere en fils d'un infame furnom.

Tome II, p. 215.

Et encore lorsqu'il ose défendre contre tous la cause du seigneur de sa ville natale, du prince de Condé, dans ces vers, si hardis que les éditeurs jugèrent prudent d'en faire la suppression :

Pauvre Berger, il faut attendre encor
 Les iours heureux d'un autre siecle d'or :
 La Verité ne veult estre forcee.....

Tome II, p. 74.

Certainement Belleau paya plus d'une fois son tribut à la corruption du temps; mais risque-t-il quelques mignardises un peu décolletées, quelque trait légèrement gaulois, oh! se hâte-t-il de dire, « n'en accusez que les antiques Grecs & Romains » sur le patron desquels le tout a été façonné &

» mis en œuvre. » (1) C'est ainsi qu'au milieu d'une cour corrompue, le poète sait toujours rester pur et honnête; voilà pourquoi jamais une mauvaise pensée n'est sortie de ses vers. Devenu l'une des étoiles littéraires de son siècle, le favori des rois, l'ami des grands, il ne se laisse pas gâter par la flatterie, et quand le Parnasse lui tresse des couronnes, il reste étranger aux adulations dont ses émules sont trop souvent prodigues.

Par goût, par tempérament, Belleau fuit les intrigues de la cour, le fracas des armes, le bruit des combats. Nous avouons qu'il voit fondre ses ailes dès qu'il veut prendre son essor vers le soleil de l'épopée et du pindarisme; on serait tenté de lui appliquer ces vers qu'il traduit si bien :

Volontiers ie chanterois
Les faits guerriers de nos Rois,
Mais ma lyre ne s'accorde
Qu'à mignarder vne corde
Pour l'Amour tant seulement...

Tome I, p. 13.

Colletet nous a dit la profonde érudition de Belleau, et nous savons en effet que les langues grecque, latine, italienne, lui étaient familières comme à tous ces esprits d'élite. L'étude était en effet en grand honneur dans cette petite colonie littéraire du faubourg Saint-Marcel, dans ce collège

1. *Bergerie*, II^e journée. T. II, p. 278.

de Coqueret dont Daurat venait d'être nommé principal. Or, c'est là, dans cette académie de la rue des Sept-Voies que, désertant le fastueux hôtel de Lorraine (1), Belleau venait rejoindre Ronsard, Baïf, du Bellay, et tous ces jeunes hommes que réunissait l'amour de la poésie. C'est devant cette vaillante brigade que Belleau lut ses premiers vers de la traduction d'Anacréon, et ce furent les applaudissements de cette troupe enthousiaste qui encouragèrent sa muse toujours un peu timide; c'est au collège de Coqueret aussi, que Ronsard « tourna en françois le *Plutus* d'Aristophane, la première comédie françoise jouée en France; & tous les beaux esprits, Muret, Lancelot Carles, Remy Belleau, de venir boire dans cette fontaine dorée. » (2)

Veut-on savoir à quel prix les jeunes poètes acquéraient cette immense érudition dont leurs œuvres sont remplies. Écoutons encore Binet; ce qu'il dit de Ronsard peut certes s'appliquer à toute la studieuse colonie :

« Ronfard ayant esté nourri ieune à la cour, accoutumé à veiller tard, continuant l'estude iusques à deux ou trois heures apres minuit, & se couchant reueilloit Baïf qui se leuoit, prenoit la chandelle & ne laissoit refroidir la place. En ceste contention d'honneur, il demeura sept ans avec Dorat, conti-

1. Il était situé, d'après Piganiol, au quartier de Saint-Antoine, rue Pavée, à l'angle de la rue du Roi de Sicile.

2. Claude Binet. Vie de Ronsard.

nuant toujours l'étude des lettres grecques & latines, de la philosophie, & autres bonnes sciences. »

Le goût artistique du poète nogentais se révélait partout et dans toutes occasions; nous le voyons jouer au collège de Boncourt les principaux *roulets* dans les pièces de son ami Jodelle; il marche en tête de la bande joyeuse qui, dans le voyage d'Arcueil resté si fameux, célèbre par une véritable débauche poétique le succès de la première représentation de *Cléopâtre*; enfin il n'a garde de se soustraire aux applaudissements de ses compatriotes, en venant avec Ronsard jouer à Enghien-le-François, à l'occasion de la naissance du comte de Soissons, le *Jugement de Paris*, de Florent Chrestien. (1)

Dulaure raconte que Remy Belleau fut arrêté en 1531, comme accusé d'avoir mangé de la viande en carême, qu'il comparut devant le Parlement de Paris le 18 mars 1532, en compagnie de Clément Marot et de quelques autres gens de lettres. La vérité est que le caustique Marot fut incarcéré trois fois, à Chartres même, par l'ordre de l'évêque Guillard, pour certaines railleries que le pécheur endurci s'était permises contre la religion; mais à cette époque Remy Belleau venait de naître.

Le 28 mai 1542, Marot revient encore à Chartres, en compagnie de Hugues Salel, abbé de

1. *Le Jugement de Paris*, joué à Enghien-le-François à la naissance de M. le comte de Soissons, fils de M. le prince de Condé, Louis de Bourbon, et de Françoise d'Orléans (1567).

Saint-Cheron, et sait encore, par ses plaisanteries, si bien mériter les foudres de l'évêque qu'il est vite forcé de quitter le pays afin d'échapper à la prison. Mais, dans cette circonstance comme dans les précédentes, le rapprochement des dates démontre que Remy Belleau ne pouvait faire partie de cette équipée, et que Dulaure a commis une erreur.

La Muse si prodigue de ses trésors envers Ronsard, du Bellay et Remy Belleau, s'était-elle donné le malin plaisir de les réunir par une même faiblesse? Comme ses deux illustres amis, Belleau était demi-sourd.

Tout ce que i'ay de bon, tout ce qu'en moy ie prise
C'est d'estre, comme toy, fans fraude & fans feintise,
D'estre bon compaignon, d'estre à la bonne foy,
Et d'estre mon Ronfard, demy-fourd comme toy :
Demy-fourd, ô quel heur.....

(Du Bellay, édit. de 1558, p. 68.)

« De forte que tout ainfi que durant l'ancienne Grece, l'aveuglement estoit cõme vne marque commune à ceux qui estoient excellens en la poësie: ainfi semble-il que la furdité ait esté de nostre fiecle vn caractere commun à tous les grands & excellens poëtes françois. » (1) Cette « débilite

1. Oraison funèbre de Ronsard, par du Perron, depuis archevêque de Sens, grand aumônier de France, cardinal; dédiée à Ph. Desportes, abbé de Thiron et de Josaphat.

d'ouïe » lui survint-elle à la suite de la maladie de langueur dont parle l'abbé Goujet, maladie qui retarda pendant plusieurs années la publication de la II^e journée de la Bergerie? c'est ce que nous ne pouvons préciser, car tout reste caché dans cette vie modeste de notre poète.

Les détracteurs n'ont manqué ni à la Pléiade en général, ni à Belleau en particulier : ce ridicule bas-bleu dont Molière nous a frappé le type, mademoiselle de Scudéry dit que la traduction de Belleau a fait perdre à Anacréon une partie de ses grâces; le père Bouhours crie au scandale; le cardinal du Perron, confondant la Pléiade dans un même mépris, dément en vieillissant le jugement de sa jeunesse (1); enfin Rigolet de Juvigny, dans son acerbe critique, va jusqu'à prendre pour du sarcasme l'éloge que fait des poètes de la Renaissance le spirituel Regnier :

..... Ronfard en son mestier n'estoit qu'un apprentif,
Il avoit le cerueau fantaftique & rétif,
Des Portes n'est pas net, du Bellay trop facile,
Belleau ne parle pas comme on parle à la ville,
Il a des mots hargneux, bouffis & releués
Qui du peuple auïourd'hui ne font pas approuués.

Le critique haïneux n'a pas compris qu'en traçant

1. Il avait vingt-sept ans quand il prononça l'éloge funèbre dont nous venons de citer un extrait.

ce faux jugement, le grand satirique chartrain ne reproduit l'opinion de Malherbe que pour la fustiger et s'en moquer. (1) Qui se souvient aujourd'hui du cardinal du Perron, du père Bouhours, de mademoiselle de Scudéry et des autres?

La vérité sur Remy Belleau est, selon nous, entre les adulations des contemporains et le dénigrement d'un siècle rempli de gloires littéraires, mais beaucoup trop exclusif, sinon égoïste, et surtout ébloui par les rayons de son vaniteux soleil.

Sans doute le lecteur trouvera parfois chez notre poète des faiblesses, des obscurités ou des longueurs; mais il ne manquera pas de tenir compte d'une époque où la langue française était en formation; se rappelant qu'il est moins facile de créer que de polir, il aimera cette abondance de pensées, cette richesse de coloris, « cette pluie de fleurs, » selon la belle expression de M. Francis Wey, « que le poète nogentais a semée prodigieusement autour de lui. »

A. G.

1. Nous regrettons de voir que dans le beau dictionnaire de Larousse, l'auteur de l'article sur Belleau n'ait pas lu la satire de Regnier; il n'eût pas reproduit cette même erreur.





AV LECTEUR. (1)

L’E VEUX bien t’advertir, gracieux Lecteur, que des Œuvres de feu Remy Belleau, docte & gentil Poëte françois, que tu liras en ce liure, tu en trouveras les vnes reueües & aduoüees par leur pere dés son viuant : les autres qu’il a laissées en partie reueües, en partie plus negligees, & qui apres sa mort, recueillies par de ses plus familiers amis, gens d’honneur & de vertu foudieux du renom & de la memoire du defunct, m’ont esté baillees toutes telles qu’elles estoient pour les imprimer. Tu fçauras donc que la traduction des Odes d’Anacreon, et quelques petites inuentions qui les suyuent iusques à vne

1. Cet avertissement de l’éditeur se trouve en tête des quatre éditions posthumes.

traduction de quelques Sonnets en vers latins, furent mises en lumiere par l'Autheur dès son viuant, enuiron vingt ans auparauant sa mort. Depuis il fit imprimer sa Bergerie, qui est vn recueil de diuers Poëmes qu'il auoit faiçts la plus part en sa grande ieunesse, & d'autres en son aage plus meur : lesquels, voulant gratifier les Princes & Seigneurs de la maison en laquelle il auoit receu son auancement, leur dediant, il lia par des profes entremeslees, supposant beaucoup d'occasions à son plaisir, comme il est aisé de iuger en lisant, ce que i'ay sceu de ses plus intimes. Les Pierres precieuses, excepté les dix dernieres, le Discours de la Vanité pris de l'Ecclesiaste, les Eclogues sacrees prises du Cantique des Cantiques, sont les dernieres Œuures qu'enuiron vn an auparauant son decés il meit en lumiere, & auxquelles il auoit mis sa derniere main. Le reste, à sçauoir, les susdites dix Pierres precieuses, quelques Sonnets, Chançons, & autres petites Poësies qui sont sur la fin du second Tome, la Comedie, & ce qui est de traduit d'Aratus (sinon ce qu'il en a inferé dans la II. Iournee de sa Bergerie, touchant les apparences du Soleil & de la Lune, pour preuoir la disposition du Temps) n'a peu receuoir la derniere lime de l'Autheur, preuenue par la mort. Laquelle toutesfois ne pourra iamais esteindre sa memoire, tellement que son nom ne demeure tant que l'on parlera François. C'est dequoy ie t'ay voulu aduifer, amy Lecteur, à fin que tu

fusses préparé de prendre comme tu dois chacune de ses Œuvres, pour en iuger sincèrement & candidement, & pour en sçavoir gré à ses amis, par le soing desquels ce reste t'a esté conferué.

Voici le Lecteur édifié sur le mode de publication des Œuvres de Remy Belleau par les premiers éditeurs. La mort ayant surpris l'Auteur au moment où il mettait la dernière main à ses poèmes pour en préparer l'impression, ce fut, on l'a vu, à ses amis qu'incomba ce pieux devoir : au docte principal du collège de Boncourt sans doute, le fidèle Jean Galland qui devait être aussi l'exécuteur testamentaire de Ronsard; à Ronsard lui-même, à Baïf, Desportes, Jamin, ces quatre *supremi voti observantissimi curatores*, comme l'indique l'inscription de l'église des Grands-Augustins. (1)

Quatre éditions successives (2) données de 1578 à

1. Voir note 2, page xxij de ce vol.

2. La première, en deux tomes, in-12, Paris, Mamert Patisson, 1578; — la deuxième, en deux parties, réunies en un tome, Paris, Gilles Gilles, 1585; — une troisième, en deux tomes réunis en un volume petit in-12, Thomas Soubron, 1592; — la quatrième, en un tome également, Rouen, J. Berthelin, 1604.

Plusieurs publications, notamment des Odes d'Anacréon, de la Bergerie, des Pierres précieuses, etc., ont été faites séparément. Nous avons donné ces notes bibliographiques au titre de chacune des pièces.

1604, manifestèrent la faveur du public. De ces quatre éditions, il ne reste aujourd'hui que quelques rares et précieux exemplaires. Mais si le testament littéraire du poète fut scrupuleusement accompli, sa pensée ne fut pas toujours aussi fidèlement rendue : cette date de la première publication, 1578, avait ses exigences, et ce que Belleau avait eu le courage d'écrire, les premiers éditeurs n'eurent pas toujours celui de l'imprimer; ceux qui vinrent ensuite copièrent servilement.

C'est donc pour combler un vide regrettable qui existe dans la plupart des bibliothèques et en même temps pour essayer de rétablir les versions premières, qu'encouragé par de nombreuses adhésions nous avons entrepris cette édition nouvelle.

A cet effet, nous nous sommes efforcé de réunir les pièces séparées, les rares plaquettes imprimées sous les yeux du poète, dispersées dans nos bibliothèques publiques ou mises à notre disposition par plusieurs bibliophiles bienveillants; nous avons collationné les textes de chacune de ces pièces, ceux des éditions posthumes, et nous avons pu rétablir plusieurs compositions importantes, complètement défigurées, en ajouter quelques-unes négligées ou oubliées par nos devanciers.

C'est ainsi que LA VÉRITÉ FUGITIVE, L'INNOCENCE PRISONNIÈRE et L'INNOCENCE TRIOMPHANTE, indiquées et traduites par Florent Chrestien, figurent dans notre tome second sous les titres que leur ont donnés les éditeurs posthumes, et en même temps

avec les variantes des textes primitifs. (1) Le POÈME sur la mort de Joachim du Bellay a été rétabli conformément à la version originale. Puis nous avons inséré cette belle ode, adressée par le poète à sa ville natale et qui, par une raison que nous ne saurions expliquer, ne figure dans aucune des éditions posthumes; d'autres pièces nouvelles ont encore pris place dans notre publication, une entre autres reléguée à la fin de notre premier tome, et que nous n'aurions pas imprimée peut-être si nous eussions eu moins à cœur de mériter le titre d'éditeur des œuvres complètes de Belleau : c'est L'IMPUISSANCE, boutade d'écolier dont l'origine est incontestable et qui figure pour la première fois dans les œuvres du poète.

Le catalogue de la bibliothèque de M. Yemeniz, de Lyon, nous a fourni une précieuse indication que nous avons mise à profit grâce à la complaisance de M. Bachelin, le libraire-expert chargé de la vente de cette magnifique collection : c'est celle d'une ode de notre Auteur sur la traduction d'un poème de Demetrius Pepagomenus (*Traicte de la Goutte*), par Frédéric Jamot, docteur en médecine. Nous donnons à la suite de l'*Impuissance* cette pièce connue trop tard pour figurer à son rang. (2)

1. *La Vérité fugitive* a pris le nom de *Chasteté*, t. II, p. 67; — *l'Innocence prisonnière* changée en *Complainte* se trouve t. II, p. 211; — *l'Innocence triomphante* est devenue le *Chant de triomphe*, t. II, p. 217.

2. Le même catalogue indique, sous le n° 1994, comme étant

Enfin nous avons aussi imprimé dans le *TUMULUS* le touchant hommage de cet autre Percheron, Courtin de Cissé, qui fût devenu peut-être l'une des étoiles de la Renaissance, s'il n'eût été frappé au seuil de la vie. Nous aurions voulu, pour compléter notre travail, découvrir ces trois « sonnets retournés » dont parle Pasquier (1); mais nos investigations ont été infructueuses, et nous pensons avec le docte critique que Belleau les détruisit après les avoir condamnés.

Notre travail a été divisé en trois tomes qui nous semblent correspondre aux trois époques de la vie littéraire de Belleau : 1° La Traduction d'Anacréon; divers discours, entre autres le *Dictamen metricum*, puis plusieurs poésies diverses, odes, complaints, sonnets, etc., réunis par genre et autant que possible par ordre de date; 2° Les deux Journées de la Bergerie; 3° Les Pierres précieuses, les Églogues sacrées, les Traductions, la comédie de la Reconnue, et le Tombeau. Chacune de ces divisions forme un tome séparé.

Nous avouons que, pour être logique, il nous eût fallu commencer par l'impression des commentaires

de Remy Belleau, un poème macaronique imprimé dans l'édition de l'*Escole de Salerne* (Holl., Elzevir, M. DC. LI) et ayant pour titre : *de Gestis magnanimi et prudentissimi Baldi*. Ce poème est de Théophile Folengo (Merlin Coccaie) et a été imprimé pour la première fois « *Tusculani apud Lacum Benacensem, Alexander Paganinus, 1521, die V Januarii.* » On prétend que l'auteur se serait mis lui-même en scène dans le récit des grotesques aventures dont Baldus est le héros.

1. *Recherches de la France*, liv. VII, chap. XIV.

dont notre poète a enrichi le second livre des AMOURS de Ronsard (1); mais il nous a semblé que ce travail, certes des plus érudits, ne pouvait être apprécié qu'en mettant sous les yeux du lecteur le texte commenté lui-même. Or cette publication s'éloignait de notre cadre et nous avons renoncé à l'entreprendre d'autant plus volontiers que notre excellent maître, M. P. Blanchemain, a pris soin, dans son édition de Ronsard, de conserver la meilleure partie de ces savantes dissertations.

A côté des variantes puisées dans les textes collationnés, nous nous sommes permis parfois quelques notes biographiques, bibliographiques et même explicatives; si le lecteur s'étonne de notre audace, nous nous justifierons en disant avec le naïf Garnier: « Si l'on nous reprend d'auoir esclaircy des choses plus qu'intelligibles, nous repondrons qu'il n'est rien si plein de lumieres qui ne soit tenebreux à quelques-vns, tefmoin le soleil dont les rayons sont incogneus aux aueugles. » (2)

Nous avons pour notre réimpression, tirée à petit nombre, et que nous destinons aux bibliophiles,

1. Les Commentaires de Belleau, dédiés en 1560 à M. Fleurimont Robertet, secrétaire d'état et des finances du Roy, seigneur de Fresne; en 1567, et depuis à M. de Saint-François, conseiller du Roy en son privé conseil et evesque de Bayeux; — publiés à la suite des œuvres de P. de Ronsard, Paris, Gabriel Buon, 4 vol. in-16, 1560; — (édit. de M. Blanchemain, t. I, p. 139).

2. Commentaires de Claude Garnier, sur les discours des Misères du temps. Edition des œuvres de Ronsard, publiée à Paris chez Nicolas Buon, l'année 1623, en deux vol. in-folio.

deux systèmes à suivre : ou bien moderniser l'orthographe, comme dans la plupart des publications de la Bibliothèque Elzevirienne; ou conserver, même dans la lettre, le type et le caractère primitifs. Malgré l'exemple donné par les plus autorisés, nous avons pris ce dernier parti, pensant avec M. Le Roux de Lincy « qu'une demi-traduction ne pouvait que » défigurer les anciens textes et qu'on s'exposerait » avec ce système, au dire du laborieux philologue, » à commettre les plus grossières anomalies; ce » serait le travail d'un peintre qui placerait une » perruque à la Louis XIV sur la tête d'un chevalier du temps de Charles VII. » (1) Nous n'avons pas cependant poussé l'amour de l'imitation jusqu'à reproduire, comme le reproche spirituellement à quelques éditeurs M. Paul Lacroix, d'assez nombreuses fautes d'impression et quelques négligences échappées à nos habiles confrères du XVI^e siècle; mais nous nous sommes gardé de ramener aux théories grammaticales et euphoniques, aux règles du jour, les licences de ponctuation, d'accentuation et même d'orthographe qui, pourvu qu'elles ne soient pas exagérées, restent le cachet d'une langue en gestation; voulant surtout que notre type typographique rappelât promptement le lecteur à l'époque de la composition, si, en voulant la juger, il était tenté de s'en éloigner.

1. Introduction aux *Cent Nouvelles nouvelles*.

Et maintenant, il nous reste un devoir bien doux à remplir : celui de remercier publiquement les hommes distingués qui nous ont encouragé et aidé dans notre travail. Exprimons tout d'abord notre profonde reconnaissance au savant annotateur de Ronsard, au gracieux poète à qui nous dédions cette édition, à M. Prosper Blanchemain dont la connaissance approfondie du langage poétique de la Renaissance a été souvent notre conseil et notre guide.

Remercions encore M. Achille Genty, le patient éditeur de *l'Écrin du Bibliophile*, qui a mis à notre disposition de précieux matériaux; nommons encore l'excellent magistrat, M. Rouiller, de Chartres, dont les indications nous ont été des plus utiles; enfin nous ne saurions oublier les encouragements du savant auteur de *l'Histoire des Comtes de Rotrou*, M. Œillet Desmurs, non plus que les complaisantes communications de M. Gustave Brunet, de Bordeaux, de M. le conseiller Beaupré, de Nancy, et de M. Rossard de Mianville, le dévoué conservateur de la bibliothèque chartraine.

En faisant revivre la plus pure des illustrations littéraires de notre Perche, nous avons voulu payer une dette de cœur à notre pays d'adoption; puisse l'œuvre n'être pas indigne du gracieux poète Nogentais!

A. G.





PORTRAITS

DE REMY BELLEAU.

DANS SON *Dictionnaire historique de la France*,
le P. Lelong indique trois portraits de Remy
Belleau :

Un premier, gravé par L. Granthomme, format
in-8°;

Un second, dû au burin de Rabel, in-8°; (1)

Un troisième, sans nom, petit format.

M. le chevalier Chevignard, possède, nous a-t-on
affirmé, dans sa belle collection, un portrait in-4°
de notre poète; serait-ce celui de Thomas de Leu,
dont nous donnons une réduction?

Vient encore celui décrit par Colletet, comme pro-
venant de la *Chronologie collée*, et dont la gravure

1. On a de cet artiste un livre intitulé : *Les Antiquitez et
Singularitez de Paris*, recueillies par Jean Rabel, maistre peintre.
Paris, Bonfons, 1588, in-8°.

insérée dans notre premier tome est la fidèle reproduction. Belleau paraît avoir trente ans environ, et l'habile artiste a su traduire dans son œuvre cette candeur de mœurs, cette douceur de visage, dont parle son biographe.

L'autre portrait de Belleau que nous avons placé dans notre deuxième tome n'est autre que la gravure exécutée par Gaucher, d'après Thomas de Leu, pour l'édition des *Annales poétiques* publiées par Imbert et Sautereau de Marsy (Paris, Delalain, 1778-1783, 40 vol. in-12); nous avons eu la bonne fortune de nous procurer la planche même sortie des mains du célèbre graveur.



LES ODES
D'ANACREON TEIEN,
POETE GREC,

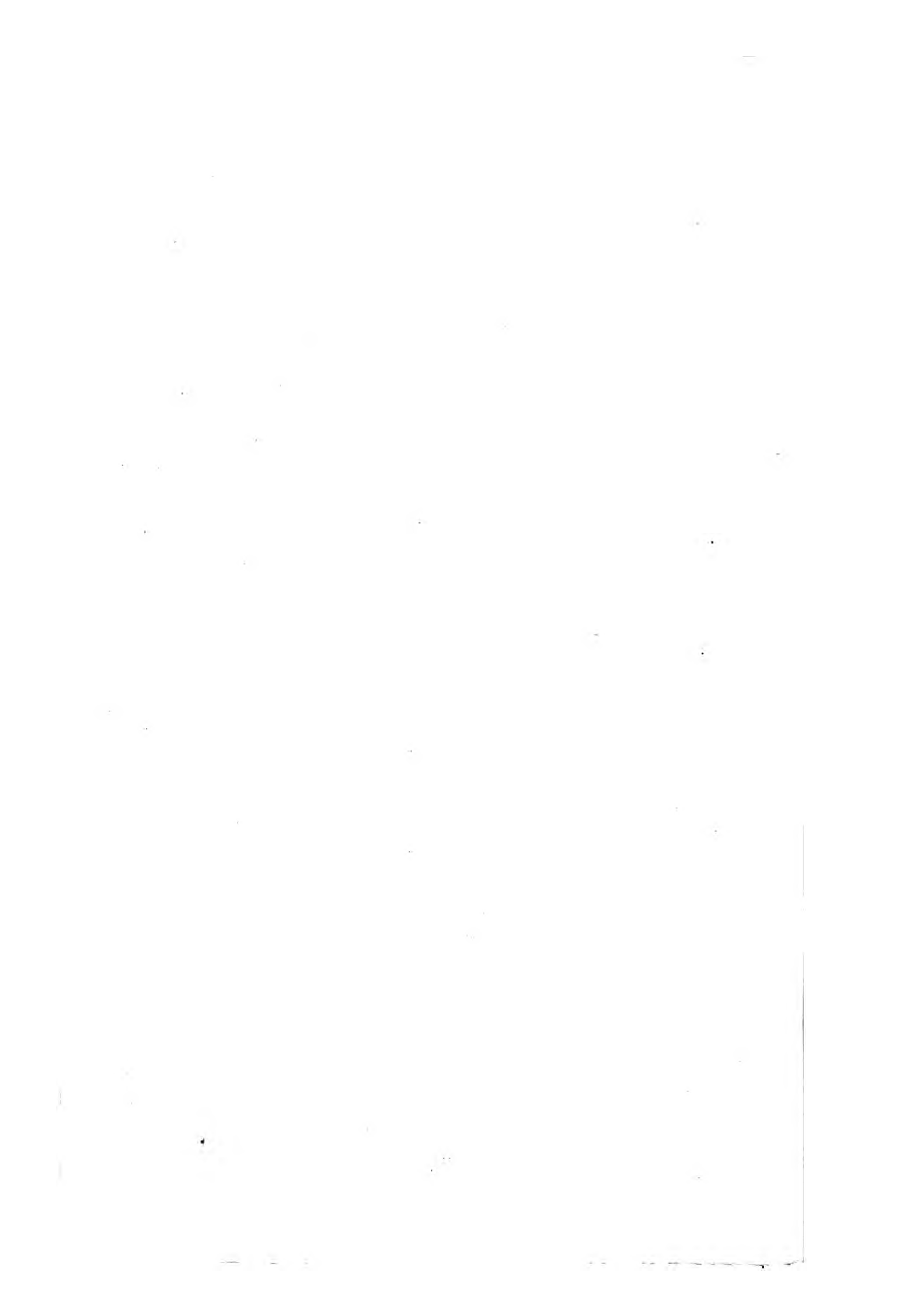
TRADVICTES EN FRANÇOIS

PAR

REMY BELLEAV.

I.

I





AV SEIGNEVR

IVLES GASSOT, (1)

SECRETAIRE DV ROY.

C'EST chose tres-certaine, que les
 chagemens d'Empires, diuerfité de
 Republicques, de langues, de meurs,
 guerres & feditions populaires, ont
 esté premiere occasion qu'un nombre infiny de
 liures memorables ne font venus iufques à
 nous, qui presque les derniers entre tous,
 auons receu la cognoiffance des bonnes lettres
 & sciences liberales : plainte ordinaire des
 Romains mesmes, qui apres auoir trié & tiré

1. Jacques Gassot, personnage important de la cour des Valois, avait eu, pendant son séjour en Italie, un enfant naturel d'une demoiselle de Ferrare. Ce fils, nommé Jules, devint secrétaire de Charles IX et de Henri III. Protecteur des lettres et lettré lui-même, Jules Gassot a laissé un recueil de vers latins, non sans mérite, imprimé à la suite du *Tombeau de Charles IX*.

des thresors de la Grece, & des cendres de la venerable antiquité, ce qui restoit de plus rare & de plus precieux, ont enrichy presque tout le monde de leur larcin. Aussi faut-il confesser, qu'outre ces malheurs ordinaires, que les parolles bien couplees & proprement cousues, graces & faueurs d'un subiect bien choisi, & ne sçay quel heur qui veritablement accompagne ceux qui escriuent bien, ont fait que beaucoup ont eschappé les ruines communes, & dechet ordinaire de tant de siecles passez. Et pour venir à cest heur, ou malheur, combien depuis vingt ans auez-vous veu des liures auortez en naissant,

Plustost enseuelis sous les flancs de la terre,
Que iouir, bien heureux, des beaux rayons du iour?

Au contraire, cest Autheur estrange & des plus anciens, a bien esté fauorisé & du ciel, & de l'heur qui le fait reuiure & relire tant de fois en nostre France, recognoissant encor aujourd'huy les soupirs de ses amours.

*Nec si quid olim lusit Anacreon
Deleuit ætas, spirat adhuc Amor.*

Car ne restant de luy que quelques petits fragmens esendus çà & là, il y a dix-huit ans, qu'apporté d'Italie, il commença à prendre

l'air de la France (1) : moy en ce mesme temps, effayant à rendre en nostre langue la naïveté & mignardise des Grecs, pour coup d'effay ie fis chois de cest Autheur, qui seruit lors d'auãt-coureur aux labours de ma premiere ieunesse : maintenant il reuiet au monde, m'asseurant qu'il ne me sçauroit recognoistre au poil que ie porte : moy-mesme si i'osois, le defauoüerois volontiers, pour vne infinité de folles & ieunes inuentions mal feantes à l'âge où ie suis, sans l'assurance que i'ay au fain & entier iugement que vous auez en la lecture ordinaire des mieux approuuez auteurs Grecs & Latins, & recherche de l'antiquité. Adieu.

A Paris, ce premier de Mars. (2)

Vostre plus affectionné
& meilleur amy

REMY BELLEAV.

1. Par Henri Estienne qui, en 1554, en donna le texte grec avec une version en vers latins. On rapporte qu'en lisant la traduction française que Belleau lui présentait, le savant imprimeur la trouva si belle et si harmonieuse qu'il renonça à publier celle qu'il avait faite lui-même dans notre langue.

Le succès des Odes d'Anacréon fut tel, lors de leur apparition, qu'elles furent même mises en musique, en 1559, par M^e Richard Renvois, maître des enfants et chanoine de la Sainte-Chapelle du roi, à Dijon. La traduction dont se servit le maestro pour son œuvre fut probablement celle que venait de faire paraître Jean Begat, président au parlement de la dite ville de Dijon.

2. 1^{er} mars 1572. Cette préface a été faite pour l'édition de 1572. (V. ci-après la note bibliographique.)





ELEGIE

DE PIERRE DE RONSARD (1)

A IVLES GASSOT,

SECRETAIRE DV ROY.

NON, ie ne me deuls pas qu'vne telle abon-
dance
D'escriuains aujourd'huy fourmille en nostre
France :

Mais certes ie me deuls que tous n'escruiuent bien,
Sans gaster ainfi l'ancre & la lampe pour rien.
Ie diray, fans mentir, que la plus part ressemble
Aux grenouilles de mars, que le Printemps assemble

1. Pierre de Ronsard était né au château de la Poissonnière, près Vendôme, le 11 septembre 1525, deux ans avant Belleau dont il fut l'ami.

A Ronsard les louanges des beaux esprits, l'amitié des rois, la faveur des reines et les honneurs d'un siècle qui lui décerna le titre de « Prince des Poètes françois. » Quelques critiques ont tenté d'arracher de son front la couronne de laurier que lui décernèrent ses contemporains ; mais la postérité n'a point ratifié cet inique jugement, et Ronsard n'en est pas moins resté l'une des gloires de la poésie française, le chef de cette valeureuse Pléiade qui eut l'incontestable mérite de dépouiller notre langue de ses premiers langes.

Les éditions des œuvres de Ronsard sont fort nombreuses ; la plus complète est sans contredit celle donnée par M. P. Blanchemain (Paris, librairie A. Franck).

En vn monceau bourbeux, oysif deffus le bord,
 Qui sonne du gosier fans grace ny accord,
 Enroué, mal-plaisant, bien que leur gueule verte
 Se monstre hydeusement en coaçant ouuerte.
 Mais ce n'est pas le tout que d'auoir le bec grand,
 Il faut prendre le ton, dont la grace despend,
 Ny trop haut, ny trop bas, fuyuant nostre nature
 Qui ne trompe iamais aucune creature.

Du regne de Henry, cinq ou six seulement
 Vindrent, qui d'un accord moderé doucement,
 Et d'un pouce attrempé firent doctement bruire
 Maintenant la guiterre, & maintenant la lyre,
 Et maintenant le lut, & oferent tenter
 Quelque peu la trompette à fin de haut chanter.

Incontinent apres vne tourbe inconnue
 De serfs imitateurs, pelle-messe est venue
 Se ruer fans efgard, laquelle a tout gasté
 Cela que les premiers auoyent si bien chanté.
 Chetifs! qui ne scauoyent que nostre poësie
 Est vn don qui ne tombe en toute fantasia,
 Vn don venant de Dieu, que par force on ne peut
 Acquerir si le Ciel de grace ne le veut.
 Mais ainfi que la terre a la semence enclose
 Des blez vn an entier, & l'autre an se repose,
 Oysie fans produire, ou bien s'elle produit
 Ce ne sont que chardons & que ronce, sans fruit,
 Attendant que l'autre an pour conceuoir reuienne,
 A fin d'estre plus grasse, & plus Cererienne :
 Ainfi la France mere a produit pour vn temps,
 Comme vne terre grasse, vne moisson d'enfans
 Gentils, doctes, bien-nez, puis ell' s'est reposée,
 Lasse, ne se trouuant à porter disposée
 Bon fruit comme deuant, ains ronces & buiffons
 En lieu du premier fruit de ses riches moissons.
 Maintenant à son tour, fertile, elle commence

A s'enfler tout le fein d'une belle semence,
Et ne veut plus souffrir que son limon oyseux
De chardons se herisse, & de buissons ronceux,
Te conceuant, Belleau, qui viens en la brigade
Des bons, pour accomplir la septieme Pleiade : (1)
Qui as (comme bien-né) ton naturel suyui
Et que les Muses ont naïvement rai
Aux contemplations de leurs sciences belles,
Te faisant enfanter choses toutes nouvelles,
Sans imiter que toy, & la gentille erreur
Qui t'allume l'esprit d'une docte fureur,
Ne faisant cas de ceux qui en mesme langage
Enfuyent les premiers par faute de courage,
Et faute de n'oser aller boire de l'eau
Sur le mont d'Helicon par vn sentier nouveau.
Mais auant que vouloir te declarer au monde,
Tu as daigné tenter d'exprimer la faconde
Des Grecs en nostre langue, & as pour ton patron
Choisi le doux archet du vieil Anacreon,
Qui montre comme il faut d'une parolle douce
Plaindre nos passions, lors que Venus nous pousse
Sa fleche dans le cœur, comme il faut soupirer,
Comme il faut esperer & se desesperer,
Comme il faut adiouster la lyre chanteresse,
Et le pere Bacchus, à Cypris la Deesse,
Comme il faut s'efgayer, ce pendant qu'Atropos
Nous permet les plaisirs d'un amoureux repos,
Comme il faut que l'on dâse, & cōme il faut qu'on faute,
Non pas d'un vers enflé plein d'arrogance haute,
Obscur, masqué, broüillé d'un tas d'inuentions
Qui font peur aux lifans, mais par descriptions

1. C'est-à-dire pour compléter le chiffre de sept qui compose la Pléiade, formée, en nommant ses membres dans le rang que l'histoire leur a consacré, de : Ronsard, du Bellay, Remy Belleau, Jodelle, Dorat, Baillif et Pontus de Thiard.

Douces, & doucement coulantes d'un doux file,
 Propres au naturel de Venus la gentile
 Et de son fils Amour, qui ne prend à plaisir
 Qu'on luy aille un subiet si estrange choisir,
 Que luy-mesme n'entend, (bien que Dieu, & qu'il sçache
 Toutes les passions que peut causer sa fleche.)

Me loué qui voudra les replis recourbez
 Des torrents de Pindare en profond embourbez,
 Obscurs, rudes, facheux, & ses chansons cognues
 Que ie ne sçay comment par songes & par nues,
 Anacreon me plaist, le doux Anacreon!
 Qu'encores voulust Dieu que la douce Saphon
 Qui si bien reueilloit la lyre Lesbienne,
 En France accompagnaist la Muse Teienne!
 Mon Belleau, si cela par souhait auoit lieu
 Ie ne voudroy pas estre au ciel un demy Dieu,
 Pour ne lire en la terre un si mignard ourage,
 Qui comme nous soufpire un amoureux dommage,
 Une plaifante peine, une belle langueur,
 Qu'Amour pour son plaisir nous graue dans le cueur.
 Encore ie voudroy que le doux Simonide
 (Pourueu qu'il ne pleurast), Alcman & Bacchylide,
 Alcee & Stefichore, & ces neuf chantres Grecs, (1)
 Fussent resuscitez, nous les lirions expres
 Pour choisir leurs beaux vers pleins de douces paroles,
 Et les graues seroyent pour les maistres d'escoles,
 A fin d'espouuanter les simples escoliers

1. De ces poètes lyriques si en honneur dans l'antiquité, il ne nous est malheureusement parvenu que quelques fragments : un hymne et une ode de Sapho, dont Belleau a donné la traduction. Simonide n'est guère connu que par ses *Lamentations*, ce qui explique l'allusion de Ronsard; nous n'avons d'Alcman, Alcée, Bacchylide, et des autres, que quelques vers épars rassemblés par H. Estienne dans son *Recueil des Lyriques grecs*. Depuis, ils ont été encore imprimés, notamment dans les *Soirées littéraires* de l'abbé Coupé et dans le *Panthéon littéraire*, Paris, 1838.

Au bruit de ces gros vers furieux & guerriers.
Mais Dieu ne le veut pas qui couvre sous la terre
Tant de liures perdus, miseres de la guerre,
Tant d'arts laborieux, & tant de gestes beaux
Qui font ores sans nom les hostes des tombeaux :
Puis il nous faut douter si le Sort a puissance
(O cruauté du Ciel) sur l'humaine science!

Mais quoy? du demeurant qu'il nous en est resté
Le plus doux (à mon gré) t'est icy présenté,
Mon Gaffot, mon demy, par mon Belleau qui ores
Te le donne & le vouë, & le consacre encores :
Et ce faisant, Gaffot, ie te puis assurer
Qu'il te donne beaucoup, car cecy peut durer
Ferme contre le temps, & la richesse humaine
Ondoyante s'enfuit comme le temps l'emmeine,
Errant puis çà puis là sans arrest ny seiour :
Et ce present mettra ton beau renom au iour,
Sans iamais s'effacer, pour reuiure par gloire
Autant qu'Anacreon a vescu par memoire.



IN ANACREONTEM

A R. BELLAQVA GALLICÈ EXPRESSVM.

QVISQVIS *barbiton hanc Anacreontis*
Audis tam bene Gallicè sonantem,
Ne mirare : docebat hanc sonare
Gallus tam patrio madens lepore,
Quàm Græcus madet Attico lepore,
Ut iam Gallia vel migrasse Athenas,
Vel migrasse putentur huc Athenæ.

IO. AVRATVS (1)
Poëta Regius.

1. Daurat naquit à Limoges en 1510 et mérita le titre de « poète du Roy ès-langues grecque et latine. » Il devint professeur de grec au collège de France, et c'est « par son labeur que se sont polis mille gentils esprits à la cognoissance des lettres, ayant esté des premiers qui a soigneusement recueilly les cendres de la venerable antiquité. » (Belleau, Comm.) « De Daurat les louanges sont telles, dit à son tour le docte Muret, qu'il est impossible de les pouvoir exprimer... »



LES
ODES D'ANACREON
 TEIEN,
 TRADVICTES DE GREC EN FRANÇOIS
 PAR
 REMY BELLEAV. (1)

QVE SA LYRE NE VEVT CHANTER
 QVE D'AMOVRS.

VOLONTIERS ie chanterois
 Les faits guerriers de nos Rois,
 Mais ma lyre ne s'accorde
 Qu'à mignarder vne corde
 Pour l'Amour tant feulement.
 En effay dernièrement
 Je changé cordes & lyre,
 Et ia commençois à dire

1. A Remy Belleau l'honneur d'avoir, le premier, « su faire passer dans notre langue les grâces du chantre de Téos. » Depuis, les traductions d'Anacréon furent nombreuses; nous ne parlerons que de celle de notre poète, dont voici les diverses éditions :
 LES ODES D'ANACREON TEIEN, traduites de grec en françois par Remy Belleau, ensemble quelques petites Hymnes de son

D'un haut stile la grandeur
 D'Hercule, & de son labour :
 Mais toujours elle fredonne
 L'Amour qu'elle contrefonne,
 Comme celle qui toujours
 Ne veut chanter que d'Amours.
 Adieu Mars, adieu ton ire,
 Puis que mon lut ne veut dire
 Que les Amours de formais,
 Adieu Princes pour iamais.

QUE NATURE A DONNÉ VNE PARTICULIERE
 FORCE ET VERTU A CHACUN.

NATURE a donné aux taureaux
 La corne, & le vol aux oyseaux,
 L'ongle au cheual, & la vitesse
 Aux lièvres, aux poissons l'adresse
 De nager, aux lions les dens,
 Et aux hommes d'estre prudens :
 Or n'estant plus en sa puissance
 Donner aux femmes la prudence,
 Que leur a elle presenté?
 Pour toutes armes la beauté,
 La seule beauté dont la femme
 Surmonte l'acier & la flamme.

invention, Paris, André Wechel, 1555 (aussi 1556), petit in-8°. — Le même livre, corrigé et augmenté pour la 3^e édition, plus quelques vers macaroniques (ce sont les *Petites Inventions* et le *Dictamen Metricum* que nous donnons dans ce vol.), Paris, de l'imprimerie de Rob. Granjon, 1571, in-24. — La traduction de Belleau fut encore imprimée séparément chez Gilles-Gilles, Paris, 1572 (aussi 1574), puis chez Nicolas Bonfons (et non chez Jeh. Charon, comme il a été dit par erreur), Paris, 1574, petit in-16, et encore à Lyon, in-16, chez Rigaud, 1577; puis au commencement du deuxième tome des éditions posthumes.

SONGE OV DEVIS D'ANACREON
ET D'AMOUR.

N'AGVERES en plein mi-nuit,
Alors que l'Ourse reluit,
Et qu'entre les mains se tourne
Du Bouvier, où ell' feiourne,
Lors que les membres lassiez
En dormant font delassez,
Amour du beau traict qu'il porte
S'en vint heurter à ma porte.
« Qu'est-ce qui frappe à mon huis,
Ce dy-ie, alors que ie suis
En mon lit, où ie sommeille? »
Lors Amour qui tousiours veille
Respond : « Ouure hardiment :
Enfant fuis assurement
Mouillé iusqu'à la chemise,
Et bien qu'ores ne reluise
La lune de ses beaux rais,
L'erre feul par l'ombre espais :
Ouure donc, & n'aye crainte. »
Le pris pitié de sa plainte :
Allumant mon lamperon,
Le vey son double ælleron
Et sa trouffe descouerte,
Si tost qu'eus ma porte ouuerte.
Alors ce petit Archer
Vient au feu pour se secher :
Le rechaufe les mains siennes
Tout soudain entre les miennes,
Le pressure tout moiteux
L'humeur de ses blonds cheveux.

Si tost que fec il se treuve :
 « Faifon (me dist-il) espreuue
 Si mon arc est point gasté. »
 Il le bande, & tout vousté,
 Ainsi qu'vn tan il me iette
 Droit au cœur vne fagette,
 Puis se va mocquant de moy,
 Difant : « Hofte, esfouis-toy,
 Mon arc est bien, & t'asseure
 Qu'au cœur en as la blefseure. »

DE FAIRE HONNESTE CHERE PENDANT
 QV'ON VIT.

Sur tous les arbres i'ay desir
 Le myrte & l'alifier choisir
 Pour boire à leur ombre mouuant,
 Et veux qu'Amour d'vn fil de foye
 Trouffe sa robe qui ondoye
 Dessus l'espaule en me seruant.

Aussi bien galoppent nos iours
 Comme vn char qui roule tousiours :
 Aussi bien ne restera pas
 Chose de nous qui soit plus chere
 Qu'vn peu de cendre & de poudriere
 De nos os apres le trespas.

Donc que nous fert de parfumer
 Les tombes d'encens, & femer
 La terre de lis & d'odeurs?
 L'aime trop mieux durant ma vie
 Qu'on me parfume, & qu'on me plie
 Sur la teste vn chapeau de fleurs.

Or fus donc qu'on m'aille querir
 Ma maistresse : auant que mourir,

Auant que ie parte d'icy,
 Auant qu'entre les morts ie balle
 Là bas fur la riue infernale,
 le veux esprendre mon foucy.

LA ROSE.

LA Rose à l'Amour sacree
 Entremellons dans le vin,
 Rose à la fueille pourpree,
 Belle, douce, propre, à fin
 D'en ourdir vne couronne
 Qui le front nous enuironne,
 Pour gayment rire sans fin.
 Rose, l'honneur des fleurettes,
 Du Printemps le cher foucy,
 Et des Dieux les amourettes,
 Et le parfum addoucy
 De l'enfant de la Cyprine,
 Quand par la troupe diuine
 Des Graces il danse auffi.
 Sus donc Bacchus, qu'on m'appreste
 Vn tortis fait de ta main,
 Et le mets dessus ma teste,
 A fin que de roses plein
 Dessous ta treille ie chante,
 Tenant sur moy languissante
 La pucelle au large fein.

QV'IL FAVT DANCER ET BOIRE.

BEVVONS, & que chacun tortille
 Pour soy, d'une façon gentille,
 De roses vn beau chapelet :

La fille portant le lierre, (a)
 Fredonnant dessus sa guiterre,
 Dance d'un pied mignardelet :
 Puis qu'un ieune garçon accorde
 Aux douces voix sa douce corde,
 Pouffant des fons les plus mignards.
 Vienne Amour ayant d'or la tresse,
 Bacchus & Venus la Deesse,
 Aux festins aimez des vieillards.

QV'AMOVR L'IMPORTVNE D'AIMER.

D'VNE branche delicate
 D'œillets freschement cueillis,
 Amour me chaffe & me hafte
 Pour le fuyure, & ie le fuis
 Par les monts, par les valees,
 Et par les eaux reculees,
 Et par le fort des taillis.

Mais las! vne Hydre cruelle
 Me mort de morsure telle (b)
 Que soudain ie fusse mort,
 Sans qu'Amour prompt & accort
 D'une mignarde secouffe
 Mon frond de ses ælles pouffe,
 Et riant me dist adonc :
 « Tu ne veux pas aimer donc? »

a. Var. (éd. de 1574) :

Que la fille ayant le lierre...

b. Var. :

Me mordit de fureur telle...

SONGE.

DESSVS vn tapis de foye
 D'un dous fommeil me paiffant,
 Il me sembloit que i'estoye
 Des fillettes pourchaffant,
 Courant apres de viteffe :
 Mais vne pronte ieunesse (*a*)
 De garçons me deuançoit,
 Et pour elles me tançoit.
 Puis si tost que de leur bouche
 En sommeillant ie m'approuche
 Pour les baifer, ie les voy
 S'escarter foudain de moy.
 Ainsi pipé de menfonge,
 Je me r'endors fur mon fonge,
 Pour affoupir mon esmoy.

LA COLOMBE ET LE PASSANT.

LE PASSANT.

Ov voles-tu, colombelle?
 D'où viens-tu, mignonne belle?
 Où prens-tu tant de fenteurs,
 Tant de parfum, tant d'odeurs
 Qu'allant par l'air tu soupires,
 Et de ta gorgette tires
 Goutte à goutte, & les respans
 Par les bois & par les champs?

a. Var. :

Mais vne molle ieunesse...

LA COLOMBE.

Que t'en chaut? Je suis l'aymee
D'Anacreon, enuoyee
A Bathyl fon grand mignon,
Bathyl, trop plus grand de nom
Et de puiffance que Prince
Qui foit en ceste prouince.

Venus pour cinq ou six vers
A mon maistre que ie fers
Me vendit, en telle forte
Que tu peux voir que ie porte
Ses lettres, me promettant
Liberté, mais nonobstant
Avec mon ælle legere
Je feray la meffagere
De fes amours pour iamais.

Que me vaudroit deormais
De voler par les montagnes,
Par les bois, par les campagnes,
Et fans cefte me brancher
Sur les arbres, pour chercher
Je ne fçay quoy de champeftre,
Pour fauuagement me paiftre?
Veu que ie mange du pain
Becqueté dedans la main
D'Anacreon, qui me donne
Du mefme vin qu'il ordonne
Pour fa bouche : & quand i'ay beu
Et mignonnement repeu,
Sur fa tefte ie fautelle,
Puis de l'vne & de l'autre ælle
Je le couure, & fur les bors
De fa lyre ie m'endors.

Voyla tout : plus babillarde

Qu'vne corneille iazarde
 Tu m'as faite : de ce lieu,
 Adieu, ie m'enuolle, adieu.

D'VN IMAGE D'AMOVR FAIT EN CIRE.

Vn ieune enfant portoit vendre
 Amour fait de cire tendre :
 Ie luy demande combien
 Pour payment il voudroit bien
 Receuoir de son ouurage.

« Ie n'en veux pas dauantage,
 Dist-il, quand tu le prendras
 De moy, que ce que voudras.
 Seulement ie te veux dire
 Que ie n'ouure point en cire,
 Et qu'habiter ie ne veux
 Auec Amour outrageux
 Et ialoux de toute chose. »

« Or fus il faut qu'il repose
 Ceste nuit auecques moy :
 Pren cela, contente-toy.
 Mais si faut-il que ta flame
 Soudain me reschaufe l'ame,
 Amour, ou bien peu à peu
 Ie te fondray pres du feu. »

EXCVSE DE SA VIEILLESSE AVX DAMES.

Les femmes difent : « Tu es vieux,
 Anacreon : pour le voir mieux
 Pren ce miroüer & voy ta face,

Voy tes cheueux, qui de leur place
Sont tombez, restant feulement
Vn front pelé totalement. »

Or quant à moy, ie ne sçay pas
Si mes cheueux tombez en bas
Soyent ou non : mais ie sçay fort bien
Que le vieillard ne doit en rien
Perdre vn seul poinct de son plaisir,
Mais plustoft haster le desir ^(a)
Qu'il a d'y faire son effort,
D'autant qu'il est pres de la mort.

L'ARONDELLE.

HA vrayment ie vous puniray,
Babillarde, & vous rongneray
De mes cizeaux l'vne & l'autre ælle :
Ou bien, comme la main cruelle
De Teree a fait autrefois,
Vous tondray la langue & la vois,
Qui tousiours, las! quand ie sommeille
Deuant le poinct du iour m'efueille,
Et de son importun babil
M'arrache du fein mon Bathyl.

QV'IL VEVT FOLASTREMENT BOIRE.

ATYS l'effeminé,
De rage espoinçonné,
Hurle auecques Cybelle,

a. Var. :

Mais plustoft croistre le desir...

Et s'eschaufe apres elle :
 Et ceux-là qui ont beu
 Seulement vn bien peu
 De l'eau du Cler parlante,
 D'vne fureur piquante
 Du Dieu porte-laurier
 Commencent à crier :
 Et moy plein du bon Pere,
 Et des ieux de Cythere,
 Et de parfum, ie veux
 Deuenir furieux.

QV'IL EST VAINCV D'AMOVR.

IE veux aimer à ceste heure,
 Amour le veut, & m'affeure.
 Hier à son mandement
 N'obeissant nullement,
 Fis refus : il se courrouce,
 Il prend son arc & sa trouffe,
 Et me semont en camp clos. (a)
 Pour le combatre, dispos
 D'vn corselet ie me charge,
 Ie pren la hache & la targe,
 Et fay teste d'affaillant
 Comme vn Achille vaillant.
 Cent & cent traits il me tire,
 En parant ie me retire :
 Puis quand il eut defempli
 De traits son carquois rempli,

a. Var. :

Et me prouoque en camp clos.

Il se transforme en fagette,
 Et despit sur moy se iette,
 Et passe tout à trauers
 De mon cœur & de mes ners,
 Et tous mes membres deffie :
 D'un bouclier la main garnie
 Pour me parer, ne peut rien.
 Las! pour neant aussi bien
 Par dehors l'on nous enferme,
 Puis qu'au dedans est la guerre.

LE DÉPRIS DE RICHESSE.

Ny Gyge prince de Sarde,
 Ny l'or, ny l'argent retarde
 Mon plaisir d'un petit point :
 De cela ne me chaut point.
 Aux Rois ie ne porte enuie,
 Seulement ie me foucie
 De parfumer de senteurs
 Ma barbe, & de mille fleurs
 Faire un tortis à ma teste :
 C'est le foing qui plus m'arreste.
 Dés le matin iusqu'au soir
 l'ay fouci non de l'espoir
 Du lendemain, car qui est-ce
 Qui de le voir ait promesse?
 Boy donc & pren ton plaisir
 Pendant qu'en as le loisir,
 De peur qu'une maladie
 En te grippant ne te die :
 « Il vous fault mourir, or fus
 Amy, vous ne beurez plus. »

QV'IL NE VEVT CHANTER QVE DE S'AMIE.

L'vn chantera les grands faits d'armes
 De Thebes, l'autre les allarmes
 De Troye, & des Gregeois le pris :
 Mais moy, las! comme ie fu pris.
 Iamais le cheualier fur terre,
 Ny le foldat ne me fist guerre,
 Ny la galere dessus l'eau :
 Sans plus vn escadron nouueau,
 Qui fort de l'œil qui me maistrise,
 Est feul la cause de ma prise.

LA FAÇON D'VN VASE D'ARGENT,

A VVLCAN.

VVLCAN, fay-moy d'argent fin
 Non pas vn harnois, à fin
 De me trouuer aux batailles,
 Ie ne veux ny dard ny mailles,
 N'escaille, ny corcelet,
 Mais vn gentil gobelet,
 Vn gobelet à double anse,
 Creux au fond, large la panse :
 Et puis me graue à l'entour
 Non des astres le retour,
 Ny leur charrette courriere,
 Ny l'estoile pouffiniere,
 Ny d'Orion le cruel
 L'orage continuel :
 Qu'ay-ie à faire des Hyades,
 Du Bouuier, ou des Pleiades?

Taille-moy deffus le bor
 Vne vigne aux raifins d'or,
 Et d'or vn Bacchus qui pile
 Auec Amour & Bathyle,
 Patinans en vn tonneau
 A beaux piez le vin nouueau.

AVTRE FAÇON DE VASE,

A VVLCAN.

FONS-MOY d'argent vn beau vaiſſeau,
 Vulcan, en qui le Renouueau
 Soit engraué de telle forte
 Que l'heure printaniere y porte
 Des roſes la gentille odeur,
 Que i'aime fur toute autre fleur.

Fons-moy donc ce profond ouurage
 Capable d'vn vineux breuuage,
 N'y burinant rien d'eſtranger :
 Je n'y veux image ranger
 Qui porte deſaſtre ou triſteſſe,
 Seulement ie veux qu'on y dreſſe
 Bacchus, race de Iupiter :
 Il me plaift auſſi d'y bouter
 Les Graces & Venus la gaye,
 Venus qui des nopces ſ'eſgaye.

Après, les Amours deſarmez,
 Au ieu doucement animez,
 Et toutes les Graces riantes,
 A l'ombre des vignes ployantes,
 Deſſous le raifin pourpriſſant
 Et fous le pampre verdiſſant :
 Mais ſi Phebus ne ſ'y rencontre,

Fay qu'une brigade s'y montre
De ieunes enfans bien appris
Deffous l'ombre de ce pourpris.

QV'IL FAVT BOIRE PAR NECESSITÉ.

LA terre noirciffante boit,
Et les arbres boient la terre,
La mer boit les vents qu'elle enferre,
La mer le soleil qui tout voit,
De luy la lune se deffoie :
Pourquoy donc empeschez-vous tous,
Veu que tout boit, que ie ne boie,
Mes compagnons, de ce vin dous ?

QV'IL SE VOVDROIT VOIR TRANSFORMÉ EN
TOVT CE QVI TOVCHE SA MAISTRESSE.

IADIS la fille de Tantale
En roch changea sa couleur palle
Deffus le fable Phrygien,
Et se changea la fille belle
De Pandion en arondelle,
Comme dit le peuple ancien.

Hà que pleust aux Dieux que ie fusse
Ton miroir, à fin que ie peusse,
Te mirant dedans moy, te voir :
Ou robe, à fin que me portasses,
Ou l'onde en qui tu te lauasses,
Pour mieux tes beutez concevoir.

Ou le parfum & la ciuette
Pour emmusquer ta peau douillette,

Ou le voile de ton tetin,
 Ou de ton col la perle fine
 Qui pend fur ta blanche poitrine,
 Ou bien, Maistresse, ton patin.

ODE.

OR fus, filles, que l'on me donne,
 Dedans ce crystal qui rayonne,
 A longs traits de ce Dieu gaillard :
 Je suis tant alteré, qu'à peine
 Puis-ie retirer mon haleine,
 Pour la grande chaleur qui m'ard.

Versez-moy ceste humeur sacree,
 Et d'une couronne pampree
 Couvrez de mon front la chaleur :
 Las! ie couvre bien d'autre forte
 La chaleur d'Amour que ie porte,
 Las! ie la couvre de mon cœur.

CE QV'IL VEVT PRES L'IMAGE DE SON
 BATHYL.

(L'Ode est manque au Grec.)

FAY-MOY pres ce iouenceau
 Vn ombrageux arbrisseau,
 A fin que fa tresse blonde
 Soit au branle vagabonde
 De ses rameaux tendrelets :
 Fay pres de luy crespellets
 Les replis d'une fontaine

Doux-coulant parmy la plaine.
Voyant cest heureux pourpris,
Dieux! qui n'en feroit espris?

QUE LA RICHESSE NE PEVT RIEN
CONTRE LA MORT.

Si l'or & la richesse
Retardoyent la vifteffe,
La vifteffe & le cours
De nos beaux iours,

Je l'aurois en referue,
Afin de rendre ferue
La mort, tirant à foy
L'argent de moy.

Mais las! puis que la vie
A tous viuans rauie
Ne se peut retarder
Pour marchander,

Que me fert tant de plaintes,
Tant de larmes contraintes,
Et fanglots ennuyeux,
Pouffer aux cieux?

Puis que la mort cruelle
Sans merci nous appelle,
Que nous feruiroit or'
L'argent & l'or?

Auant que mort descendre
Là bas, ie veux despendre
Et rire, à table mis
De mes amis,

Tenant ma Cytheree
 Mollement enferree,
 Auant le mien trespas,
 Entre mes bras.

DE VIVRE GAYEMENT.

IE suis né pour prendre fin,
 Et pour faire le chemin
 De ce trop soudain voyage :
 Je cognois combien i'ay d'âge,
 Mais, las! ie ne puis sçavoir
 Les ans que ie dois auoir.
 Loin de moy fuyez tristesse,
 Fuyez ennuis & détresse,
 Loin de moy fuyez vous tous,
 Je n'ay que faire avec vous!
 Pendant que vif ie soupire,
 Je veux dancer, ie veux rire,
 Ayant toujours compagnon
 Le bon Bacchus mon mignon.

DU PLAISIR QU'IL A DE BOIRE.

QVAND ie boy la tasse pleine,
 Tout trauail & toute peine,
 Et tous chagrineux despis
 En moy dorment affoupis.
 Qu'ay-ie affaire de me plaindre,
 Puis que mort me doit estraindre
 Et en despit de mon vueil
 Me coucher en vn cercueil?

Faut-il que ie me foucie?
 Faut-il que i'erre en ma vie?
 Non non, ie beuray d'autant,
 Compagnons, or fus auant,
 Puis qu'en beuuant taffe pleine,
 Tout trauail & toute peine,
 Et tous chagrineux despis
 En moy dorment affoupis.

LE MESME.

Avssi tost mon esmoy
 S'endort, que dedans moy,
 Dedans moy est entree
 Ceste liqueur sacree :
 Gaillard ie veux chanter,
 Et riche me vanter
 D'egaler en puissance
 De Cræse la cheuance.
 Tout à plat ie m'estens
 Sur le ventre, & ie prens
 Vn tortis de lierre,
 Puis le foing qui me ferre,
 Pour ne l'auoir iamais,
 Sous le pié ie le mets.
 S'arme, qui a vouloir
 S'armer, pour le deuoir
 D'acheter vne gloire,
 Quant à moy ie veux boire :
 Sus donc, page, soudain
 Donne ce verre plein,
 Mieux vaut se coucher yure
 Que mort fans plus reuiure.

LE MESME.

BACCHVS race de Iupiter,
 Le deli-foing, le chaffe-peine,
 Si tost qu'ay la poitrine pleine
 De luy, il m'apprend à fauter :
 Ce qu'en plaisir me fait passer
 Le fil des ans : puis ma mignonne,
 Quand ie fuis las, plaisir me donne,
 Et puis ie retourne dancier.

LE POVRTRAIT DE SA MAISTRESSE. (1)

Svs donc, peintre, fus donc auant,
 Peintre gentil, peintre sçauant,
 A ce tableau que l'on me trace
 Au vif le pourtrait & la grace
 De ma mignonne, que ie voy
 Maintenant absente de moy,
 Mais comme i'ay la souenance
 De ses beautez en son absence.
 Fay-luy le cheueu noircissant,
 En longues tresses finissant,
 Et si peux parfumer la table,
 Fay que son cheueu delectable
 Soupire vn flair delicieux :
 Puis sous le noir de ses cheueux
 Fais-y, peintre, vn beau frond d'yuoire,
 Le siege de honte & de gloire,

1. Cette ode et la suivante ont été imitées par Belleau et se retrouvent dans la première Journée de la Bergerie sous le titre de : *Le Portrait de sa Maistresse.*

Meslé d'un rougissant vermeil,
Du tout au visage pareil.

Mais sur tout garde-moy la grace
Du sourcy, laissant bonne espace
Entre deux, sans les assembler,
Et qu'on les face ressembler
Et si bien perdre leur vouture,
Qu'ils trompent l'œil & la nature.

Noire la paupiere, & les yeux
Semblent un flambeau radieux,
L'un verd, de Pallas l'asseeuree,
L'autre mignard, de Cytheree :
Et pour rendre son teint parfait,
Melle les roses dans le lait.

Pein-moy sa léure doucelette,
Fort attrayante, un peu grosselette,
Le menton douillet, & le col
Où toutes les Graces d'un vol
Dressent leurs aëles esbranlees
En mille doucettes volees.

Au surplus, un accoustrement
De crespé, mis si proprement
Que du trauers de sa vesture
Les flots de sa blanche charnure
L'on entreuoye, & que les plis
Monstrent ses membres accomplis.

Il suffit, ie la voy, c'est elle :
Et possible est que la cruelle,
Par la peinture que ie voy,
Parlera doucement à moy.

LE POVRTRAIT DE BATHYLLE.

FAY-MOY d'vne façon gentille,
 Peintre, en ce tableau mon Bathylle,
 Mon mignon : fay-luy le poil blond,
 Parfumé, noircissant au fond, (1)
 Le bout iaunissant en la forte
 Que le poil d'or que Phebus porte.
 Laisse libre son poil meslé,
 Frizé, retors & crespelé,
 Comme il voudra errer en ondes,
 A l'entour du col vagabondes :
 Puis fay que le tendre cerceau
 Du fourci, plus noir que la peau (2)
 Des dragons, son beau front couronne,
 Son front roufoyant, puis façonne
 L'œil brun, doucement rigoureux,
 Trampé d'vn appast doucereux :
 L'vn retirant à Mars rebelle,
 Et l'autre à la Cyprine belle,
 Diuerfement, à fin auffi
 Qu'estant tous deux meslez ainfi,
 Œilladant le doux, on espere,
 Et craignant l'autre, on defespere.
 Puis respan dessus le vermeil
 De son teint vn poil tout pareil
 A cil qu'on voit, quand sur la branche
 Au matin la cognace franche
 Iaunoye en son coton nouveau
 Par dessus sa iaunastre peau,
 Meslant vne honteuse grace

1. L'édit. de 1574 imprime par erreur : « Noircissant au *front*. »
 2. Ce vers est omis dans l'édition de Lyon.

Tant que pourras deffus fa face.

Mais, mon Dieu, ie ne ſçay comment
Tu pourras peindre proprement
L'honneur de fa bouche riante :
Fay-la doucement attrayante,
Brief ſi bien la contrefaiſant
Qu'elle deuiſe en ſe taifant.

Fay-luy grand front : hé, ma memoire
Outrepaiſſoit le bel yuoire
De ſon col, ſemblable à celuy
Du bel Adonis : puis fay-luy
L'eſtomach meſme & la iointure
Des deux mains du facond Mercure,
Le ventre rond & potelé
Comme celuy du cuiſſe-né.

Du beau Pollux fay-luy la cuiſſe,
Fay-luy ſon aine qui rougiſſe,
Son aine tendrette, où ſoit veu
Entre les deux vn petit feu :
Puis fay-luy ſon, qui ne face ores
Que bien peu commencer encores
A ſe chatoûiller du deſir
De Venus, & de ſon plaifir.

Hà Dieu, que ton art porte enuie
Aux plaifirs de ma pauvre vie,
Me celant par ſa cruauté
De ſon dos la tendre beauté!

Quant au ſurplus ie n'ay que faire
T'enſeigner comme il faut pourtraire
Ses deux piés : voila ton payment,
Et te pry change promptement
Ceſt Apollon à ton ourage,
Et ſi tu fais iamais voyage
En Samos, ſur ce meſme trait
Pein-moy d'Apollon le pourtrait.

QV'AMOVR EST PRISONNIER DE LA BEAVTÉ
ET SERVITEVR DES MVSES.

Les Mufes lierent vn iour
De fleurettes l'enfant Amour,
Et le menerent garroté
Dans les prifons de la Beauté :
Puis Venus pour le racheter
A la Beauté vint presenter
Sa rançon, mais il ne peut pas
Sortir affranchi de fes las,
N'en pouuant fortir deformais,
Eftant fon efclaué à iamais. (a)

QV'IL NE VEVT D'AVTRES ARMES QVE
LE VIN.

Or fus permettez que ie boiue
A longs traits, & que ie deçoïue
Mes ennuis, auffi bien ie veux,
Ie veux deuenir furieux.

Le tu-mere trop manifefte
Alcmeon le fut, & Orefte,
Le meurdrier Orefte au pié blanc :
Mais moy, ie n'aime point le fang,
l'aime bien ce clairet breuuage,
Et puis entrer en douce rage :

a. Var. :

*Et toujours y demourra pris,
Eftant à feruir bien appris.*

Hercule y entra quelquefois,
 Branlant en main de fon carquois
 La pesante charge indontee,
 Ensemble fon arc Iphytee :
 Ajax auffi y entra or,
 Quand contre le bouclier d'Hector,
 Colere au milieu des alarmes
 Il faisoit craqueter fes armes.
 Et moy branlant ce verre plein,
 Sans arc & fans epee en main,
 Portant la couronne fleurie,
 L'ay vouloir d'entrer en furie.

LE NOMBRE INFINI DE SES AMOVRS.

SI tu contes des bois vers
 Toutes les feuilles ensemble,
 Ou le sablon qui s'affemble
 Aux bords de toutes les mers,
 Seul me feras le discours
 Du nombre de mes amours.
 Conte vingt Atheniens,
 Et puis en adiouste quinze,
 Et la troupe bien apprise
 Des amours Corinthiens,
 Ceux d'Achaïe, où la fleur
 Des beautez a la faueur,
 Contant les amours nouveaux
 De Lesbos, en Ionie :
 Ceux de Rhode & de Carie,
 Ce font deux mille amoureux.
 Puis tu me diras : « O Dieux,
 Aimes-tu en tant de lieux? »

le n'ay dit le Syrien,
 Ny ceux-là que ie fouhaite
 Et en Canobe & en Crete,
 D'Amour le siege ancien.
 Veux-tu conter par les dois
 Les Bacchiens, les Indoïs,
 Et tous les feux de Gadire?
 Helas! ie ne te puis dire
 L'Amour qui s'est fait vainqueur
 En tant de lieux de mon cœur.

L'ARONDELLE.

HA Dieu, tu reuiens tous les ans,
 Tu reuiens tous les ans, mignonne,
 Et puis ton petit bec maçonne
 Ton nid, au retour du Printems.
 L'Hyuer venu, tu t'en retournes,
 Ou deffus Memphis tu feiournes,
 Ou fur le Nil : las! mais Amour,
 Amour cruel, Amour fans cefse
 Son nid en ma poitrine dresse,
 Y faifant eternal feiour.

L'vn de fes petits fur le dos
 A le duuet, & branle l'æle,
 L'autre est en fa coque nouvelle,
 Et l'autre est à demi eclos :
 Puis cefte amoureuse nichee
 Toufiours demande la bechee,
 Toufiours crie & toufiours a faim,
 Les plus grands les petits nourrissent :
 Ainfi iamais ils ne periffent,
 En recouuant d'autres foudain.

Qu'est-ce, Dieux, que faire ie doy?
 Helas! ie ne puis, ce me semble,
 Tel nombre d'Amoureux ensemble
 Couer & nourrir dedans moy.

A SA MAISTRESSE.

POURTANT si i'ay le poil grifon,
 Ne me dedaigne pas, maistresse,
 Ores que tu fois en ieunesse,
 Et en ta plus verte faison.

Voy-tu pas que les lis meslez
 Auecques la rose vermeille,
 Seruent de grace nompareille
 Aux replis de tes chapelez?

SVR VN TABLEAV DV RAVISSEMENT
D'EVROPE.

CE toreau qui porte en crope
 La Sidonienne Europe,
 Et qui passe la grand' mer,
 Ie croy que c'est Iupiter.
 Voyez comme il coupe & fonde
 Les flots de la mer profonde
 De l'ongle, puis du troupeau
 Iamais on ne vit toreau
 Trauerfer l'humide espace,
 Si ce n'est luy qui le passe.

QV'IL NE VEVT APPRENDRE QV'A BOIRE,
ET NON DE SVIVRE LE BARREAV.

Hé pourquoy m'apprens-tu l'vsage
Du iargon rhetoricien?
Hé que nous fert tant de langage
Qui ne nous profite de rien?
Appren-moy gouter la liqueur
De ce bon Pere qui m'agree,
Et auec Venus la doree
Appren-moy d'egayer mon cœur.
Ie grifonne : Page, de l'eau,
Du vin, que i'endorme mon ame.
Bien tost ie feray sous la lame :
Que desire vn mort au tombeau?

DESCRIPTION DV PRINTEMPS.

VOYEZ comme à l'entree
Du Printemps gracieux,
La brigade sacree
Des Graces & des Dieux,
Le giron & le fein
Porte de rofes plein?
Voyez comme les ondes
De l'ecumeuse mer,
Et les rides profondes
Commencent à calmer?
Et cent fortes d'oifeaux
Se iouent dans les eaux?
Voyez comme la grue

Est desia de retour ?
 Et le soleil sans nue
 Nous allume le iour,
 Et chasse l'ombre espais
 Du trait de ses beaux rais ?

Voyez en apparence
 Nos journaliers labeurs,
 Comme la terre avance
 Et enfante ses fleurs ?
 Voyez arbres fruitiers
 Poindre, & les oliuiers ?
 Voyez comme on couronne
 La vineuse liqueur,
 Quand l'attente fleuronne
 Du grain, en sa verdure,
 Sous les ombres iffans
 Des rameaux verdiffans ?

QV'IL BOIT MIEUX VIEILLARD QVE LES
 IEVNES.

IE suis vieil, & si boy mieux
 Que la gaillarde ieunesse :
 l'ay, si je suis en liesse,
 Pour sceptre vn flacon vineux,
 Le tyrfé rien ne me vaut,
 Et si quelcun veut s'esbatre,
 Aille guerrier pour combatre
 Dans vn camp, il ne m'en chaut.
 Donne-moy de ce vin doux,
 Garçon, dedans ce grand verre,
 A fin que fautelant i'erre
 Comme vn Silen, deuant tous.

DV PLAISIR DE BOIRE. (1)

QVAND ie boy de ce bon vin,
 Soudain ie fens ma poitrine
 Qui veut commencer vn hymne
 Aux Muses, troupeau diuin :
 Tous mes ennuis & mes maux,
 Et mes plaintes langoureuſes,
 Par les rides poiſſonneuſes
 S'eſcoulent au fond des eaux.

Tout auſſi toſt ce bon Dieu,
 Par les haleines ſouflantes
 Des doux Zephyrs, odorantes,
 Me rauift quand i'ay bien beu :
 l'ourdis vn chapeau de fleurs,
 Et ſur mon chef ie le plante,
 Puis ſur ma lyre ie chante
 De la vie les douceurs.

De parfum & d'odeurs plein,
 Ie chante ma Cytheree,
 Tenant mon cœur, ma ſucree,
 Eſtroitement dans mon fein.

l'aime les filles alors,
 Et ſous la largeur d'vn verre
 Tous mes ennuis ie deſerre,
 Et loing ie les pouſſe hors.

Quand ie boy, c'eſt le ſeul gain
 Que ie pretens de la vie,
 Puis qu'à tous elle eſt rauie
 Par la Parque ſi foudain.

1. Manque dans l'édition de 1574.

D'AMOUR PICQUÉ D'UNE MOUCHE A MIEL.

AMOVR ne voyoit pas enclose
 Entre les replis de la rose
 Vne mouche à miel, qui soudain
 En l'un de ses doigts le vint poindre :
 Le mignon commence à se plaindre,
 Voyant enfler sa blanche main.

Aussi tost à Venus la belle,
 Fuyant, il volle à tire d'ælle :
 « Mere, dist-il, c'est fait de moy,
 C'en est fait, & faut qu'à ceste heure
 Nauré iusques au cœur ie meure,
 Si secouru ne fuis de toy.

» Nauré ie fuis en ceste forte
 D'un petit serpenteau, qui porte
 Deux ailerons dessus le dos,
 Aux champs vne abeille on l'appelle :
 Voyez donc ma playe cruelle,
 Las ! il m'a picqué iusqu'à l'os. »

« Mignon (dist Venus), si la pointe
 D'une mouche à miel telle atteinte
 Droit au cœur (comme tu dis) fait,
 Combien font naurez dauantage
 Ceux qui font espoinds de ta rage,
 Et qui font bleffez de ton trait? »

HYMNE A BACCHVS.

BEVVONS gaillards de ce bon vin,
 Et chantons vn hymne diuin
 A ce bon Perè porte-lance,

A ce bon Bacchus trouue-dance :
C'est luy qui porte aide & faueur
A cil qui chante en son honneur,
C'est luy qui de façon resembble
A l'Amour, l'amoureux ensemble,
Le mignon & le fauorit
De Venus qui tousiours luy rit.

Par luy nous vint la cognoissance
De boire, & par luy prit naissance
La grace, & par luy les douleurs,
Et par luy s'estanchent les pleurs :
Car si tost qu'une ieune troupe,
Dispoite, nous donne vne coupe,
Nos maux, nos ennuis & tourmens,
S'enuolent compagnons des vents.

Çà donc ce verre, & que ie noye
Le soing qui de nous fait sa proye.
Que nous fert de nous tourmenter ?
Dieux, que nous fert de lamenter,
Puis que la vie est incertaine
Aux viuans, & chose trop vaine
De se promettre le futur ?
De boire & danfer c'est mon heur,
Et dans le giron de ma dame
Appaiser l'ardeur de ma flame.

Que les hommes s'attristent tous
Tant qu'ils voudront, quant est de nous
Beuons gaillards de ce bon vin,
Et chantons vn hymne diuin
A ce bon Pere porte-lance,
A ce bon Bacchus trouue-dance.

COMME IL VEVT VIVRE.

I'AIME la dance & le ieu
 Du bon Denys, ce bon Dieu :
 l'aime avec vne ieunesse,
 Sous ma lyre chanteresse,
 Aux doux accens de ma vois,
 Boire de ce vin Gregeois :
 Mais ce que plus ie desire,
 C'est de chanter & de rire,
 D'œillets ayant le chapeau,
 Avec vn ieune troupeau.
 Je ne porte enuie aucune
 Dedans mon cœur, ny rancune,
 l'euite les traits legers
 Des hommes trop langagers :
 Plus que mort ie hay le trouble,
 Qui tousiours separe & trouble,
 Par faits & propos mutins,
 Le doux honneur des festins.
 Passon donc nos iours tranquilles
 Avec vn troupeau de filles,
 Dançans sous les chants mignons
 De ma lyre & de mes sons. (a)

LA CIGALLE.

HA que nous t'estimons heureuse,
 Gentille cigalle amoureuse!

a. Var. :

*Dançans sous les chants diuers
 De ma lyre & de mes vers.*

Car auffi toft que tu as beu
 Deffus les arbriffeaux vn peu
 De la rofee, auffi contente
 Qu'est vne Princeffe puiffante,
 Tu fais de ta doucette vois
 Treffailir les monts & les bois.

Tout ce qu'apporte la campagne,
 Tout ce qu'apporte la montagne,
 Est de ton propre : au laboureur
 Tu plais fur tout, car fon labeur
 N'offenfes, ny portes dommage
 N'à luy, ny à fon labourage.
 Tout homme eftime ta bonté,
 Douce prophete de l'Efté!

La Mufe t'aime, & t'aime auffi
 Apollon, qui t'a fait ainfi
 Doucement chanter : la vieilleffe
 Comme nous iamais ne te bleffe.

O fage, ô fille terre-nee,
 Aime-chanson, paffionnee
 Qui ne fus onc d'affection,
 Franche de toute paffion,
 Sans eftre de fang ny de chair,
 Prefque femblable à Iupiter.

SONGE DE L'AMOUR.

N'AGVERES eftant en repos,
 Refuant, ie me mis hors d'haleine,
 Penfant courir parmi la plaine,
 Portant deux ailes fur le dos.

Lors Amour fe met en carriere,
 Or que fa plante prifonniere

Fust d'un plom pendant : toutesfois
 Il me deuançe, il me surmonte,
 Et en fin tellement me domte,
 Qu'esclau me fist de ses lois.

Mon Dieu, que veut dire ce songe ?
 Je çay qu'Amour m'a mis au plonge
 De cent cruautez, mais hélas !
 De la plus part il est possible
 D'en eschapper, mais impossible
 Que ie ne meure entre vos bras.

LES FLECHES D'AMOUR.

LE mari de la Cyprienne,
 Dedans la forge Lemnienne,
 De fin acier forgeoit vn iour
 Des fleches pour l'enfant Amour :
 Puis aussi tost Venus la belle
 En trempoit la pointe cruelle
 L'une apres l'autre de doux miel,
 Mais Amour les mouilloit de fiel :
 Quand Mars reuenant des alarmes,
 Branlant vne grand' hache d'armes,
 En se mocquant les efforçoit.

Lors Amour qui les amorçoit :
 « Je te supply (dist-il), essaye
 Si celle-cy feroit bien playe,
 Et s'elle a bonne pesanteur
 Pour trauerfer vn braue cœur. »

Venus fourit & l'enfant tire,
 Mars la receut, puis il soupire,
 Difant : « Ell' poise, oste-la moy. »
 Lors Amour luy dist : « C'est pour toy. »

QUE C'EST GRAND MALHEVR D'AIMER
ET DE N'AIMER POINT.

C'EST malheur que de n'aimer point,
Et malheur grand que d'aimer ores,
Et trop plus de malheur encores
De n'auoir ce qui le cœur poind.

La race en amour ne peut rien,
On met sous le pié la noblesse :
De vertu, de meurs, de sagesse,
Il en a trop qui a du bien.

Que puisse mourir l'vsurier
Vilainement, qui mist en proye
Aux hommes l'auare monnoye,
Et qui l'estima le premier.

Par elle ont auancé leur cours
La guerre & les morts execrables : (a)
Qui pis, les amans miserables
Par elle finissent leurs iours.

ODE.

I'AIME la gaillarde vieilleffe,
I'aime la folastre ieunesse :
Hé! le vieillard qui librement
Folastre en dançant ieunement,
Est-il pas de cheueux & d'âge
Grison, & ieune de courage?

a. Var. :

*Par elle-mesme a pris son cours
La guerre, les morts execrables...*

O D E.

DONNEZ-MOY la lyre d'Homere
 Dont la corde n'est point meurdiere,
 Ny reteinte au sang des Gregeois,
 Et puis ce pot pour rendre esteinte
 Et pour moderer la contrainte
 Et la grand' rigueur de nos lois.
 A fin qu'yure de ce breuuage,
 Espoinçonné de douce rage,
 Dessous les accords babillards
 Et fous les fredons de ma lyre,
 Je dance, & ie vous puisse dire
 En beuant cent contes gaillards.

LE POVRTRAIT D'VN PAYSAGE.

(Ceci est corrompu au Grec.)

TRACE-MOY, peintre, vn beau payfage (a)
 Où les citez portent visage
 Gaillard, honneste & valeureux :
 Et si la table permet ores,
 Trace les passions encores
 Et les arrests des amoureux.

ESIOVISSANCE DE LA PROCHAINE
VANDANGE.

ENFANS, voyci le Dieu
 Qui reuiet à ceste heure,

a. Var. :
Sus, peintre, fay-moy vn payfage...

Le Dieu qui nous affeure,
 Et nous arme en tout lieu :
 Le Dieu qui nous rend forts,
 Gais, gentils, & qui dresse
 A baller la ieunesse,
 Et qui nous rend accorts.
 C'est breuuage amoureux,
 C'est charme qui nous donne,
 C'est germe qui fleuronne
 D'un beau sep plantureux.
 Sous le grain nourrissant
 Il le cache & le garde,
 Et sous la sauuegarde
 D'un rameau verdissant.
 Puis on le coupe, à fin
 Que passions nostre vie
 De douleurs affranchie,
 Par le secours du vin.
 Bref, que foyons sans maux,
 Iusqu'à tant que l'année
 En son ply retournee
 Nous remette aux nouveaux.

LA FAÇON D'VN BASSIN D'ARGENT, OV VENVS
 ISSANT DE LA MER ESTOIT ENLEVEE.

DONCQVES quelqu'un a peu grauer
 Les flots de la profonde mer?
 Et la fureur industrieuse
 A peu sur l'eschine écumeuse
 De la grand' mer, verser de l'eau
 Dans le creux d'un petit vaisseau?
 Puis cil qui oia entreprendre

D'y grauer la Cyprine tendre,
Mere du vieil tige des Dieux,
Estoit-il pas audacieux?

Voyez comme il la monstre nue,
Cachant dans le fein d'une nue
De flots, ce qu'il ne faut point voir?
Voyez comme ell' fait son deuoir
Les donter, sur eux apparante
Comme vne écume blanchiffante
Au milieu des replis marins,
Quand plus ne paroissent mutins?

Ainsi tire & repousse l'onde
Auecques les flots vagabonde,
Ia ia le tetin pourpriffant,
Et ia l'yuoire blanchiffant
De son col, la vague surpasse,
Et paroist dans l'humide espace
Comme les lis entortillez
Entre la rose & les œillets.

Voyez les dauphins qui se ioüent,
Et dessus leur espine noüent
Amour & Cupidon tous nus
Pour tenir escorte à Venus,
Se mocquans des fraudes meschantes
Au cœur des hommes residantes?

Voyez vne grand' fuitte apres
De dauphins courbez, qui de pres
La fuyent pour luy faire hommage?
Puis elle, approchant le riuage,
Efgaye son cœur gentement
En fouriant folastrement?

DESCRIPTION DES VANDANGES.

FILLES, garçons, à paniers pleins
 Portez de toute vostre force
 Le raisin à la noire escorce
 Sur vostre espaule & fur vos reins.
 Sus verfez-le dans le tonneau,
 Et des pieds seulement y foulent
 Les hommes nuds, & qu'ils escouent
 Des grappes le germe nouveau. (a)
 Chacun honore ce bon Dieu
 D'une belle hymne de vandanges,
 Chacun chante tant de louanges
 Qu'on en remplisse tout le lieu.
 Qu'on aille voir ce Dieu coulant,
 Ce Dieu qui rit dedans la tonne,
 Ce Dieu nouveau qu'on emprisonne,
 De colere encor tout bouillant.
 Si tost que le gentil vieillard
 A pris de ce Dieu qui l'enteste,
 Tremblant des pieds & de la teste
 Auffi tost il dance gaillard.
 Et lors quelque ieune garçon
 Amoureux, de pres eschaugnette
 Le teton de la bergerette,
 Qui dort à l'ombre d'un buisson.
 Puis Amour voyant le dessein,
 D'une allechante mignardise,
 Donne faueur à l'entreprise,
 Et luy met le feu dans le sein.
 Le mignon vient, ell' se defend,
 Ell' se courrouce, il n'en fait conte,

a. Var.: *Des grappes le bon vin nouveau.*

Mais en fin tellement la donte
Que douce entre ses bras la rend.

Ainsi Bacchus qui fait le ieu,
Ose quelquefois entreprendre
De suborner & de surprendre
La ieunesse, quand il a beu.

LES LOVANGES DE LA ROSE.

AMY, ie veux chanter l'honneur,
L'honneur de ceste heureuse fleur,
De ceste Rose printaniere,
De ceste Rose familiere
Et compagne du temps fleuri,
Si de toy ie suis fauori.

O Rose à la fueille pourpree,
Rose qui la bouche sacree
Et la douce haleine des Dieux
Combles d'un parfum gracieux :
Rose des hommes les delices,
Des Graces les douces blandices,
La fauorite des Amours
Fleurissans en leurs plus beaux iours :
Le baiser & la mignardise
De Venus, la seule entreprise
Et le soing des poetes vanteurs,
La plante & faueur des neuf Sœurs :
Mefme c'est chose gracieuse
Par dedans la ronce espineuse
De la cueillir, & dans la main
Luy voir espanir son beau fein.

C'est elle entre autres qui fleuronne
Sur les tortis d'une couronne :
C'est elle seule des festins

L'honneur, & des facres diuins
De Bacchus : bref fans la fleur d'elle
Nulle chofe ne fe dit belle.

L'Aurore a de rofes les dois,
Les Nymphes des eaux & des bois
En ont les bras, & la Cyprine
En porte la couleur pourprine.
Elle profite aux langoureux,
Aux malades & aux fiéureux,
Mefme à ceux que la mort cruelle
A mis en la nuit éternelle.

Elle donte & force le temps,
Et retient en fes plus longs ans
L'odeur de fa frefche iouuance.

Or fus donc chantons fa naiffance,
Et comme elle a premierement
En terre pris accroiffement.

Quand Venus encor roufoyante
Deffus l'écume blanchiffante
Apparut au milieu de l'eau,
Et quand Pallas hors du cerueau
De Iupiter, toute animee,
De tefte en pied faillit armee,
La terre fort feconde alors
Heureufement pouffa dehors
Le germe facré de la Roſe
Qu'elle auoit en fon fein encloſe :
Induftrieux enfantement!
Puis tous les Dieux enſemblément
L'arroferent du faint breuage
Qu'ils ont aux cieus pour leur vfage.

Ainſi le celeſte troupeau
Tira de l'efpineux rameau,
Et fit naiſtre en robe pourpree
La Roſe à Bacchus confacree.

DE SOYMESME.

Aussi tost que ie tiens propos
 Seulet avecques ma maistresse,
 Aussi tost i'entre en allairesse,
 Et vieillard ie dance dispos.

Cybelle demeure avec nous, (a)
 De roses que l'on me couronne,
 Loing de moy vieillese grifonne,
 Dieux, ie raieunis entre vous!

Donnez-moy de ceste liqueur,
 De ceste liqueur pressuree
 Du grain de la vigne pampree,
 Pour voir vn vieillard de bon cœur,

Vn vieillard encor bien appris
 De bien parler & de bien boire,
 Et qui de fureur & de gloire
 Encor quelquefois est épris.

QY'ON COGNOIST LES AMOVREUX.

Les cheuaux, pour les mieux cognoistre,
 Bien souuent à la cuisse dextre
 Portent vne marque de feu :
 On cognoist le Parthe barbare
 A la façon de sa tiare :
 Et moy aussi tost que i'ay veu
 Vn amoureux, ie le deuine,
 Car il porte dans sa poitrine
 Vn signal qui paroist vn peu.

a. Var. : *Cy, belle, demeure...*

TRADUCTION D'UNE ODE

DE SAPPON.

NVL me semble egaler mieux
 Les hauts Dieux,
 Que celuy qui face à face
 T'oit parler, & voit la grace
 De ton fouris gracieux.

Ce qui va iufqu'au dedans
 De mes sens,

Piller l'esprit qui s'efgare :
 Car voyant ta beauté rare,
 La voix faillir ie me fens.

Ma langue morne deuiet,
 Et me vient

Vn petit feu, qui furette
 Deffous ma peau tendrelette,
 Tant ta beauté me retient!

Rien plus de l'œil ie ne voy
 Pres de toy,

Toufiours l'oreille me corne :
 Vne fueur froide & morne
 Soudain coule dedans moy.

Ie fuis en chaffe à l'horreur,
 A la peur,

Ie fuis plus palle & blefmie
 Que n'est la teste fleftrie
 De l'herbe par la chaleur.

Ia peu s'en faut que la mort
 Sur le bort

De fa barque ne m'enuoye,
 Et soudain que l'on me voye
 Soufler l'esprit demy mort.

PETITES INVENTIONS
ET AVTRES POESIES

DE

REMY BELLEAV.



PETITES INVENTIONS
ET AVTRES POESIES

DE
REMY BELLEAV.

L'HEVRE.

AV SEIGNEVR P. DE RONSARD. (1)

DIEV te gard, Fille heritiere
De ce Faucheur orgueilleux,
Et la fidelle portiere
De l'Olympe sourcilleux,
Qui retiens sous la cadance
De tes pas la violence
De ce grand tour merueilleux.

Dieu te gard, gente Deesse
Au pied lentement glissant :
O qu'heureuse est ta paresse,
Qui ne va point finissant !

1. Dans les premières éditions, cette pièce est dédiée à Baif.

O Dieu qu'heureuse est ta fuite,
Au regard de l'entrefuite
De nostre âge perissant!

Bien que tu fois paresseuse
La plus qui soit dans les cieus,
L'on te tient la plus heureuse
Qui soit entre tous les Dieux :
Car tu n'es iamais fuiette
Faire ainsi qu'une planète
Vn grand tour laborieux.

O que ta course est fuitive
Que le temps n'attrape pas!
Mais à l'homme trop hative
Pour luy donner le trespas,
Qui soudain le mets au monde,
Puis soudain dans la noire onde
Le fais ombre de là bas.

Toute la force & la grace
Du ciel se remire en toy,
Et la violante audace
Du temps ne gift qu'en ta foy,
Qui te rend obeissance,
Pour cacher son inconstance
Sous la rigueur de ta loy.

C'est ton vol lent qui rapporte
Sur ses aëles le bon heur
Du ciel, c'est luy qui rend morte
Peu à peu nostre douleur,
Nous contentant d'affurance,
Ou repaissant d'esperance,
Pour franchir nostre malheur.

Toute la troupe admirable
Des feux brillans dans les cieux,
Point ou peu se rend traitable
Et familiere à nos yeux,
Comme toy qui nous ordonnes
Tout en tout, & qui nous donnes
Nostre pis & nostre mieux.

Comme toy, qui aux clostures
D'vn yuoire ou d'vn crystal,
Tranches les iours par mesures
Sous vn mouuement egal,
Tant fut l'ame curieuse
Et la main ingenieuse
Pour animer vn metal.

Comme toy qui du bocage
Retires le bucheron,
Le pasteur du pasturage,
Des vignes le vigneron,
Le peintre de la peinture,
L'ecriueur de l'escriture,
Des forges le forgeron.

Comme toy, qui tousiours veilles
Proche du liçt de Ronfard,
Et sans cesse le reueilles,
A fin que d'vn nouuel art
Et d'vne nouvelle adresse
Il flechisse la rudesse
De sa Caffandre qui l'ard.

Sois luy doncques faorable,
Lente Deesse aux pieds mous,
Rend luy Caffandre traitable :

« Amour fauorifé à tous,
 » Pourueu qu'on le puiſſe prendre
 » Sus l'heure qu'il veut entendre
 » A nous rire d'vn œil dous. »

Retien la courſe amoureuſe
 De fon âge dous-coulant,
 De ta main induſtrieuſe
 Qui au cheual pié-volant
 Donne le frein & le donte,
 Quand diſpos le Soleil monte
 Dans fon char eſtincelant.

Mais pendant que ie te chante,
 Ie grifonne & pers la vois :
 Et toy mille fois mourante,
 Tu renais autant de fois
 Sans qu'en la mort tu feiournes,
 Car en mourant tu retournes,
 Et fans retour ie m'en vois.

LE PAPILLON.

AV DIT SEIGNEVR DE RONSARD.

O QUE i'eſtime ta naiſſance
 Pour de rien n'auoir connoiſſance,
 Gentil Papillon tremblotant,
 Papillon touſiours voletant,
 Griuolé de cent mille fortes,
 En cent mille habits que tu portes,
 Au petit muſle elephantin,

Ioüet d'enfans, tout enfantin,
Lors que de fleur en fleur sautelles,
Couplant & recouplant tes aëles,
Pour tirer des plus belles fleurs
L'email & les bonnes odeurs.

Est-il peintre que la nature ?

Tu contrefais vne peinture
Sur tes aëles si proprement,
Qu'à voir ton beau bigarrement,
On diroit que le pinceau même
Auroit d'un artifice extrême
Peint de mille & mille fleurons
Le crepsé de tes aëlerons.

Ce n'est qu'or fin dont tu te dores,
Qu'argent, qu'azur dont tu colores
Au vif vn millier de beaux yeux,
Dont tu vois : & meritois mieux
De garder la fille d'Inache
Qu'Argus, quand elle deuint vache.
Tu ne vis qu'un gaillard printemps :
Jamais la carrière des ans
N'offense ta crepsé ieunesse
D'une chagrineuse vieillesse.

Au point du iour, quand le Soleil
Colore d'un pourpre vermeil
Ses rayons, tu fors de ta couche :
Et puis au soir quand il se couche,
Plongeant ses limoniers fumeux
Au sein de Tethys écumeux,
Deffus le tapis de la pree
En cent parures diapree,
Tu te couches, sans auoir peur
De la Nuit, ny de son horreur :
Et quand l'Aurore rayonnante
A mouillé l'herbe roufoyante,

Tu te pais de manne & de miel
Qui lors se distille du ciel.

« O vie heureuse, & plus celeste
» Que celle des hommes moleste
» A fuyure les affections
» D'impatientes passions!
» Tantost le ciel de son audace
» D'un regard triste nous menace,
» Tantost un orage cruel
» D'un brouillement continuel,
» L'Hyuer, l'Esté ne nous contente,
» Mais plustost vne fotte attente
» Nous repaist d'esperer en mieux :
» Bref, rien n'est ferme sous les cieux
» Pour la pauvre race des hommes,
» Sous les cieux courbez où nous sommes. »

Or vy donques bien fortuné,
Mon mignon, sans estre estonné
Des trauerfes de la fortune :
Et pendant que l'heure opportune
Te femont à voler, il faut
Par la bouillante ardeur du chaud,
Que le teint du lis & des roses,
Et de mille autres fleurs écloses,
Tu pillas, pour rendre mieux teint
De ma maistresse le beau teint.

Puis m'apportant dessus tes aëles
Le beau fard de ces fleurs nouvelles,
L'appendray sur ce ruisselet,
Qui doucement argentelet
Coule de la roche pierreuse
Au long de ceste riue herbeuse,
Et mon bonnet & mon chapeau,
En ton honneur, à cet ormeau :
Et chantant au frais de l'ombrage,

l'empeschera que nul outrage
Ne te soit fait sur le mi-iour
Par les enfans, quand de retour
Ils sont des champs, & que leur chasse
A coups de chapeau te pourchasse,
Et tous échaufez à grans pas
Courent pour t'atterrer en bas,
Hastant & rehastant leur fuitte
Après ton inconstante fuitte,
Pour ton voller trop incertain
Qui trompe leurs yeux & leur main.

Et si tu fais que la nuit sombre
Te puisse tirer de l'encombre
Des enfans, encor qu'il fust tard,
Va-t'en, mignon, à mon Ronfard,
Que j'aime mieux que la lumiere
De mes yeux, & dont se tient fiere
Ma Muse : car il daigne bien
Lire mes vers qui ne sont rien.
Tu le trouuras dessus Nicandre,
Sur Callimach, ou sur la cendre
D'Anacreon, qui reste encor
Plus precieuse que n'est l'or,
Tout recourbé, moulant la grace
De ses traits à l'antique trace,
Sur le patron des plus secrets
Poetes Romains & poetes Grecs,
Pour nous reclarcir leur vieil âge :
Puis t'asseant sur son ourage,
Tu luy diras que son Remy,
A qu'il a donné son Fourmy,
Son Fourmi, & depuis encore
Vn double present qu'il honore
D'une Grenouille & d'un Frelon,
Pour recompense, vn Papillon,

Vn gay Papillon luy renuoye,
 A fin qu'en pareille monnoye
 Reçoiue le payment entier
 D'un artisan de son mestier.

S'il te reçoit en sa demeure,
 Papillon mon mignard, ie meure
 Qu'autant heureux ou plus qu'un Roy
 Viuras sans peine & sans é moy
 En ta franchisé coustumiere :
 Car soigneux qu'ell' te reste entiere,
 Affeure toy qu'il gardera
 Que l'huile ne t'offenferà,
 Ny qu'au feu des tardes chandelles
 Tu grilles le bort de tes ælles.

 LE CORAL.

A SA MAISTRESSE.

DONCQUES c'est toy, bouche cousine
 De ceste branche coraline,
 Qui me commandes la vanter ?
 Las! feray-ie tousiours esclae,
 Bruflant sous ta parole graue
 D'un feu qui ne peut s'alenter ?

Sus donc, puis qu'il faut que ie chante
 L'honneur de ceste heureuse plante,
 Muse, dy moy premierement
 Comme en Coral ell' se transforme,
 Rapportant le tige & la forme
 D'une herbe en son accroissement.

Ell' naist en rameaux verdissante,
 Dessous l'écume blanchissante,
 Ou contre le roch qu'elle fuit,
 Ou choisist sa terre propice
 Sur la riue, maigre nourrice
 Et de bonne herbe & de bon fruit.

Puis ayant passé sa ieunesse,
 Courbe dechet en sa vieillesse,
 Teste & racine pourrissant
 Comme les corps de toutes choses
 Qui sont dedans la terre encloses,
 Dont l'humeur les va nourrissant.

Confite en ceste pourriture,
 Mourant, bastist sa sepulture
 Molle, glissante au fond des eaux,
 Mais trois fois heureuse demeure
 Qui fait que iamais ne se meure
 Le sang pourpré de ses rameaux.

Car si tost que le ciel s'irrite,
 Et la mer aigrement dépite
 Caue les flancs des rochers durs,
 Ceste herbe aux riues escoulee,
 Dessous vne écume meslee,
 Emprunte du ciel ses couleurs :

Et s'enroidist en corps folide,
 Si tost que du sejour humide
 Aux bords elle peut s'elancer.
 Miracle estrange! au cœur de l'onde
 Desia morte, vne ame féconde,
 Soupirant tire de nostre ær :

Et foudain paroist toute telle
Qu'elle estoit en sa fleur nouvelle,
Et en sa premiere verdeur :
Ell' porte son fruit, sa racine,
Sans plus à la couleur fanguine,
Et le ferme de sa rondeur.

Car en flottant elle s'approche
Des piés rongés de quelque roche,
Où foudain se vient empierrier :
Et restant encor demy molle,
Si ferrément elle s'y colle
Qu'à peine l'en peut-on tirer.

O Seigneur, que tu nous decœuvres
De grands secrets, voyant ces œuvres,
Petit ourage de tes mains !
Voyez comme vne herbe flestrie,
Au fond de l'eau toute pourrie,
Se fait vn miracle aux humains ?

Ce n'est pas la force épanchée
Du fang de la teste tranchée
De Meduze, qui l'arrofa,
Quand Perse aux riués ondoyantes,
Sur vn lit d'herbes verdoyantes
Encor tremblante la posa.

C'est le Coral de ma maistresse,
Qui tient plustost de la rudesse
Du fang de ce monstre hideux :
Car tant fait peu qu'ell' le desferre
Pour soupirer, elle m'empierre,
Restant muet deuant ses yeux.

Doncques ô branche coraline,
 Puis que tu portes medecine
 De quelque rafraichissement,
 Appaife l'amoureuse flame
 Qui me va brullant iufqu'à l'ame
 Par ne çay quel enchantement.

Eftanche la playe coulante
 Qu'Amour de fa darde volante
 M'a faitte au branle de fa main :
 Et d'vn or fin bien enchaffee,
 D'vn cordon de foye enlaffee,
 Le t'auray toufiours dans mon fein.

 L'HVISTRE.

AV SEIGNEVR DE BAIF. (1)

IE croy que l'esprit celefte,
 L'esprit celefte des Dieux,
 Baiffant l'œil, tout courbé refte
 Quelquefois fur ces bas lieux,

1. Jean-Antoine de Baif, né à Venise en 1532, était fils naturel de Lazare de Baif, ambassadeur de France, qui le fit légitimer. C'est à la féconde école de Daurat que Baif puisa le goût des belles-lettres, préférant la culture de la poésie aux avantages que lui donnait sa naissance pour avancer dans le monde. Il devait promptement s'en repentir; écoutez ses regrets :

Mais dés que mon pere mourut,
 L'orage sur mon chef courut :
 Pauvreté mes espales presse,
 Me foule, et jamais ne me laisse.....

Ses vers sont souvent remplis de semblables plaintes, formulées

Pour se rire de l'ouvrage
Que la Nature ménage
Deffous la charge des cieux.

Au vague repli des nuës
Elle attache les oyseaux,
Dedans les forests chenuës
Les plus fauuges troupeaux,
Et la brigade muette
Du peuple escaillé ell' iette
Deffous le marbre des eaux.

Mais elle a bien autres choses
Et grandes pour enfanter
Dans son large sein encloses,
Et qui les voudroit chanter
Oferoit-il pas encore
Grain à grain le fable More
Et les estoiles conter?

Voyez comme elle se ioüe
Contre le rocher pierreux
De cet animant, qui noüe
Entre deux cernes huitreux?
C'est, c'est l'Huistre que i'accorde
Sur la mieux sonnante corde
De mon cistre doucereux.

parfois avec amertume, souvent aussi avec une philosophie remplie de résignation. C'est à lui que revient l'honneur d'avoir eu le premier la pensée de fonder une Académie de poésie; elle fut érigée par lettres patentes du roi Charles IX, mais le malheur des temps devait bientôt la faire oublier.

Baif mourut à Paris, à l'âge de soixante ans, ne laissant d'autre héritage qu'un volumineux recueil d'œuvres diverses et plusieurs volumes de poésies légères (Paris, 1572), dont la plupart méritent d'être conservées.

Voyez comme elle est beante,
A fin de succer les pleurs
De l'Aurore, larmoyante
Les roufoyantes douceurs,
Quand de sa couche pourpree
Elle bigarre l'entree
Du matin de ses couleurs.

Puis si tost qu'elle est comblee
Iufques aux bords pleinement
De ceste liqueur, coulee
Du celeste arrosement,
Soudain elle deuient grosse
Dedans sa iumelle fosse
D'vn perleux enfantement.

Car fuçottant elle attire
Peu à peu le teint pareil,
Dont la nuë se remire
Par les rayons du soleil :
Si pure, elle est blanchiffante :
S'elle est palle, paliffante :
Si rouge, ell' prend le vermeil.

Tant sa nature est coufine
Du ciel, qu'ell' ne daigne pas,
Viuant en pleine marine,
Y prendre vn feulet repas :
Comme ayant la cognoiffance
Que de la celeste effance
Tout bien decoule çà bas.

O Nature trop gentille,
Sous le couuercle iumeau
D'vne argentine coquille

Qui fait endurcir la peau
D'une perlette d'eslite,
Et la franche marguerite
Prendre couleur de son eau.

Threfor, qui la terre ronde
Fait rougir, & fait ramer
Des quatre corniers du monde,
L'Orient & l'Inde mer :
Threfor, qui de sa merueille
Fait la delicate oreille
Des Princesses entamer.

Qui ne la diroit apprise
De quelques bons sentimens,
Quand elle fuit la surprise
Des pipeurs allechemens,
loignant sa coquille en presse,
Pour rampar de la richesse
Qu'elle nourrist dans ses flancs ?

Vy, que jamais ne t'enferme
Le pied fourchu doublement
Du cancre, qui te desferme
Pour te manger goulument,
Et laisse ouvrir ta coquille
Sans te montrer difficile
A mon Baif nullement.

LE PINCEAV.

AV SEIGNEVR GEORGE BOMBAS. (1)

AQVI mieux doy-ie presenter
 Ce Pinceau que ie veux chanter,
 Qu'à toy qui fçais prendre la gloire
 Des neuf Sœurs filles de Memoire,
 Et mouuoir les Dieux aux attraits
 Animez dedans tes portraits?
 Qu'à toy qui pratiques l'vfage
 De mieux labourer vn vifage
 Au Pinceau, que Venitien,
 Que Flamant, ou qu'Italien,
 Encore que toute la France
 Admire pluftoft l'excellance
 De quelque efranger, que la main
 De celuy qu'ell' couue en fon fein?
 Pinceau à la pointe estoffee
 D'un poil choifi, pointe animee
 Au mouuoir des artiftes dois
 Qui te manient fur le bois.
 Pointe qui de façon ouuriere
 Sçait enfler l'estomach colere
 D'un Peleide, & qui fait or
 Soupirer les armes d'Hector,
 Rallumant le feu deuant Troye,

1. Probablement l'un de ces artistes fameux que la belle Duchesse de Valentinois avait pris souci de réunir à la cour d'Henri II.

Dans l'édition de 1574, *le Pinceau* est dédié à Nicolas Denisot, valet de chambre du Roy, « homme entre les autres de singulieres graces, excellent en l'art de peinture. » (Muret.)

Pour auoir mis Helene en proye,
 Cause trop iuste à l'estranger,
 Pour trop iustement se venger :
 Qui fait or Hercule combatre
 Geryon, Bufyre, & abatre
 Mille monstres, mille serpens,
 Le braue labeur de ses ans.

Pointe qui fait ietter les larmes
 Au bois, quand aux feintes allarmes
 On voit nager au sang des morts
 Les cheuaux par dessus les corps.

Pointe qui de couleur sanguine
 Entame la chaste poitrine
 D'une Lucrece, sans douleur,
 Pour exemple d'un noble cueur,
 Armant sa main de hardiesse
 Et d'une dague vengeresse
 Du forfait & crime inhumain
 Que luy fist le tyran Romain.

Bref, qui fait ce que la Nature
 Nous monstre en sa viue peinture,
 Et qui plus est, ce que nos yeux
 Ne virent iamais sous les cieux :
 Nous repaisant d'un feint image,
 Ou de quelque estrange paysage,
 Et bref en cent papiers diuers
 Le globe de tout l'univers.

Pointe qui de gentille adresse
 Dore le poil de ma maistresse,
 Et contre-fait l'uyoire blanc
 De son front, & le double rang
 De riches perlettes encloses
 Entre les boutons de deux roses,
 Les œillets & les lis semés
 Dessus deux tertres animés,

Le bras iuste, & la main polie
 Qui ferre ma mort & ma vie,
 Et le reste, que ie ne puis
 Concevoir, tant nauré ie fuis.

Pren donc ce Pinceau & me trace
 Les rares beautez de ma Grace,
 Fidelle amy, trace-les moy :
 Là donc, hà mon Dieu ie les voy.
 Là donc auant, ie t'en supplie
 Par la fainte amitié qui lie
 Nos deux cœurs, qui ne desliront
 Tant que les aftres reluiront,
 Trace moy ces beautez naïues
 Au vermeil de fes couleurs viues.
 Mais à fin de ne les fouiller,
 Vueilles ce Pinceau remouiller
 Dedans la belle eau qui distille
 Tant doucement de ton dous ftile.

 L'ESCARGOT.

AV SEIGNEVR R. GARNIER. (1)

Pvis que ie fçay qu'as en estime
 Le petit labeur de ma ryme,
 Point ie ne veux estre de ceux
 Qui font au mestier paresseux

1. Ronsard l'appelle, en lui dédiant un sonnet, « le Prince des poètes tragicques. » Robert Garnier était presque le compatriote de Belleau, dont il devint l'ami. Né à La Ferté-Bernard en 1545, il est mort en 1601, après avoir été lieutenant-général du bailliage du Mans. On a de lui huit tragédies dont voici les titres :

Dont ils tiennent la connoissance,
 Et en cachent l'expérience :
 Vrayment ie ne veux estre tel,
 Car à l'exercice immortel
 Des Muses, i'emploiray ma peine
 Pour chercher l'immortelle veine
 Et le furgeon du clair ruisseau
 Qui roule du double coupeau
 De Parnasse, à fin que i'abrée
 Quelquefois estant fur la grée
 De mon petit Ronne (1) argentin,
 Qui flotte d'vn ply serpentin,
 Recherchant ton Loir (2), pour l'hommage
 Qu'il luy doit de son voifinage,
 Ma langue, pour mieux entonner
 Le fredon que ie veux sonner
 Sur mon lut, de la douce flame
 Qui fait vn brafier de mon ame,
 Et de l'honneur que ie te doy
 Pour l'amitié que i'ay de toy.
 Toutesfois attendant que l'heure
 T'en aura l'espreuue meilleure
 Mis en main, ie te veux tailler

Porcie, Cornélie, Marc-Antoine, Hippolyte, la Troade, Antigone, les Juives et Bradamante, qui passe pour la meilleure de ses compositions. Belleau lui a adressé plusieurs odes ou sonnets, un entre autres qui n'a pas été reproduit dans les diverses éditions du poète nogentais et que nous donnons plus loin. Les œuvres de R. Garnier ont été imprimées plusieurs fois : à Paris, 1585 ; à Rouen, Robert de Rouves, 1612, etc.

1. Petite rivière qui coule à Nogent, arrosant les murs mêmes de la maison où, suivant la tradition, naquit notre poète.

2. « Recherchant ton Loir » s'applique à Ronsard, à qui cette pièce était primitivement dédiée. C'est l'Huisne, dans laquelle se jette le petit Ronne, qu'il eût fallu nommer pour désigner la rivière qui unit Nogent à La Ferté-Bernard, lieu de naissance de Robert Garnier.

Vne Limace, & l'emailler
Au compas, comme la Nature
En a tortillé la ceinture,
Comme au ply d'un petit cerceau
En bosse en a fait le vaisseau,
Le vaisseau que ie veus eslire
Pour le vanter dessus ma lyre.

C'est donc toy, cornu Limaffon,
Qui veux entonner ma chanfon,
C'est toy, c'est toy race cousine
De la brigade Titannine
Qui voulut écheler les cieux
Pour mettre en route les hauts Dieux.

Il t'en fouient de l'entreprise,
Et de la victoire conquise
Contre vous, car le bras vangeur
De vostre sang fut le changeur.

Quand pour eternizer la gloire
De telle conquise victoire,
En signal du sot iugement
Qu'ils auoyent prins ensemblément,
D'oser egaler leur puissance
A l'immortelle resistance,
De leur harnois & de leurs os
Il en tira les Escargots,
Que voyez encor de la terre
Leur mere (moquant le tonnerre,
La corne droite, bien armés)
Contre le ciel naistre animés.

N'est-ce pas contre la tempeste
Que portez braue sur la teste
Le morion bien escaillé,
Bien cizelé, bien esmaillé,
Et comme race opiniafre
Qui cherchez encor à combatre

La marque des vieux fondemens
 Et les superbes baftimens ?
 Grimant amont pour faire efchelle,
 Pensant que foit la citadelle
 Dont Encelade foudroyé
 S'atterra menu poudroyé,
 Comme par l'efclat d'un tonnerre
 S'empoudre le bois & la pierre,
 Ou comme le flanc d'un rampart
 A coups de balle fe depart ?

Puis d'une deux-fois double corne,
 Braue, tu rampes fur la borne
 De quelque Olympe fourcilleux,
 Ou d'un Pelion orgueilleux,
 Semblant defier la menace
 De Iupiter par ton audace ?

Mais, hélas ! tout en un moment
 Au feul foupirer d'un doux vent,
 Tremblant de peur, ta laide trongne
 Dans fa coquille fe renfrongne,
 Craignant le foudre puniffant
 Que darde fon bras rougiffant.

O fotte race outrecuïde,
 Que la fureur auoit guidee,
 Non la raïfon, pour aprocher
 Celuy qui la fift trebucher
 D'un clin d'œil ! telle eft fa puiffance
 Contre l'humaine outrecuidance,
 Telle eft la rigueur de fes mains
 Contre la force des humains.

Cela vrayment nous doit aprendre
 De n'ofer iamais entreprendre,
 De n'ofer iamais attenter
 Chofe contraire à Iupiter.
 Où tendoit leur fotte auenture

Que pour combattre la Nature,
Qui par vn certain mouuement
A fur nous tout commandement?

Aussi le fang, & le carnage
De leur sort, tesmoigne la rage,
La grand' colere & la fureur
De Bacchus braue auancoureur :
Quand à dos & teste baiffée,
En peau de lyon heriffée,
A coups d'ongles, à coups de dens,
Tout pefle-mefle entra dedans,
Et de la rencontre premiere
S'attaque à l'apparance fiere
Du grand Rhete, qu'il repouffa
De tel effort qu'il l'enfonça,
Et mort estendu fur la place
Empoudra sa fanglante face,
Sans mille, aufquels pour s'approcher,
L'ame & le fang leur fist cracher.

Et c'est pourquoy, Pere indontable,
Ceste vermine miserable,
Pour plus traiftrement se vanger,
Encor aujourd'huy vient ronger
L'espoir & la vineuse attente
Du gemmeux bourgeon de ta plante.

Aussi pour te vanger ie veux
En faire vn sacrifice d'eux,
Dressant vn triomphe en memoire
De la braue & gente victoire,
Comme iadis s'ensanglanta
Le couteau du bouc, qui brouta
Le verd tendron de la ramee
Du beau sep de ta vigne aimee.

Tu feras donc vif arraché
Hors de la coque, & embroché

A cest echallas pour trophée,
 Où pendra ta chair étouffée
 Dans la terre premièrement,
 Qui produit tel enfantement
 Et telle outrageuse vermine
 Qui ronge la grappe Angevine.
 Tes armes ie les garderay,
 Et puis ie les derouilleray,
 S'il te plaist, pour feruir d'augette,
 Garnier, à ta gente Alouëtte,
 Ou (si tu le veux ramager)
 A ton Rossignol passager,
 Qui d'une vois doucement rare
 Pleure encor la couche barbare,
 L'outrage & le tort inhumain
 Que forfist la cruelle main
 Du traître rauiffeur Teree,
 Aux chastes feux de Cytheree.

 L'OMBRE.

AV SEIGNEVR NICOLAS. (1)

ESTANT au frais de l'ombrage
 De cest ormeau refrifié
 Sur les plis de son feuillage,
 D'un beau sep fauorifié,

1. Secrétaire du Roi. La plupart des poètes de l'époque ont célébré ses vertus et ses bontés, et rendu hommage à la protection qu'il ne cessa d'accorder aux belles-lettres. Remy Belleau lui a dédié une de ses plus charmantes chansons (V. t. II, p. 301).

D'un beau fep qui l'entortille,
Et qui de grace gentille
A fon tige eternifé :

Et prenant l'haleine douce
D'un doux Zephyr voletant,
Qui de mignarde fecouffe
Vn doux foupir va fouflant,
Je fuis contraint en efchange
De te chanter la louange
De cest Ombre tremblotant.

Ombre gentil, qui moderes
Sous vne frefche douceur
Les plus ardantes coleres
Du ciel, eftant en chaleur,
Et les plus chaudes haleines
Que reçoient point les plaines
Du Soleil en fon ardeur.

D'une couleur ombrageufe,
Tu contrefais le portrait
Que la main industrieufe
De la Nature portrait :
Tu contrefais en nuage,
De tout aparant vifage,
D'un noir brun, le premier trait.

C'est toy qui retiens en bride
Des heures le gliffant pas,
Et l'inconftance du vuyde
Qui mefures aux compas :
C'est toy qui brunis & voiles
Le feu brillant des eftoiles
Qui rayonne contre bas.

C'est toy qui fais que la Lune
 Mene au galop les moreaux
 Le long de la lisse brune,
 Claire de mille flambeaux :
 C'est toy qui de main maistresse
 Pouffe' auant la blonde tresse
 Du Soleil au fond des eaux.

C'est toy qui fur l'herbelette
 De ton Esté froidureux,
 Entens la douce mufette
 Et les discours amoureux
 Du berger à la bergere,
 Lors que la Chienne en colere
 Rend ses abois chaloureux.

Ombre frais ie te salüe,
 Ie te salüe, ô l'honneur
 De la criniere fueillüe
 Des bois, & de la fraicheur,
 Et des antres solitaires,
 Les plus loyaux secretaires
 De ma plaintiue langueur.

 LA TORTVE.

A NICOLAS GOVLET, (1)

Procureur du Roy à Chartres.

Pvis que ie chante en ton honneur,
 A tout le moins preste faueur

1. Avant d'être procureur du Roi à Chartres, Nicolas Goulet,

Aux cordes fourdes de ma lyre,
 Neveu d'Atlas, qu'ell' puisse dire
 Le fort estrange, à ceste fois,
 Des nerfs animez de tes doigts
 Dessus l'escaille decharnee
 De la Tortüe emmaisonnee,
 Qui seiche vne autre ame receut
 Si tost que ton œil l'aperceut :
 Change heureux! plus noble que celle
 Qui n'estoit autre que mortelle,
 Et qui ne feruoit que d'apas
 Aux pauvres mortels d'icy bas :
 Mais qui depuis (grande merueille!)
 A debouché la fourde oreille
 Des bois, des roches & des mons,
 A la cadance de ses fons.

Sus donc, Muse, qu'on s'éuertue
 A bien chanter vne Tortue,
 L'esmail & le compartiment
 De son mobile bastiment.

Gentil ourage de Nature
 En si bigearre creature,
 Au musle & au pied serpentin
 Tapi sous le caue argentin
 D'une oualle, en voûte escaillee,
 L'une en l'autre si bien taillee,
 Que le burin industrieux
 N'en peut aprocher de son mieux.

Aussi la Cyprine Deesse
 Frisant l'or de sa blonde tresse,

nogentais, avait été procureur fiscal de la baronnie de Nogent. C'est en cette qualité qu'on le voit assister à la rédaction des Coutumes du Perche, et célébrer cette grande assemblée provinciale avec Belleau, Nicolas et Gerard Denisot, Daurat et une foule d'autres beaux esprits.

Lors qu'elle se veit en naissant
 Dans les replis d'un flot glissant,
 La choisit pour barque hôtelière
 Et pour fidelle bastelière,
 Laissant rouïller au fond des eaux
 Les ancres, appuis des vaisseaux,
 Pour tenir la route en Cytheres
 Dessus les rides marinières,
 Où sans tourmente elle aborda,
 Et, Dame, son regne y fonda.

O vrayment heureuse coquille,
 Qui receus l'escumière fille
 En si piteux enfantement!
 Ayant d'amoureux sentiment
 Et de pitié plus que la mère,
 Plus que la troupe marinière,
 Plus que la croupe des daulphins,
 Et plus que tous les Dieux marins.

Je diray Venus entachée
 Du furnom d'ingrate, attachée
 S'ell' ne t'a dans l'azur des cieux
 Entre les flambeaux radieux,
 Toy qui l'afranchis de la rage
 Des flots, & du cruel orage
 Des vents à l'enuy obtenez,
 Contre sa mère mutinez :
 Toy qui tiens sous la double escorce
 D'un petit animant la force,
 Pour le plus braue & le plus fier
 De tous animaux défier.

Or qu'il ait la peau serpentine,
 L'ongle & la queue lezardine,
 Si n'a-t-il rien de venimeux,
 Ny rien que le serpent hayneux.
 Ne guarist-il pas la morsure

D'aspics noirs, de sa charnure,
Et le pipeur aueuglement
De tout magique enchantement?
Son sang esclaire le nuage
Des yeux & polist le visage,
Son sang vermeillonne le teint
De fièvre ou de langueur esteint,
Tant sa nature est amoureuse
De nostre race langoureuse!

Pourquoy charge-elle sur le dos
L'assurance de son repos,
En sa petite maisonnette,
En sa petite boytelette?
N'est-ce à fin de nous contenter
En nostre maison, sans tenter
Mille maux que l'heure importune
A pour guidon de la fortune,
Mille maux & mille dangers
Qu'encourons és lieux estrangers?
Sans encor irriter les ondes
Des mers horriblement profondes?
Sans fouiller dans le sable encor
Des Indes, les perles & l'or?
Sans s'acheter d'une brauade
En combat, ou en embuscade,
Panché sur selle & le front bas,
Coups de masse ou de coutelas?

Aprenons de nostre maistresse,
Nostre mere, nostre Deesse,
Nature, qui ne brasse rien
Qui ne se tourne en nostre bien.
Mais las! chetive race d'hommes,
A peine sçauons qui nous sommes,
Ny quel est l'ombre des desseins
De Dieu, en l'œuvre de ses mains.

Le marcher lent de ceste beste,
 N'est-ce à fin que l'esprit arreste
 La course des affections
 De nos bouillantes passions?

Donques regardons que l'ourage
 De Dieu, n'est pour flatter l'vfrage
 De nostre pallais desgouté
 Seulement, ains que sa bonté
 Nous graue par ces creatures
 Le pourtrait de ses escritures,
 Non pas les noms tant seulement
 Pour nous en seruir d'ornement.

Va donc sans te haster, mignone,
 Au lieu où tout l'honneur seiourne
 De ton mefnage, & tout le beau
 De ta coquille & de ta peau
 En petits astres marquetee,
 Mise sous la voûte argentee
 De ce bastiment releué
 En bosse, & dessus engraué :
 C'est dedans la maison honneste
 De mon Goulet, qui ia s'apreste
 A te dresser dans le contour
 De son iardin, vn beau seiour,
 Parmy les perlettes roulantes
 Dessus les herbes verdoyantes,
 Parmy le basme & les odeurs,
 Et l'email de cent mille fleurs.

Puis si l'aller te donne peine,
 Il te promet vne fontaine
 Viuante en crystal dous-coulant
 Dessus le sable sautelant :
 Car ton naturel est propice
 A faire l'vn & l'autre office.

Estant là, n'ayes plus de peur

De choir sur le roc, ny frayeur
 De la violante gliffade
 De l'aigle, ny de son onglade,
 Ou qu'en ta cheute le destin
 D'vn autre Eschille soit la fin.

LE VER LVISANT DE NVICT.

A GVILLAVME AVBERT. (1)

IAMAS ne se puisse lasser
 Ma Muse de chanter la gloire
 D'vn Ver petit, dont la memoire
 Iamais ne se puisse effacer :
 D'vn Ver petit, d'vn Ver luifant,
 D'vn Ver fous la noire carriere
 Du ciel, qui rend vne lumiere
 De son feu le ciel mesprisant.
 Vne lumiere qui reluit
 Au soir, sur l'herbe roufoyante,
 Comme la tresse rayonnante
 De la courriere de la nuit.
 D'vn Ver tapi fous les buiffons,
 Qui au laboureur prophetise

1. Guillaume Aubert, sieur de Massoignes, né à Poitiers en 1534, avocat au parlement de Paris, puis avocat général à la Cour des aides, avait acquis dans ses fonctions plus de réputation que de fortune. Il passait, suivant Lacroix du Maine, pour l'un des hommes les plus savants et les plus éloquents de son temps. On a de Guillaume Aubert plusieurs poésies latines, puis quelques pièces dédiées à ses amis, à du Bellay notamment; il a traduit de l'espagnol le douzième livre d'Amadis de Gaule et avait commencé, sans avoir pu y mettre la dernière main, une Histoire de France depuis l'époque des Croisades. Il mourut en 1596.

Qu'il faut que pour faucher aguise
Sa faux, & face les moissons.

Gentil prophete & bien apris,
Apris de Dieu qui te fait naistre
Non pour neant, ains pour accroistre
Sa grandeur dedans nos esprits!

Et pour montrer au laboureur
Qu'il a son ciel dessus la terre,
Sans que son œil vaguement erre
En haut pour aprendre le heur
Ou de la teste du Tureau,
Ou du Cancre, ou du Capricorne,
Ou du Bellier qui de sa corne
Donne ouuerture au temps nouveau.

Vrayment tu te dois bien vanter
Estre seul ayant la poitrine
Pleine d'une humeur crystaline
Qui te fait voir, & fouhaiter
Des petits enfans seulement,
Ou pour te montrer à leur pere,
Ou te pendre au sein de leur mere
Pour lustre, comme vn diamant.

Vy donc, & que le pas diuers
Du pié passager ne t'offense,
Et pour ta plus seure defense
Choisi le fort des buissons vers.

LA CERISE.

A PIERRE DE RONSARD.

C'EST à vous de chanter les fleurs,
Les bourgeons & les epis meurs,

Le doux gazotillis des fontaines,
Et le bigarrement des plaines,
Qui estes les plus fauoris
D'Apollon & les mieux appris :
Quant à moy, rien plus ie n'attente
Sinon chanter l'honneur de l'ente
De la Cerife & fon beau teint,
Dont celuy de m'amie est teint.

En ce fameux & bon vieil âge,
Auant que le fils eut partage
Avec le pere, & que les Dieux
Viuyent esgaux dedans les cieux,
Leur œil & leur main pitoyable
De nostre race miserable,
Rechercha les inuentions
Pour adoucir nos passions :
Car au lieu du commun breuage
Qu'auions à la beste fauage,
Bacchus pressura des raisins
Le germe sacré des bons vins.

Cerés changea la nourriture
De ceste brutale pasture
De glans broyez en espis vers,
Secours pour ce grand vniuers :
Car si tost que sa main heureuse
Eut renuerlé la motte oyseuse
Qui iamais n'auoit rien produit,
Soudain nous prodigua fon fruit.

Encor la poutre Pelienne
N'auoit la frayeur Oceanne
Dedaigné, ny la toile aux flots
N'aux vents n'auoit tourné le dos,
Sans toy Pallas, qui la premiere
Tranchas l'eschine marinere,
Vogant l'esperance au danger

Pour tirer l'or de l'estranger,
Raportant la feuille sacrée
Que ta cité tint encoffrée
Si long temps, dont creut le bon heur
Et de la vie, & de l'honneur.

Iupiter pour le plus propice
A charpenter vn edifice
Le cheſne branchu deterra,
Et puis Apollon enferra
Les doctes frons de la ramee
Verdoyante en ſa mieux aimée :
Bref il n'y eut celui des Dieux
Qu'à chercher ne fut curieux
Quelque bien pour l'humaine race,
Tant alors eſtoit en ſa grace.

Quoy voyant le Dieu iardinier,
Le foreſtier, le montagnier,
La main ſur l'œil penſe & repenſe
De quelle plus douce ſemence,
Et de quel fruit plus ſauoureux
Rendrait ſon iardin amoureux.

Ayant conſulté la Nature,
Qui bouchoit encor l'ouuerture
D'vn germeux pepinier vaiſſeau,
Où gifoit le germe nouveau
De toute l'eſpece des choſes
Au fond ſecretement encloſes,
Print la Ceriſe, & tout diuin
La planta dedans ſon iardin,
Et l'enta comme la ſeconde
Pour l'entretien de ce bas monde.
Puis auſſi toſt que ce doux fruit
Hors de la terre fut produit,
Les neuf Sœurs filles immortelles
De Iupiter, femmes, pucelles,

Y coururent pour en taster,
Pour en cueillir, pour en porter
Leur plein giron, si que leur bande
En deuint tellement friande,
Que mesme lunon mille fois
S'escartant seule par les bois,
Laissa le gouft de son breuage
Pour en choisir à son vſage,
Pour en auoir en ſa maiſon
En tout temps & toute faiſon :
Ainſi la nouueauté martyre
Douceſment le cœur qu'elle attire.

Bref ce pauvre Dieu fut contraint,
Se voyant piller en ce point,
Serrer ſon huis, & de mettre ordre
A ce pillage, à ce deſordre,
A ce foudain deſbordement
Que ces Dames nouuellement,
Par ne ſçay quelle friandiſe,
Auoyent commis en la ſurpriſe
De ſon iardin. Mais l'on voit bien
Que dans ce monde n'y a rien
Que ſans art la Nature ouriere
Ne face, ou donne la maniere
De le bien faire. Or peu à peu
Ce fruit par tout le monde eſt creu,
Si bien qu'il meritoit l'eſtime
Comme premier, d'eſtre le prime :
Et comme l'aſtre de la nuit
Entre les moindres feux reluit,
Ou comme la grand' mer ſurpaſſe
Les flancs de la riuiere baſſe,
Ainſi le ius & la douceur,
La beauté, le gouft, la couleur
De la Ceriſe tant feconde,

Passe les autres fruits du monde.

Sus donc Deesses iardinières,
Nymphes fruitières, cerisieres,
Sus donc, des vers soupirez moy
Pour la vanter comme ie doy.

Rien ne se trouue plus semblable
Au cours de la Lune muable,
Rien plus n'imité son labeur
Que ce fruit, auant qu'il soit meur.

Tantost palle, tantost vermeille,
Tantost vers la terre fommeille,
Tantost au ciel leue son cours,
Tantost vieillist en son decours.
Quand le Soleil mouille sa tresse
Dans l'Ocean, elle se dresse :
Le iour, la nuit egalement
Ell' prend teinture en vn moment.

Ainsi ce doux fruit prend naissance,
Prend sa rondeur, prend sa croissance,
Prend le beau vermeillon qui teint
La couleur palle de son teint.

O sage & gentille Nature,
Qui contrains dessous la closture
D'une tant delicate peau,
Vne gelee, vne douce eau,
Vne eau confitte, vne eau succree,
Vne glere si bien serree
De petits rameux entrelas,
Qu'à bon droit l'on ne diroit pas
Que la Nature bien apprise
N'eust beaucoup plus en la Cerise
Pris de plaisir, qu'en autre fruit
Que de sa grace nous produit.

A-t-elle pas en sauuegarde
De son espece, mis en garde

Le noyau dans vn offelet,
 Dedans vn vase rondelet,
 Clos, ferré dans vne vouture
 Faitte en si iuste architecture,
 Que rien ne semble imiter mieux
 Ce grand tour surpandu des cieux?

Les autres fruits en leur semence
 Retiennent vne mesme essence,
 Mesme ius & mesme couleur,
 Mesme bourgeon & mesme fleur :
 Mais la Cerise verdelette,
 Palle, vermeille, rondelette,
 La Cerise & le cerifier,
 La merise & le merifier,
 (Que i'aime autant qu'aime ma dame
 Le foing qu'elle donne à mon ame,
 Que la rose aime le matin
 Et la pucelle son tetin)
 Est en liqueur plus differente
 Que la marine en sa tourmente,
 En son teint plus que l'arc en ciel,
 En douceur plus que le roux miel.

L'une est pour adoucir doucette,
 L'autre pour enaigrir aigrette,
 Seche-freche pour moderer,
 Aigre-douce pour temperer
 L'aigreur & la douceur ensemble
 Du fiéureux alteré qui tremble :
 Brief elle a mille allegemens
 A mille dangereux tourmens.

Ou soit que meure sur la branche
 En son coural elle se panche,
 Ou soit qu'en l'arriere faison
 Cuitte se garde en la maison,
 Ou bien confite, elle recree

L'estomac d'une humeur fucree,
 Donnant au fain contentement
 Et au malade allegement.

Mon Dieu, mon Dieu, quel plaisir est-ce,
 Accompagné de sa maistresse,
 Librement à l'ombre se voir
 D'un cerifier, & de s'affeoier
 Deffus l'herbe encor blondiffante
 D'une perlette roufoyante?
 Et de main forte rabaiffer
 Vne branche, pour luy laiffer
 Cucillir de sa léure tendrette
 La Cerife encor verdelette?

Puis apres, de la mefme main,
 Doucement defcourir fon fein,
 Pour baifer la fiene iumelle
 De sa ronde & blanche mamelle?

Puis luy dire en la baifottant,
 La careffant, la mignottant :
 Cachez vofre beau fein, mignonne,
 Cachez, cachez, las! il m'étonne,
 Ia me faifant mort deuenir
 Par l'outrage d'un fouuenir
 Que i'ay de ce marbre qui tremble,
 De ceste Cerife, qui femble
 Rougir fur vn mont iumelet
 Fait de deux demi-rons de lait,
 Par qui ma liberté rauie
 Dedaigne maintenant la vie,
 Par qui ie cefse de fonner
 Celle que ie te veux donner,
 Mon Ronfard, or que redeuable
 Ie te fois, fi fuis-ie excufable
 Par vne extreme affection
 D'auoir changé de paffion :

Mais en meilleure souenance
Ne pouuoit tomber ma cadance,
Pour adoucir le contre-fon
De ma rude & longue chanfon.

Si l'auras-tu, mais ie t'affeure
Qu'ell' n'est pas encor assez meure,
Elle sent encor la verdeur,
N'ayant ny le teint, ny l'odeur :
Mais pour tromper la pourriture,
S'il te plaist, par la confiture
De ton faint miel Hymettien,
Et du crystal Pegasien
Qui fort de ta bouche sacree,
Tu la rendras toute fucee,
A fin que par toy meurissant
On ne la trouue pourrissant.

Si tu le fais, ie n'ay pas crainte
Ny des frimas, ny de l'atteinte
Des coups d'un orage gresleux,
Ny du ronger-tout orgueilleux,
Ny d'une mordante gelee,
Ny de la gourmande volee
D'un noir escadron d'estourneaux,
Ny du bec des petits moineaux.

Telle qu'elle est, ie te la donne
D'auffi bon cœur que ta mignonne
T'en a plusieurs fois enuoyé
Pour ton estomach deuoyé
D'estre courbé dessus le liure,
Pour la faire à iamais reuiure.

LES CORNES.

OR fus, Compere, iufque ici
 Portez ombragé le fourci
 D'un panache qu'avez en teſte,
 Et puis maintenant ceſte creſte
 Qui vous repaiſſoit de plaifir
 Vous caufe vn nouveau deſplaifir.
 Vrayment ie voudrois bien cognoiſtre
 Qui eſt cil qui vous fait paroifire
 Que c'eſt vergongne le porter.
 Clairement il ſe peut vanter
 Eſtre vn grand fot, & fuſt-ce meſme
 Vn Platon, & vous fot extrême,
 Pardonnez-le moy, de penſer
 Que cela vous puiſſe offeſſer.

Mais quoy? n'eſt-ce grande merueille
 Que le fourd meſme ouure l'oreille
 Au ſon de ce venteux honneur,
 Sans cognoiſtre ſi ſa grandeur
 Soit ou d'un homme ou d'une beſte?
 Et à ce ton eſprit ſ'arreſte
 Comme vn autre, Compere dous?

Eſt-ce choſe eſtrange entre nous,
 Entre nous de porter des cornes?
 Et vrayment ſi peu hors des bornes
 De raiſon, que meſme les Dieux
 Les ont en honneur dans les cieux.

Iupiter amoureux d'Europe,
 Epris de la belle Antiope,
 Changea-il pas de poil, de peau,
 Pour l'une ſe faiſant toreau,
 Et pour l'autre vn cornu fatyre,

Pour mieux deguifer son martyre ?
 Luy-mefme au fecours Lybien
 Inuoqué, pour trouuer moyen
 De les porter (ô cas eſtrange !)
 En belier ce grand Dieu ſe change.

Quoy ? la chéure qui l'alaita,
 Qui le nourrit, qui le traita,
 La feconde chéure Amalthee,
 Auoit-ell' pas la corne entee
 Sur le ſuc ? & le cuiſſe-né
 A-t-il pas le front encorné,
 Encorné d'une corne iffante
 Encor de ſon feu rougiſſante ?

D'une corne à la pointe d'or,
 Là bas qui fiſt brauade encor
 Au portier à trongne maſtine,
 Apres la route Gigantine ?

Le plus bel autel ancien
 Que iamais eut le Delien,
 Eſtoit-il fait d'autre artifice
 Que d'un enrichi frontifpice
 De cornes miſes d'un beau ranc ?

Et la Deeffe qui reſpand
 Et verſe aux hommes la richeſſe
 D'une tant prodigue largeſſe,
 Tient-elle pas entre ſes dois
 La riche corne d'Achelois ?
 Des Nymphes auffi toſt ſacree
 Qu'ell' fut bronchant deracinee
 Par Hercule, qui cognoiſſoit
 Le toreau qui la nourriſſoit,
 Honteux qui cele encor ſa perte
 De ioncs & de rouſeaux couuerte ?

La belle empreſe de Iaſon
 Fut-elle pas pour la toiſon

D'un bellier à laine frisée
Jusques à la corne dorée?

Et si tu veux lever les yeux,
Voy dedans la voûte des cieux
La Lune courbe qui chemine
D'une belle corne argentine.

Entre les signes de nos mois,
Pour le moins on en trouve trois
S'enorgueillissant d'une corne,
Le Tureau & le Capricorne,
Et le Bellier, à coups de cors,
A coups de front, qui tire hors
De cette grand' plaine étoilée
La saison de fleurs émaillée.

Regarde ces humides cantons
De la marine les Tritons,
Les Dieux des coulantes rivières,
Tous n'ont-ils pas longues crinières
Tortés sur leurs fronts emmouffés?

Regarde les Dieux hérissés
Tapis en l'espace d'un bocage
Ou dans une grotte sauvage,
Les Faunes, Satyres, Cheuriers,
Le Dieu flûteur, Dieu des bergers,
N'ont-ils pas la caboche armée
D'une longue & belle ramée?

Sonde, Compère, si tu veux
Jusques aux enfers ténébreux,
Pour voir une forêt branchue,
Une forêt toute fourchue
De cornes qui d'un branlement
Crolent le plus fier élément :
Et si soudain te vient en teste
Sortir hors de cette tempeste,
Voilà le Somme tout moiteux,

Tout engourdy, tout pareffeux,
Qui t'ouure vne porte fecrete
D'yuoire, & de corne prophete.
Offroit-on les boucs, les aigneaux,
Le fang des non tachez toreaux,
Sur gazons faits d'herbes forcieres,
S'ils n'auoyent les cornes entieres?

Le digne loyer des labeurs
Qu'on donne aux tragiques fureurs,
Est-il d'un plus riche trophée
Que d'un bouc à corne etofée
D'un beau lierre verdoyant?

Voy vn escadron ondoyant
De piquiers rangez en bataille,
Est-il pas befoin qu'il se taille,
Pour mieux garder l'ordre & le ranc,
En cornes, en front & en flanc?

Et puis celles-là qui te croiffent,
Chofes d'estoupes te paroiffent.

L'Itale en defrobe fon nom,
La mer Ægee fon furnom,
Et fon nom la pecune sainte
Des animaux qui ont empreinte
La corne fur leur front chenu,
Sur leur front doublement cornu :
Puis tu crois que foit peu de chose
De l'vfage qui s'en compofe.

Les bouts font encornez des arcs,
Les bouts font encornez des dars,
La lanterne en eft encornee,
La patenofre en eft tournee,
Le cornet en prend fa rondeur,
Et l'efcritoire fa longueur,
Et les pignes leur denteleure,
Et leurs eftuits leur encofreure,

Et mille autres commoditez
Qu'on emprunte de leurs bontez,
Que la raifon ingenieufe
A mis en main industrieufe
Pour en façonner au compas
Mille beautez qu'on ne fçait pas.

Et puis quelle en eft la pratique
Pour regir vne republicque,
La cornette des aduocats,
Et des docteurs, & des prelates :
Mille cornes par la campagne,
Parmy les bois, fur la montagne,
La cornemufe des bergers,
La longue corne des vachers,
Des chaffeurs la corne bruyante,
La belle corniche regnante
Sur les palais audacieux,
Et la licorne qui vaut mieux.

Bref ie croy que la terre baffe,
Et tout ce que le ciel embraffe
N'est qu'une composition,
Qu'une certe confusion
De cornes mifes en nature,
Non les atomes d'Epicure.

Regarde au ciel, regarde en l'ær,
Regarde en bas, regarde en mer,
lette l'œil fur toute la terre,
Sur ce qui vit, fur ce qui erre,
Et certes tu ne verras rien
Qui puiſſe garder l'entretien
De fon eſtre, fans qu'il ne puiſſe
Quelque traict de la cornardife.

Et pourtant pour dire entre nous,
Vivez, vivez, Compere dous,
Vivez, vivez voſtre bel âge,

Et mourez avec ce plumage
 Et ce bonnet empanaché,
 Puis que vous l'avez attaché
 A vostre front si proprement,
 Viuez, Compere, heureusement.

LE MVLET.

A MONSIEVR NICOLAS,

Secretaire du Roy.

Tv dis qu'il n'y a medecine,
 Charme, ny drogue, ny racine,
 Pour fecher la fieureuse humeur,
 Qui puisse attiedir la chaleur
 Du sang qui bouft dedans tes veines,
 Ny qui puisse alleguer tes peines
 Qu'un Mulet, qui d'un entrepas
 Doucement porte Nicolas :
 Qu'un Mulet doux, & fans furie,
 Qu'un Mulet pris de l'escurie
 De ce grand Roy : mais sçachant bien
 Qu'aisément on ne tire rien
 Des grands, qu'on ne l'achepte au double,
 Je te veux purger de ce trouble
 Qui te martelle, & qui veillant
 Et dormant te va trauaillant,
 N'imprimant en ta fantaisie
 Qu'un Mulet, qu'une frenaisie,
 Qui ne te fait imaginer
 Refuant que fantomes en l'ær
 Montez sur grands Mulets d'Auuergne.

Ou bien que ce soit pour épargne
De trois chevaux qui coustent trop
A nourrir, ou bien que le trot
En soit plus doux, ou que leur amble
Te soit agreable, il me semble
Que pour effacer promptement
Ce penser qui trop follement
Te fait opiniatre attendre
Ce Mulet que tu veux pretendre
Avoir en don de nostre Roy,
Pour te secourir, que ie doy
T'enuoyer le mien que ma plume
A ferré dessus mon enclume,
Le mien que ma Muse a dressé,
Qui n'est foulé, ny harassé :
Le mien engraisié de mon stile
Et sans bouchon, & sans estrille :
Le mien qui pensé de la main
Ne mange n'auoyne, ny foin,
N'estant que l'image & la feinte,
L'attente & l'esperance peinte
D'un Mulet qu'on ne peut lier
Ainsi qu'un autre au ratelier.
Un Mulet fait de telle sorte,
Au lieu de porter que l'on porte,
Le vray fantosme d'un Mulet,
Qui de laquais, ny de valet
N'a besoin, tant la creature
Est de gente & douce nature :
Un Mulet gras & bien en point,
Un Mulet que l'on ne voit point,
Dont ne faut se tirer arriere
Pour en euter le derriere.
Beste gentille, en qui la peur
N'entra iamais dedans le cueur,

Ny pour moulin, ny pour brouette,
Pour pont de bois, ny pour charrette :
Mulet fait de telle façon
Qui court sans selle & sans arçon :
Vn Mulet peint dedans le vuide
Sans harnois, sans mors & sans bride.
Race qui desrobbe le nom,
Et l'estre du celeste Afnon
Qui dessus la vase bourbeuse
Passa la ieunesse flammeuse
Du pere Bacchus affolé,
Sans estre fouillé ny mouillé,
Recherchant les forests parlantes,
Et le bruit des poisles mouuantes,
Pour se rendre fain de l'humeur
Dont lunon le mist en fureur,
Ayant troublé sa fantaisie
D'une ialouse frenaisie.

Il n'est de ces Mulets hargneux,
Acariastres, & peureux,
Ruans, mordans, tousiours en rage,
A qui faudroit plus de cordage
Pour tenir la teste & les piez,
Qu'à cent nauires bien armez :
Longs d'echine comme vne barque,
Eflanquez, à qui l'on remarque
Fort aisément par le trauers
Des costes, ce grand vniuers,
Comme on voit de nuit, allumee
D'animaux l'escharpe animee
Et mille flambeaux radieux
Par l'azur crystalin des cieux :
Ou comme au temps que l'on hyuerne,
Par la corne d'une lanterne
On voit la chandelle estoiler

Et ses rayons estinceler.

Mulets qui ne font que momie,
Carcasses d'une anatomie,
Où vrayment sans fouiller les mains
De leur sang, les profetes fains
Pourroyent au trauers des iointures
Predire les choses futures,
Decourant le cueur fautelant,
Le foye ou le poumon tremblant :
Et par le reply des entrailles
Prevoir les tristes funerailles,
Et les euenemens douteux
Deffus les peuples langoureux.
Vieux Mulets qui deffus l'eschine
Nourrifent plus de laine fine
Que ne fait la peau d'un mouton,
Plus de bourre & plus de cotton
Qu'il ne faudroit pour l'embourreure
De cent lodiers : mais l'encolleure,
La grace & la beauté du mien,
Maintenant que i'appelle tien,
Te plaira fort, ie m'en assure.

C'est vn Mulet qui a l'alleure
Douce pour ne bouger d'un lieu,
Et puis iamais on ne l'a veu
Manger foin, paille ny aueine :
Vn Mulet qui a longue haleine,
Le pié feur, & ne bronche pas,
Ne faifant iamais un faux pas.
C'est le Mulet que ie t'enuoye :
Puis que fortir par autre voye
Tu ne peux de ce mal, reçooy
Ce beau Mulet qui vient de moy :
Puis chaffe la melancolie
Et me charge la maladie

De ceste quarte, sur le dos
 De ce Mulet, pour ton repos,
 Afin qu'errante & vagabonde
 Visitant quelque nouveau monde,
 Elle s'estrange deormais
 Et chez toy n'habite iamais.

 LE DESIR.

CELVY n'est pas heureux qui n'a ce qu'il desire,
 Mais bien-heureux celui qui ne desire pas
 Ce qu'il n'a point : l'un fert de gracieux appas
 Pour le contentement, & l'autre est vn martyr.

Desirer est tourment qui brulant nous altere
 Et met en passion : donc ne desirer rien
 Hors de nostre pouuoir, viure content du sien,
 Ores qu'il fust petit, c'est fortune prospere.

Le Desir d'en auoir pouffe la nef en proye
 Du corfaire, des flots, des roches & des vents :
 Le Desir importun aux petits d'estre grands,
 Hors du commun sentier bien souuent les déuoye.

L'un poussé de l'honneur, par flateuse industrie
 Desire ambitieux sa fortune auancer :
 L'autre se voyant pauvre, à fin d'en amasser
 Trahist son Dieu, son Roy, son sang & sa patrie.

L'un pippé du Desir, seulement pour l'enuie
 Qu'il a de se gorger de quelque faux plaisir,
 En fin ne gaigne rien qu'un fascheux desplaisir,
 Perdant son heur, son temps, & bien souuent la vie.

L'vn pour se faire grand & redorer l'image
 A sa triste fortune, espoind de ceste ardeur,
 Soupire apres vn vent qui le plonge en erreur,
 Car le Desir n'est rien qu'vn perilleux orage.

L'autre esclau d'Amour, desirant l'auantage
 Qu'on espere en tirer, n'embrassant que le vent,
 Loyer de ses traux, est payé bien souuent
 D'vn refus, d'vn dédain & d'vn mauuais visage.

L'vn plein d'ambition, desireux de prestre
 Fauorit de son Roy, recherchant son bon-heur,
 Auancant sa fortune, auance son malheur,
 Pour auoir trop fondé le secret de son maistre.

Desirer est vn mal, qui vain nous enforcelle :
 C'est heur que de iouir, & non pas d'esperer :
 Embrasser l'incertain, & tousiours desirer
 Est vne passion qui nous met en ceruelle.

Bref le Desir n'est rien qu'ombre & que pur mensongé
 Qui traueille nos sens d'vn charme ambitieux,
 Nous déguifant le faux pour le vray, qui nos yeux
 Va trompant tout ainsi que l'image d'vn songe.

LA NVICT.

O DOUCE Nuiet, ô Nuiet plus amoureuse,
 Plus claire & belle, & à moy plus heureuse,
 Que le beau iour, & plus chere cent fois,
 D'autant que moins, ô Nuiet, ie t'esperois.
 Et vous, du ciel estoiles bien apprises
 A secourir les secrettes emprises

De mon amour, vous cachant dans les cieux
 Pour n'offenser l'ombre amy de mes yeux.

Et toy, ô fommeil fecourable,

Fauorable,

Qui laiffas deux amants feulets,

Eucillez,

Tenant de la troupe laffee

L'œil & la paupiere preffee

D'vn lien fi ferme & fi doux

Que ie fus inuifible à tous.

Porte benigne, ô porte trop aimable
 Qui fans parler me fus fi fauorable
 A l'entr'ouuir, qu'à peine l'entendit
 Cil qui plus pres ton voifin fe rendit.
 Doux fouuenir trop incertain encore
 S'il fonge ou non, quand celle que i'honore
 Pour me baifer me retint embrassé,
 Bouche fur bouche eftroitement preffé.

O douce main gentille & belle,

Qui pres d'elle

Humble & fecrete me tiras.

O doux pas

Qui premiers tracerent l'entree!

O chambrette trop affleuree

D'elle, de l'Amour, & de moy,

Garde fidelle de ma foy.

O doux baifers, ô bras qui tindrent ferre
 Le col, les flancs, plus fort que le lierre
 A petits næus autour des arbriffeaux,
 Ou que la vigne alentour des ormeaux!
 O léuré douce où gouté l'ambrosie,
 Et cent odeurs dont mon ame faifie
 Se fentit lors d'vne extreme douceur!

O langue douce, ô trop celeste humeur,
 Qui sceut si bien les feux esteindre,
 Et contraindre
 Soudain de ramollir l'aigreur
 De mon cœur!
 O douce haleine foupirante
 Vne douceur plus odorante
 Que celle du phenix qui part
 Du nid où en mourant il ard.

O liêt heureux, l'vnique secretaire
 De mon plaisir & bien que ne puis taire,
 Qui me fis tel que ne suis enuieux
 Sur le nectar, doux breuage des Dieux.
 Liêt qui donnas en fin la iouissance,
 De mon trauail heureuse recompanse :
 Liêt qui tremblas sous les plaifans trauaux,
 Sentant l'effort des amoureux affaux.
 Vous, ministres de ma victoire,
 En memoire
 A iamais ie vous vanteray,
 Et diray
 Tes vertus, ô lampe secrette,
 Qui veillant avec moy feulette
 Fis part liberale à mes yeux
 Du bien qui me fist tant heureux.

Par toy doublé & par ta sainte flame
 Fut le plaisir dont s'enyura mon ame :
 Car le plaisir de l'amour n'est parfait,
 Qui fans lumiere en tenebres se fait.
 O quel plaisir sous ta clairté brunette
 Voir à fouhait vne beauté parfaite,
 Vn front d'yuoire, vn bel œil attirant!
 Voir d'vn beau sein le marbre foupirant,

Vne blonde tresse anneelee
 Crespelee :
 En double voûte le fourcy
 Raccourcy!
 Voir rougir les vermeilles roses
 Par dessus deux léures déclofes,
 Et de la bouche les presser
 Sans peur d'estimer l'offenser.

Voir vn gent corps qu'autre beauté n'egale,
 Où la faueur des Graces liberale,
 Des astres beaux, de nature, & des cieux,
 Prodiguement verferent tout leur mieux.
 Voir de sa face vne douceur qui emble
 L'vn de mes sens, à fin que tous ensemble
 Confusément cest heur ne princent pas
 Pour se fouler des amoureux appas.

Mais, Amour, pourquoy tes delices,
 Tes blandices
 S'escoulent vaines si soudain
 De ma main?

Pourquoy courte la iouissance
 Traîne vne longue repentance
 D'auoir si peu gousté le bien
 Finissant qui s'escoule en rien?

Ialouse Aurore, & par trop enuieuse,
 Pourquoi fuis-tu la couchette amoureuse
 De ton vieillard, & me hastes le temps
 D'abandonner l'amoureux passetemps!
 Puissé-ie autant te porter de nuisance
 Que ie te hay : si ton vieillard t'offense,
 Cherche vn amy plus ieune & plus dispos,
 Et nous permets que viuions en repos.



DISCOVRS. (1)

CHANT DE TRIOMPHE

.SVR LA VICTOIRE

EN LA BATAILLE DE MONCONTOVR. (2)

AV ROY.

CELVY qui contre fon Prince
 Eleue le front trop haut,
 Et qui trouble fa prouince,
 En fin trebuche d'vn faut,
 Et fent la iufte iuflice
 De ce grand Dieu, puniffant
 De fon fceptre rougiffant
 L'horreur de tout malefice.

1. Nous avons respecté les divisions indiquées par les premiers éditeurs, nous bornant à rassembler les pièces éparses classées dans un même genre.

2. Le 3 octobre 1569, entre le duc d'Anjou, frère du roi, et l'amiral de Coligny. Les poètes célébrèrent à l'envi la défaite des Huguenots; Ronsard nous dit que le duc d'Anjou apprit par cœur son hymne de victoire; celui de Belleau n'eut pas moins de succès, car, dit Colletet en faisant l'éloge de cette composition, « si je ne rapporte point icy un des vers de Belleau, » c'est que je les vois entre les mains de tout le monde, et que » je les crois aussy communs que l'eau mesme dont il porte le » nom. »

Au ciel loge vne Deesse
Pour les rebelles fureurs,
Qui de peine vangereffe
Punit les outrecuideurs,
Et sur la terre où nous fommes,
Punit ceux qui sans propos
Troublent le commun repos
Des Dieux, des lois, & des hommes.

Ce n'est legere entreprife
De s'attaquer à des Rois :
Toufiours Dieu les fauorife,
Forge & trampe leur harnois :
Il les sacre, & les couronne,
De vaillance arme leur bras,
Il les anime aux combas,
Et la victoire il leur donne.

Les Rois ne font, comme on pense,
Eleuez de germe humain :
Il y a de la femence
Du fecond & large fein
Du ciel, puis Dieu sous sa targe
Les tient & clos & couuers,
Leur donnant de l'univers
Le maniment & la charge.

Aussi les fils de la terre
Voulans écheller les Dieux,
(Ruse nouvelle de guerre)
Entasserent iusqu'aux cieus
Monts sur monts, roches sur roches,
En grands bastions quarrez,
Pour combatre remparez,
Et mieux faire leurs approches.

Mais toute leur forteresse,
Si tost qu'on écaroucha,
Dessous la main donteresse
De Iupiter, trebuchâ,
Broyant menu comme poudre
Les membres de ces grands corps,
Rompus, brisez, noirs & morts
Sous les éclats de la foudre.

Ainsi les bouches mutines
De l'escadron Typhéan,
Accablé sous les ruines
Des monts, au camp Phlégréen,
Soufflent à chaudes haleines
Encore dessous les monts
Et le soufre, & les charbons,
Cruel témoin de leurs peines.

Quelle grêle, quel orage,
Dieux! quelle étrange fureur,
Quel affront, quel brigandage,
Quel massacre, quelle horreur,
Souffre notre nourricière
France, ia par tant d'hivers
Portant ses deux flancs couverts
D'une vermine étrangère?

Forçant tous saints privilèges,
Ils ont polu les saints lieux,
Et de flammes sacrilèges
Brûlé les maisons des Dieux :
Puis de cent cruautés rares
Dessous leurs glaiues bourreaux
Fait mille meurtres nouveaux,
Marque vraiment de barbares.

Ils ont de leurs mains brigantes
 Volé les temples sacrez,
 Et les ombres innocentes
 Des sepulchres empoudrez,
 Fait tradimens incroyables,
 Meurdres que ceux qui viendront
 Apres nous, point ne croiront,
 Tant ils sont espouventables.

Ceste brigade animee
 Et de rage & de fureur,
 Courant fus à main armee
 Pour renuerfer le bon-heur
 Et le repos de la France,
 Peut bien maintenant sentir
 Dedans l'ame vn repentir
 De sa folle outrecuidance.

Sus donc France ma nourrice,
 La perle & le petit œil
 Du monde, qu'on s'esfouyffe!
 Auant, qu'on laisse le dueil,
 Qui defia par tant d'annees
 Flotte dessus ton beau chef,
 Dechiré pour le mechef
 Des cruelles Destinees.

Diray-ie les impostures
 Dont ils ont pipé les grans,
 Et les promesses pariures,
 Amorce des ignorans?
 Sans les entreprises folles
 Pour attirer l'estranger,
 Le Rhin, la Meuse & la mer
 Enyurez de leurs parolles?

Ceux qui fous l'Ourfe Germaine
Sentent les mordans Hyuers,
Et ces Rousseaux (1) dont l'areine
Se renferme entre deux mers,
Sont arriuez fecourables
A cest escadron mutin,
Pour auoir part au butin
De ces troupes miserables.

Diray-ie les vieilles rufes
De cest impudent fuyart,
Le iargon, & les excufes
Qu'il braffoit pour faire part
A nostre Roy, dont la deftre
Luy fera fentir combien
En fin on reçoit de bien
Pour s'attaquer à fon maiftre.

Sus donc maintenant qu'on chante
Les diuins honneurs des Dieux,
Du Roy, du Frere, & qu'on vante
Leurs beaux faiçts victorieux :
Auec les Dieux ces deux Princes
Ont defaiçt leurs ennemis,
Vaincus, chaffez, & remis
En liberté leurs Prouinces.

Le ciel fe pare d'estoiles,
Les montagnes de forefts,
La mer de mats & de voiles,
Et de peupliers les lieux frez :

1. L'armée des Calvinistes était en partie composée de Flamands, d'Allemands et d'Anglais : par rousseaux, le poète désigne les Anglais; on dit encore aujourd'hui les blonds habitants d'Albion.

Les Dieux n'ayment que la gloire,
 Les fronts vaillants & guerriers
 L'honneur des chastes lauriers,
 Noble marque de victoire.

L'honneur donna la vaillance
 A l'Amphitryonian,
 De donter la violence
 Du fier lyon Nemean,
 Jeune encor, puis ses faits d'armes
 Le mirent au rang des Dieux :
 L'honneur guide dans les cieux
 Les preux & vaillans gendarmes.

En sa ieunesse Alexandre,
 Epointonné de l'honneur,
 Courut l'Indois pour se rendre
 De tout le monde vainqueur :
 L'Arabe, & l'onde perleuse
 Qui voit naistre le soleil,
 Veit le superbe appareil
 De sa main victorieuse.

Cil qui honore sa vie
 Au prix d'une belle mort,
 Ne porte iamais enuie
 Aux ans : l'honneur est le fort
 Qui repare la prouince.
 Bref celuy meurt bien-heureux
 Qui ieune & cheualeux
 Verse son sang pour son Prince.

Aussi l'honneur a fait croistre
 Le cœur à ce grand guerrier,
 A ce grand Duc dont la destre

S'est acquise vn beau laurier,
 Pour honorer sa conqueste,
 Et couronner son beau front,
 Qui ieune a domté l'affront,
 Et l'horreur de la tempeste. (1)

Ainsi qu'on ne pouuoit croire .
 Qu'en son enfance Apollon
 Deust remporter la victoire
 Du serpent à l'œil felon,
 Qui trainoit (pesante charge)
 Vn grand ventre à dos rampant,
 Et couuroit plus d'vn arpant
 Deffous son écaille large.

Delphes reste espouuantee
 Voyant ce monstre abbatu
 Sous la ieunesse indomtee
 De ce Dieu, dont la vertu
 Fist lors clairement paroistre
 En ce combat furieux,
 Que cil qui se prend aux Dieux
 En fin tombe sous leur destre.

Ainsi nostre pauvre France
 Noire de pleurs, & de peur,
 Presque veufue d'esperance
 D'auoir iamais ce bonheur
 De voir esclarcir l'orage

1. Le duc d'Anjou comptait à peine dix-huit ans. Dans cette bataille figuraient, à la tête des deux armées, quatre princes du nom de Henri, dont le plus âgé n'avait pas dix-neuf ans : Henri de France, duc d'Anjou; Henri de Lorraine, duc de Guise; Henri de Bourbon, prince de Condé, et Henri de Bourbon, prince de Navarre et de Béarn, duc de Vendôme.

De ces vents feditieux,
Voit ce Duc victorieux
De ce grand monstre fauage.

Monstre qui de son haleine
Empoisonnoit l'air François,
Les eaux, les prez, & la plaine,
La mer, les monts, & les bois :
Dont la peste vniuerselle
Desia rampoit par les champs,
Peste mesme que les grands
Nourrifoyent deffous l'effelle.

Ny la vaillance Espagnolle,
Ny la main du fier Anglois,
Ny ceux qui deffous le pole
Ont endossé le harnois,
Ny la ruse Piedmontoise,
Ny le guerrier Bourguignon,
Le Flament, ny le Breton,
Ny l'imposture Albigeoise,

N'ont iamais tenté de faire
La moindre des cruautez,
Que ce trouble populaire
A fait dedans nos citez :
Ny iamais tant outragee
Nostre France, à leur abort,
Qu'a faiçt le cruel effort
De ceste troupe enragee.

Entre l'vne & l'autre riue,
Deffus la plaine de Gron,
De Toué & de la Diue,
Se rangent en escadron,

Enflez deïa de la gloire :
 Mais, las! ils ne ſçauoyent pas
 Que ce grand Dieu des combas
 Porte en ſa main la victoire.

Là ces troupes ſe font iointes :
 Mais les prophetes oyſeaux
 Ne branloyent leurs ailes peintes
 Sur le coulant des ruiſſeaux
 Pour le parti des rebelles :
 Car Dieu deſſous ſa grand'main
 Conduifoit tout le deſſain,
 Et l'emprife des fidelles.

Et toy, qui eus en partage,
 De Dieu, comme ſucceſſeur,
 Le bras, le cœur, & l'image
 Du pere, & l'heur & l'honneur,
 Et qui as ſur la terrace
 Des murs foibles de Poitiers,
 Planté cent & cent lauriers,
 Vrais heritiers de ta race :

Qui forçant tous les deſaſtres
 Du temps, braue as combatu
 Les foudres opiniaſtres
 Du canon, par ta vertu :
 Puis deliurant la muraille
 De peur, de ſac, & de ſain,
 Heureux te trouues ſoudain
 Au fort de ceſte bataille. (1)

1. L'auteur s'adresse ici à Henri de Guise qui soutint vaillamment le ſiège de Poitiers contre l'amiral de Coligny.

Où comme ce grand Achile
Deffus le coulant des eaux
De Scamandre, file-à-file
Verfas hommes & cheuaux
Dedans le fang qui ondoye
A flots pourprez par les chams,
Remarquant tes ieunes ans
D'vne chere & noble playe.

La terre tremble esbranlee
Deffous l'effroyable horreur
Des cheuaux, quand la meffee
Commence entrer en fureur :
Le ciel fremit de l'orage
Des coups, des cris, & du fon,
De la flamme & du canon
Se braffe vn epais nuage.

Mars foudain laiffe la Thrace
Pour voir ce cruel estour,
Mais vestu d'vne autre grace
Qu'il est pour faire l'amour,
Quand de la léure doree
De Venus au blanc tetin,
Il prend vn baifer fucrin
De fa bouchette pourpree.

La crespine cheuelue
De fon beau poil iaunissant
Ne s'esgaroit crespelue
Deffus fon col blanchissant :
Vn morion fur sa teste,
D'or fin brilloit flamboyant,
Vn grand panache ondoyant
Flottoit le long de la creste :

Sa poitrine bien garnie
 D'un corcelet Lemnien,
 Le labeur & l'industrie
 Du Sterope Eolien.
 Bref armé de telles armes
 Qu'il estoit, lors qu'il chassa
 Du ciel & qu'il terrassa
 Les corps de ces fiers gendarmes.

Puis s'eflance sur la croupe
 Du courfier du grand vainqueur,
 Le duc d'Aniou, à la troupe
 Donnant la force & le cueur.
 « Charge (dist-il à ce Prince) :
 Les armes que j'ay au poing
 Prennent aujourdhuy le foing
 Du Roy, & de sa Prouince.

» Que les troupes blanchiffantes (1)
 De cest escadron mutin,
 Soient teintes de mains fanglantes :
 Ils vont contre le Destin.
 La cause fait les alarmes :
 Iuste, elle donne le cueur :
 S'elle est iniuste, la peur
 Du poing fait tomber les armes.

» Charge donq, le temps se passe :
 Moy qui ménage le temps,
 Du Roy ie garde la place,

1. Mezeray rapporte que Coligny, hésitant à livrer bataille et voulant passer la Dive pendant la nuit, avait ordonné à ses troupes de revêtir leurs chemises par dessus leurs uniformes, afin de pouvoir se reconnaître; le poète fait ici allusion à cet étrange travestissement.

Et les lauriers triomphans.»
 Soudain à teste baiffée
 Il enfonce dans leurs rancs,
 Peste-melle entrant dedans,
 Et la troupe a renuerfée.

Comme la face dorée
 De l'Aurore au char pourprin,
 Monfrant sa bouche sacrée
 Moitte encor du bain marin,
 Entre les autres lumières
 Du ciel, marche flamboyant :
 Ainfi paroist foudroyant
 Ce Duc és troupes guerrières :

Moiffonnant ceste vermine
 De Reistres empistolez, (1)
 Et la brigade mutine
 De leurs foldats euolez,
 D'une main prompte & habile,
 A grans coups de coutelas,
 Ainfi que tombent à bas
 Les épics sous la faucille.

La terre est toute ioncée
 De corps naurez & fanglants,
 Bronchant la teste panchée,
 Effroyez des affaillants :
 Terre de fang enyurée
 Des corps nuds, qui sans tombeaux
 Seruent de gorge aux corbeaux,
 Aux chiens & loups de curée.

1. « La cavalerie française prenoit grand plaisir aux lances;
 » celle des reistres aux pistolets, » lisons-nous encore dans
 Mezeray. De là l'expression : Reistres empistolez.

Et croy que les Destinees
Humaines ordonneront,
Qu'apres de longues annees
Ceux-là qui renuerferont
Le champ qui ces corps enferre,
Pleurant, maudiront les os,
Qui ont banni de repos
Le ciel, la mer & la terre.

Hors le coulant de ces ondes,
Tiedes & rouges de fang,
Les Nymphes aux tresses blondes
Se montrent iusques au flanc,
Chantant la victoire belle
Autour de nos estendars,
Marquant le dos des fuyars
D'une vergongne eternelle.

Ainsi tousiours la victoire,
Mon Roy, sur tes estendars
Se puisse asseoir, & la gloire
Sur le front de tes foudars :
Et de son aile enuironne
Ton Frere, ce grand guerrier,
Et luy tresse de laurier
Sur le chef vne couronne.

Ainsi te foyent fauorables
Les Cieux, & les Dieux amis,
Pour abaiffer secourables
L'orgueil de tes ennemis :
Ainsi tes beaux lis florissent
Sous l'air d'une douce paix,
Et florissant à iamais
Sous l'orage ne ternissent.

Pendant retourne ta face,
 Seigneur, & que ton œil doux,
 Sous les torrens de ta grace
 Puisse escouler ton courtois,
 Retenant sous l'ordonnance
 De l'Eglise, & de ta loy,
 Le sceptre de nostre Roy,
 Ton nom, ton peuple, & ta France.

DICTIONNAIRE METRIFIQUE

DE BELLO HUGVENOTICO ET REISTRORVM FIGLAMINE,

AD SODALES. (1)

TEMPVS erat quo Mars rubicundam sanguine
 spadam
 Ficcarat crocco, permutaratque botilla,
 Rôflabatque super lardum, vacuado barillos,
 Gaudebatque suum ad solem distendere ventrem,

1. Ce genre de poésie, assez justement oublié aujourd'hui, était fort en honneur au XVI^e siècle. Née en Italie, la poésie macaronique a conservé jusqu'au nom de son mets national (macaroni). Odassi de Padoue passe pour en être le créateur. Après lui, Théophile Folengo, moine bénédictin de Mantoue, sous le nom de Merlin Coccaie; Antonius de Arena, gentilhomme provençal, composèrent dans ce genre plusieurs poèmes qui eurent un véritable succès. Rabelais a souvent transporté dans la prose française le style macaronique de la poésie italienne, mais c'est Remy Belleau qui se chargea de faire revivre ces facéties dans lesquelles il est resté maître. « Son poème est fort estimé par ceux qui s'y entendent, » dit dom Liron; « c'est un chef-d'œuvre du genre, » écrit le P. Nicéron; et de fait, si tout le sel dont Belleau a parsemé son burlesque récit n'est pas également fin, si de nombreux grains demanderaient à passer derechef par l'égrugeoir; si enfin, et ce serait le plus grave reproche à adresser à notre auteur, ses cyniques peintures excitent parfois

*Et conni (1) horridulum, Veneris gratare pilamen,
 Vulcanique super pileum attaccare penachium :
 Nam Iouis interea clochitans dum fulmen aguifat
 Et refonare facit patatic patatacque sonantes
 Enclumas, tornat candens dum forcipe ferrum
 Martellofque menat, celeres menat ille culatas
 Et forgeronis forgat duo cornua fronti,
 Sic tempus passabat ouans cornando bonhomum
 Artes oblitus solis, Diuumque brauadas,
 Non corcelletos, elmos, non amplius arma,
 Nil nifi de bocca Veneris Mars basia curat :*

le rire en jetant le sarcasme sur la victime, il ne sait pas moins, dans ses énergiques et mâles accents, fustiger rudement les excès des Reistres qui promenaient au nom de la religion le pillage et le meurtre à travers la France.

La charge de Belleau fut suivie d'une autre charge ayant pour titre : *Cacasanga reistro suo Lansquenelorum*, per M. S. B. Lichiardum, recatholicatum spaliporcinum poetam, farce à laquelle Et. Tabourot répondit sur le même ton.

En quelle année fut composé le *Dictamen metrificum*? Probablement en 1570, alors que les Reistres, vaincus à Jarnac et à Moncontour, se débandèrent pour se répandre dans le Poitou et l'Orléanais. Les premières impressions du *Dictamen*, in-4° et in-8°, ne portent ni lieu ni date; ce poème figure à la suite des éditions des Odes d'Anacréon, données par Robert Granjon, Paris, 1571, et par Nicolas Bonfons, Paris, 1574; on le trouve dans le deuxième tome des éditions posthumes. Réimprimé dans diverses éditions de l'Eschole de Salerne, trad. de J. de Milan (Paris, s. d., in-12, in-4°, 1653), on le voit également à la suite de la réimpression des poèmes macaroniques d'Arena (*stampatus in stampatura stampatorum*, 1670). Le *Dictamen metrificum* a encore été inséré dans les œuvres du savant auteur allemand Genthe (Hall, 1829); dans celles de A. Cunningham d'Edimbourg (1801); de W. Sandys (Londres, 1831); M. Dellepierre, de Paris (1842); enfin M. Brunet, de Bordeaux, dans une remarquable étude sur Théophile Folengo (1862), ont donné de nombreux extraits du poème macaronique. N'oublions pas notre compatriote Thomassu, qui, dans ses *Recherches historiques sur Nogent-le-Rotrou* (Nogent, P. Gouverneur, 1832), a également imprimé ce poème tragico-comique.

1. *Et pottæ horridulum....* » dit l'éditeur de l'Eschole de Salerne (Paris, in-4°, 1653). Cette édition donne quelques variantes qui ne nous semblent pas heureuses et que nous négligeons en partie.

*Bafia quæ diuos faciunt penetrare cabassum.
 Omnia ridebant securum, namque canailla
 Frantopinorum spoliata domumque reuersa
 Agricolam aculeo tauros piccare sinebat,
 Et cum musetta festis dansare diebus
 In rondum, umbroso patulæ sub tegmine fagi,
 Denique pastillos paruos tartasque coquebat
 Pax cælo delapsa, nouam sponſando brigatam.*

*Ceruellos hominum ecce venit piccare tauanus :
 Hunc muscam gueſpam veteres dixere vilani,
 Asper acerba sonans quo tota exterrita syluis
 Diffugiunt armenta : furi mugitibus æther
 Concussus, fratrum fremuerunt claustra minorum, (1)
 Ecce venit, veniensque replet tinnitibus vrbes :
 Infernus quid sit, paradifus, quidue diablus,
 Quidue fides, quid relligio, quid denique cælum
 Omnes scire volunt, per psalmos, per catechismos
 Omnibus æternæ fitur spes vna salutis.*

*Incagant primum Papæ, rubeisque capellis,
 Euesquis, pretris, paruos semando libellos,
 Succratis populumque rudem amorçando parollis,
 Postea sancta nimis, sed garrula predicantur
 Turba subit, qua turbidior non visitur vsquam,
 Infernum turbauit enim, cælumque solumque,
 Et dedit innumeros flammis, & piscibus escam.
 Nec pluris faciunt pantoufflam sacrosanctam,
 Quam faciunt veteres rognosa in calce sauatas.*

*Ah! pereat, cito sed pereat miserabilis ille
 Qui menat in Françam nigra de gente diablos
 Heu pistolliferos Reistros, traistrosque volores
 Qui pensant nostram in totum destrugere terram,
 Nunquam visa fuit canailla brigandior illa,*

1. Les trois vers qui précèdent manquent dans l'éd. de 1574 et dans celle de l'Eschole de Salerne.

Egorgant homines, spoliant, forçantque puellas.
Nil nisi foreſtas (domicilia tuta brigantum)
Cherchant luce, tenent grandes ſed nocte caminos.
Blasphemare Deum primis didicere parollis,
Arreſtant homines, maſſacrant, inque riuieras
Nudos deiiciunt mortos, paſcuntque grenouillas.
Piſtollisque ſuis faciunt tremblare ſolieros
Stellarum, mala razza virum, bona falſa diabli. (1)
Semper habent multo nigrantes puluere barbas,
Semper habent oculos colera, vinoque rubentes,
Lucentes bottas multa pinguedine lardi,
Et cum bandiera longos ſine fine capellos
Nigra quibus pendet caſtrati pluma caponis.
Non guardant vnquam dritto cum lumine quemquam,
Sed guardant in qua magazinum parte gubernet,
Siue ferat burſa, pourpointo, ſiue bragueta.
Relliquias rapiunt, mitras, croſſasque doratas,
Platinaſque, cruceſque, adamantas, iaſpidas, aurum,
Veluceas cappas, & totum mobile Chriſti
De magnis feſtis, de viuis, deque trepaſſis.
Altaros, Chriſtum ſpoliant, caliceſque rapinant,
Egliſas ſotoſopra (2) ruunt, muroſque ruinant,
Petra ſuper petram vix vna aut altra remanſit.
Omnia Sanctorum in pieſſas ſimulacra fracassant,
Permingunt fontes, benediſta, ciboria, miſſam,
Incagant pretris, monſtrantque culamina Chriſto.
Dica ego ſuſpirans, oculis lacrymantibus, omnes
Horribiles caſus, quos in ſacagamine vidi?

1. La version de l'Eschole de Salerne est celle-ci :

Piſtollisque ſuis faciunt tremblare ſolieros.
Stellarum mala razza virum bona ſalſa diabli
Semper habent.....

Solieros y est traduit par « les hommes seuls » et *stellarum* se rapporterait à *razza virum*, interprétation qui nous paraît fautive.

2. Sens dessus dessous.

*Vidi Sampietros, Crucifixos, Virgo-Marias,
Sebastianos, laceros crudeliter ora,
Ora manusque ambas, populataque tempora raptis
Auribus, & truncas inhonesto vulnere nares.*

*Heu pietas, heu heu sacris compassio rebus!
Omnia diripiunt, vnglisque rapacibus ipsa
Condita de chassis brulant offamina ruptis
Aut procaresmo canibus rodenda relinquunt.
Ut solet incautos laniare famelicus agnos
Dente lupus, gaudetque satur de cæde recenti.
Coillones (1) sacros pretris, monachisque reuellunt,
Deque illis faciunt andouillas atque bodinos,
Aut ceruelassos pratiquo de more Milani.
Taillant auriculas, collo faciuntque cathenas,
Et sine rasouero raelantque lauantque coronas,
Quam marquam vocitant maior quam bestia fecit,
Vnctos escoriant digitos, merdantque breuierum,
Et fecunda premunt tractis genitoria cordis
Ut dicant vbi scutorum requiescat aceruus,
Factus de missis, de vespris, deque matinis,
De Christo, altarisque bona de messe coactus.*

*Heu poueros mortos de bieris deque sepulcris
Tirant, effossum vt possint pillare piumbum :
Spauantant homines oculis, goticisque parollis,
Et cum goth, stofh, trinh, viuos mortosque fatigant.
Hoc solamenter dicam: vidi ipse brigatam
Pretorum templi visis in limine Reistris
Concagare suas nimia formidine bragas.
Namque alij furnos, alij subiere latebras,
Marineras, caueas, puteos atque antra ferarum,
Et fugere procul, missa vesprisque relictis,
Ut timidi fugiunt viso falcone canardi.
Nil illis troppo calidum, fredumue diablis,*

1. L'édition précitée porte *Testiculos*.

Omnia coniciunt carretis atque cauallis (a)
Chaudrones, pintas, plattos, rezacalda, salieras,
Landieros, brochas, lichefrillas, pottaque pissos,
Ænea, cuprea, ferrea, lignem, denique totum,
Unum omnes meslierum agitant quo vita paratur,
Cuncta volant, ventremque replent de carne salata,
Edocti plenis animam tirare botillis
Et bene composito ricu imboccare barillos.
Hei mihi! quod vinum Francum tam vasta lauarit
Ora, siti æterna flammisque voracibus vsta.
Ite ite ad Rheni fauces sitibunda propago,
Perpetuosque ignes liquidis extinguite lymphis.
Ite exsiccat vindemia chara tonellis,
Ite, nec in nostrum tam dulce recurrere vinum.
Festa dies aderat Martini semper equestri,
Cuius læua tenet chlamydem, premit altera spadam,
Hic caualierus eques gallanditer vsque cauallo
Insidet, auratis bardis, panachisque superbo,
Piaffam inter sanctos faciens, semperque paratus
Partem mantelli stropiato scindere diablo,
Hac quisque in cheram sese diffundit amicam :
Namque omnes agitant conuiuia læta, probantque
Dolia perçando, caueis noua musta reclusis.
Istum namque diem passant genialiter omnes
Cum masquis centum, centumque momonibus auctum,
Festa sed infesti infestarunt sacra mutini. (1)
Nam quis erit vere caldum qui dicet alarmum,
Cum mollinorum (populo tramblante) rotantes
Plus centum tremulis flagrarent ignibus alæ?

a. Var. (1574):

Omnia coniciunt carrettis atque somieris

1. L'Eschole de Salerne dit *matini* (mastins).
 Ces douze vers qui précèdent manquent dans l'édit. de 1574.

*Courritur ad clochas, don don quæ sæpe frequētant?
 Toxinumque sonat, timidi trompetta villani,
 Et taborinorum plan plan, fara ramque tubarum
 Auditur per totam urbem, fit clamor, & ingens
 Fit strepitus, populusque volās rareforqua frequentat,
 Pars animosa ruit, merdat pars altera braguas,
 Pars sentinellas ponit, guardaſque redoublat,
 Merces quisque ſuas retrahit, ferratque botiquam,
 Eſcudos ferrat veteres, ferratque culamen,
 Merdoſas ferrantque nates animoſiter omnes :
 Sunt qui moſquettos, colourinas, paſſauolantes
 Supra parapettos, caſamattas, atque riparos
 Braquant, vt poſſint flammas depellere flammiſ.*

*Sic ita formicæ vadunt redeuntque frequenter
 Viſum portando ſpallis pro tempore fredo :
 Feruet opus, populusque niger noua grana ſoterrat.
 Briga fit armati populi, timor arma miniſtrat,
 Qui portat brocham, qui lançam, qui iauelinam,
 Hic pertuſanam, ſpadam groſſoſque petardos
 Veſitos rouilla & cargatos ante mil annos.
 Hic barras aptat portis, armatque fenestraſ
 Magnis ſaxorum cumuliſ, petriſque quadratiſ
 Et centum greſſiſ, lanterniſ, potaque piſſiſ,
 Quadrupedum quatiunt argentea ferra pauamen, (a)
 Moreque Sangeorgi courſieriſ atque roſſiniſ
 Nocturnuſ Guettuſ plateaſ galopando ſubintraſ,
 Donec fit iornuſ quo non iornalliſ alter.*

*Quod ſi iterum redeat, ciueſ iterumque laceſſat
 Seditio, inſcienciſ mutino brouillamine Françam,
 Forte quid expediat, ſocij, iam quæritiſ, iſtam
 Linquamus profugi patriam, natoſque, lareſque,*

a. Var. (Eſch. de Sal.) :

Quadrupedum iaciunt argentea ferra pauorem,

*Fana, lupisque rapacibus atque brigandis :
 Soulieris poudram secouemus, abire necesse est
 Quo noscumque ferunt plantæ, quo pontus & aer
 Nos vocat, ad ventum plumam iaciamus amici.
 Sed iuremus in hæc, currant prius in mare cerui,
 Et pisces boscos habitent, & flumina catti,
 Et Nostradamæ prius altas Sequana turres
 Exuperet, prius agna lupos, lanietque feroces,
 Quam nobis redeat redeundi sola voluntas.*

*Hinc procul, hinc igitur, procul hinc fugiamus amici,
 Inque nouas terras, Bresillum, seu Calicutum
 Migremus subito fati melioribus acti,
 Albanos, Arabas, Parthos, gentemque Moresquam,
 Perliferosque maris campos, Indosue petamus,
 Qui procul hinc habitant extrema culamina mundi :
 Turget vbi semper muscatis vua racemis,
 Floret vbi semper muguetta, canella, giroflus,
 Magnaque formaio fresco montagna liquefcit,
 Albescunt vbi lacte nouo cita flumina semper
 Et mouchæmellis passim sua mella repandunt,
 Hic truncis vbi burra fluunt Vanuæa cauatis,
 Somnus vbi dulcis, requies vbi semper amœna,
 Prædica, nec certis, signoribus, atque prieris
 Suffarcita nouum sparfit fœcunda venenum,
 Nec catechismus adhuc nigri farina diabli,
 Seditiosa nimis, nec turba nefanda ministri,
 Qui manibus iunctis oculos ad sydera driffant
 Et male pegnatam portant in peçtore barbam,
 Ora melancolico pingentes illita plombo,
 Troublarunt nondum mutino troublamine gentem
 Caluinus, nec Beza suæ duo vulnera terræ,
 Qui femauerunt pestem, cancrumque tenacem
 Fœlici nondum posuere cubilia terræ,
 Terræ vbi Lutheros, Zuinglieros, Anabaptistas,
 Albigeos, Nicolos, infanda nefandaque terris*

*Nomina, Huguenotico nunquam satiata veneno
 Est audire nefas, illic namque omnia rident,
 Ridet humus, rident pueri, ridentque puellæ.
 Illic namque canunt cansones, atque sonetos,
 Miscendo pressim luctantibus humida linguis
 Oscula, difficili faciles in amore ministros.
 Hic lauros agitant verdos, herbasque nouellas
 Uenticuli molles, tepidi sufflaminis auræ :
 Illic verdentes fagi, cedrique pinique
 Largos protendunt ramos, vmbraeque fugaces :
 Non ibi villani focco, cultroque fatigant
 Arua, iugo indomiti subeunt nec colla iuenci.
 Semper enim non cultus ager sata læta raportat.
 Non ibi spinosis buissonibus atra tumescit
 Vipera, nec colubræ pando ventramine repunt :
 Semper ibi sed grata quies & plena voluptas.
 Non ibi bruslantur nimio caldore Leonis
 Arua, nec vrenti de sole creuata fatiscunt,
 Nulla gregi clauelata nocet, fallaxque veneni
 Herba, nec incanto nocet hic sorciera maligno,
 Semper ibi ver perpetuum, semperque moratur
 Alma quies, par imperium, forsque omnibus æqua.
 Pluraque fœlices mirabimur, hic vbi semper
 Temperies æterna manet, cœlique solique.
 Ergo migremus socij : nam Iuppiter illam
 Secreuit nobis patriam simulatque rigenti
 Aere, dehinc multo rouillauit secula ferro.*

ELECTION DE SA DEMEVRE.

A AMADIS IAMIN. (1)

PVISQVE ma Maistresse dedaigne
 L'honneur des bois (a), & la campagne,
 Puisque les tertres bosselus,
 Et les ruiffelets mouffelus,
 Le crystal des ondes sacrees,
 L'email des verdoyantes prees,
 La frayeur d'vn antre fourchu,
 L'ombre d'vn boccage branchu,
 Luy desplaisent, & que sa flame,
 Nourrice d'Amour, ne s'enflame

a. Var. (1574):

L'horreur des bois...

1. Tu n'es heureux, Jamin, pour estre seulement
 Le chéri d'Apollon et de sa chaste bande,
 Et pour estre appellé à cette faveur grande
 Que d'avoir de Ronsard le cœur entierement...
 Mais ie te dy heureux d'autant que nostre France,
 Qui les gentils esprits bien rarement avance,
 T'œillade, et te promet sa grace à l'avenir, etc.

Tel est l'éloge qu'en fait un de ses contemporains, Guillaume du Buys, éloge que la postérité ne s'est point refusée à consacrer.

Amadis Jamin était champenois, né à Chaource, à peu de distance de Troyes. Ses œuvres sont divisées en cinq livres et renferment, outre divers mélanges à l'adresse de Charles IX et des princes de la cour, un charmant petit poème sur la chasse.

Les vers d'Amadis Jamin ne s'élèvent pas à la hauteur de ceux du maître, mais on y trouve un rare parfum de naturel, de « douce franchise. »

Une première édition des œuvres de Jamin a été donnée par Robert Estienne (Paris, in-4°, 1575); elles furent encore réimprimées in-12, en 1579, Mamert Patisson, puis en 1582; enfin un second volume, presque exclusivement composé de poésies religieuses, parut en 1584 (Paris, in-12, Félix Le Mangnier).

En lieu folitaire & reclus :
Quant à moy ie ne viuray plus
Egaré loing du populaire
Ny des citez, pour luy complaire,
Auffi qu'en rien ne m'y desplaist
D'autant que ie voy qu'il luy plaist.

Adieu donc garfes foreftieres,
Adieu pucelles fontainieres,
Cheurepiés, Satyres cornus,
Faunes, Siluains, & Dieux connus
Non que de leur terre voisine,
Et de l'innocente poitrine
Du laboureur & du berger,
Sans plus loing leur gloire efranger.

Adieu donc, puisque ma Maistresse
Orphelins d'honneur vous delaisse,
Detournant de vous ses beaux yeux,
Ie croy qu'en l'obscur de ces lieux
Amour ne fait plus sa retraite,
Mais que d'emprise plus secrette
En quelque ville separé
Loing de vous il s'est efgaré,
Enyuré de la douce grace
De celle qu'il fuit à la trace,
Comme vn limier trouue diſpos
Le cerf craintif en son repos.
Quant à ma Dame ie ſçay bien
Que plus n'y est, & ſçay combien
Maintenant elle vous dedaigne :
Car elle s'est faiſte compaigne
De Pallas Minerue aux yeux pers,
Et moy l'une & l'autre ie fers.

O que i'estime eſtre barbare
Celuy qui de ſon gré s'efgare
Loing de ces deux diuinitez,

L'honneur des plus belles citez,
A qui les champs maintenant plaissent,
Maintenant les villes desplaissent,
Seiour de l'Amour espineux,
Et d'Apollon aux blonds cheueux.

Amour parle nostre langage,
Amour archer n'est si fauage,
Qu'il estoit lors qu'il encordoit
Son arc à peine, & s'abordoit
Plus tost à quelque cueur champestre
Qu'à cil qui le pouuoit cognoistre :
Lors il n'auoit le bras archer
Pour enfoncer, pour descocher,
Et si n'auoit la main meurdriere
Pour guider sa fleche legere
A quelque cueur de blanc en blanc
Traperçant l'un & l'autre flanc,
Enrouillant son arme mutine
En sa force trop enfantine.

Il ne cognoissoit pas encor
Qu'estoit celle à la pointe d'or,
Et comme morne la plombée
Restoit sur le refus courbée.
Mais las maintenant quelle main
Il a pour enferrer un sein,
Et le troubler d'une tourmente
Plus forte que celle qui vente
Deffus la mer par tourbillons
Raboteuse en mille sillons!
Il ne va maintenant en queste
Pour le bouvier, ny pour la beste,
Mais bien pour triompher d'un cueur
Braue, & pour se rendre vainqueur,
Vainqueur non seulement des hommes,
Mais des Dieux, dont fugets nous sommes.

Depuis qu'il commence à hanter
Les villes & les frequenter,
Il sent sa court, & se deguise
D'un masque artizan de feintise,
Et n'a rien de rustic en soy
Qui tiene rigueur à sa loy.
Il est riche de courtoisie,
Ciuil, gaillard, sans ialousie :
Ou s'il en donne occasion,
Pour estaindre la passion
Il a la drogue & la racine
Pour faire douce medecine,
Et donner prompt allegement
Par vn secret enchantement.

Ha mon Dieu que ie reçooy d'aïse
Quand pour couvrir la viue braïse
Et pour en cendre l'amortir,
Je voy ma Maïstresse fortir
De sa maison toute gaillarde,
Et que d'une alleure mignarde
Semble me dresser les apas
A la cadance de ses pas!
Ou quand d'une aiguille mignonne
Deffus la gaze elle façonne,
Ayant son passereau mignon,
Les douze lettres de son nom,
Ou quand par la troupe voisine
Deuise avecques sa cousine,
Par dessus toutes paroissant,
Comme on voit le premier croissant
Parmi le crystal d'une nuë
Luire entre la troupe menuë
Des astres beaux : non de la voir
Seulette aux champs, & recevoir
Le froid, la pluye, & vagabonde

Griller sa chevelure blonde,
 Son front, sa delicate peau,
 Ses yeux, sa bouche, & son teint beau
 A la chaleur la plus ardante,
 La plus chaude & la plus bouillante
 Que l'auanchien darde sur nous,
 Meu de colere & de courrous.

Ou soit que le fouillard autonne
 Nous fasche, ou que l'hyuer friffonne
 Jusque au foyer de la maison,
 Ou que la plus gaye faison
 D'un œil roufoyant nous conuie,
 Je ne prendray iamais enuie,
 Voulant tousiours faire l'amour,
 Aux champs de faire long feiour.

Aussi Diane bien apprise
 Rougissoit du berger d'Amphryse
 Son frere, quand ell' le trouuoit
 Chargé d'un faix qui le greuoit,
 Courant par la plaine brulante
 Apres vne fascheuse amante,
 Qui les pas en rien n'estimoit
 Du Dieu qui chastement l'aymoit.

Combien de fois s'est courroucee
 Latone, de voir abaissée
 La maiesté de son fils beau,
 Pour estre garde d'un troupeau?
 Voir sa perruque herissée,
 Sa main poudreuse & creuassée,
 Basané le fraiz de son teint,
 Du chaud ou de la bize atteint,
 Pour en vain fuyure vne cruelle,
 Farouche, rustique, & rebelle,
 Qui plus encor pour s'obstiner
 Ayma plustost s'enraciner

En laurier que d'estre fuyue
 D'un qui l'aymoit mieux que sa vie,
 Voulant pour la contenter mieux
 En faire un astre dans les cieux?

Jamais Iunon ne fut faisie
 D'impatiente ialousie
 Pour voir Iupiter amoureux
 En son theatre bien heureux :
 Mais bien pour le honteux eschange
 De sa grandeur en chose estrange,
 Oubliant son foudre vité
 Tesmoing de sa diuinité,
 Oubliant sa destre puiffante
 D'éclair & de feu rougiffante,
 Estrangeant l'honneur de sa peau
 En un cygne ou en un toreau,
 Pour pratiquer vne surprise
 Sur vne femme mal apprise.

Aussi depuis on n'a point veu
 Un Mars, un Iupiter esmeu
 D'amour rustiq, pour estre fable
 D'un populace miserable.
 Je sçay fort bien qu'ils l'ont appris
 Entre bouuiers, y ayant pris
 Vne premiere cognoissance
 D'Amour, dès leur petite enfance :
 Mais depuis que cette raison
 Eut polli la rude saison,
 Ayant fait leur aprantiffage
 Au fond de quelque antre sauuage,
 Pour mieux pratiquer leurs amours
 Ils ont les villes & les courts.

Et quant à moy, puisque ma Dame
 Y fait seiour, & que sa flamme
 S'allume en moy de plus en plus,

I'y demourray tout le surplus
De mes ans, à fin que i'y serue
Amour, Apollon, & Minerue.

PRIERE A DIEU.

Svs fus, mon ame, auant, gagnons le port :
Nous sommes forts, car Dieu est nostre fort,
Bien assurez, car c'est nostre assurance,
Bien defendus, car c'est nostre defense,
Les membres siens, & luy est nostre chef
Qui nous retire & fauve de mechef,
Les enfans siens, & luy est nostre pere.
Sus donc, mon ame, auant, qu'on le reuere,
Et qu'en luy seul on fonde son espoir,
Et qu'à luy seul on rende le deuoir,
Soit du genoil, de l'œil ou de la teste,
Qu'à le seruir humblement on s'appreste :
Car à luy seul nous sommes seruiteurs,
Et à luy seul nous deuons tous honneurs.
C'est le Seigneur qui de là haut regarde
De cent flambeaux qu'il retient pour sa garde,
Et qui le ciel appelle pour tesmoin
De nos pechez qu'il regarde de loin.
Il a des yeux, & ne peut nostre offense
Estre cachee à sa grand' prouidence.
Sers-le donc seul, puis selon tes deffains
Il benira l'ouurage de tes mains,
Il benira toy, les tiens & ta race,
Et largement le thresor de sa grace
Il espandra sur la teste de ceux
Qui leur espoir cachent dedans les cieux :

Sur tous ceux-là qui sa grandeur admirent,
Deffus ceux-là qui de bon cœur aspirent
Deuers le ciel, gardant ses saintes loix
En faouurant le doux miel de sa voix.
Car elle est douce & viuement empreinte
Dedans nos cœurs : ceste parolle sainte
Feroit trembler le plus seur element,
Ayant sur tous force & commandement.
Elle a pouuoir d'abaiffer les montagnes
Et de hauffer les plus humbles campagnes,
Voire amollir les costes des rochers :
Ouy d'asseurer les timides nochers
Pendus au dos des vagues de Neptune,
Et de forcer les forces de Fortune :
Ouy de pouuoir & fendre & renfermer
Entre deux monts les grands flots de la mer,
Et d'appaiser les ardantes coleres
Et les arrefts des celestes lumieres :
Bref elle peut bouluerfer à l'enuers
Les fondemens de ce grand vniuers.

Donc cil qui l'a au cœur & dans la bouche,
Craindre ne doit que le malheur le touche,
Craindre ne doit les couteaux ny les feux :
Car il fait cheoir poil à poil nos cheueux.

Lors cognoifront tous les peuples estranges
Que tu auras espandu tes louanges
Le bras armé, la gloire & la grandeur
Sous la iustice & le nom du Seigneur :
Lors tu verras la celeste rosee
Toufiours rouler sur la terre arrosée
D'un beau printemps riche de cent couleurs,
Et parfumé d'une moisson d'odeurs.
Il hauffera les cornes de ta gloire
En tous endroits, en te donnant victoire
Sur tous ceux-là qui feront ennemis

De toy, des tiens, & de tes chers amis.
Loué de tous, ny mal-voulu d'aucun,
Tu marcheras braue deuant chacun,
Soit au fortir, soit à ton arriuee,
Le fourci haut & la teste leuee,
Multipliant nuit & iour à foison
Tes biens aux champs, & dedans ta maison
Tes boucs, tes bœufs, tes brébis camufettes,
Tes grains, tes fruits, ton miel & tes auettes :
Armant tes champs de beaux épics grenus,
Et non d'iuraye ou de chardons menus,
Il changera toute ton indigence
En heur, en biens, & ruisseaux d'abondance.
Allant, courant, il benira tes pas :
Il benira ton repos, ton repas,
De iour, de nuit, & de main mefnagere
Il fermera sur le soir ta paupiere,
La défermant quand du marin feiour
Le beau soleil aura tiré le iour :
Il aura foin de ton petit mefnage,
De tes enfans, de toy, de ton ourage.
Doncques, Seigneur, monstre nous le fentier,
Fay nous la voye & marche le premier :
Sans toy, Seigneur, nous perdons esperance
De nous trouuer sur le port d'assurance.
Sois donc, Seigneur, la colombe de feu
Qui conduisoit de nuit le peuple Hebreu :
Sois nous, Seigneur, la colombe chenué
Qui les guidoit sous l'espais de la nué
Durant le iour, à fin que tes enfans
Puissent entrer, du malin trionfans,
Au beau feiour de la terre promise
A Israël, la force de Moyse.

A L'AMOUR.

TA fleche, ton arc me desplaist,
 Ton aigre-dous plus ne me plaist,
 Amour, si i'estois en galere
 Plus d'heur i'aurois estant forcere,
 Que de voir à chasque moment
 En moy naistre vn nouveau tourment.
 Je suis lassé d'estre à la touche,
 J'ay tousiours le fiel en la bouche,
 J'ay tousiours les piez enchainez,
 Les membres rompus & geñez
 De fuyure l'ombre de tes pas
 Sous l'amorce de tes appas.
 Plus ie ne vais à tes brisees,
 Ny par tes flammes attisees,
 Affranchi de ta passion,
 Morte est en moy l'affection
 Qui brusloit la tendre ieunesse
 De mon cœur, & de sa maistresse.

Or va donc en Gnide ou Paphon,
 Euolé plaisantin boufon :
 Va donc, & le reste empoisonne
 Du ciel, & de çà bas moissonne
 Les cœurs de la flamme qui part
 Du fer acéré de ton dard.

Mais ores me vient aux oreilles
 Je ne sçay quoy de tes merueilles,
 Je ne sçay quelle baye encor
 De fleches à la pointe d'or,
 Et mille & mille autres volees
 De rebouchantes & plumbees :
 Et bref vn discours enuieux
 D'auoir mesme esclaué les Dieux

Sous le ioug : mais si i'ay memoire,
 Voy la braue & gente victoire,
 Quand ton pere au bras rougissant
 Sous le pié laiffa languissant
 Le feu brillant de fon tonnerre
 Pour faire l'amour en la terre,
 Empruntant quelque corps nouueau,
 Comme d'un cygne ou d'un toreau.
 Bref toute la troupe immortelle
 A nourry la playe cruelle
 De tes traits en pointe acerez
 Dedans leurs estomacs facrez :
 Citoyens de l'estoilante arche
 Iusqu'à la boiteuse démarche
 De ce forgeron Lemnien,
 Et de l'Amphitryonien,
 Ce faquin d'Hercul, que l'on vante
 Auoir eu la main si vaillante.
 Je fçay que ton bras a donté
 Tout ce qui fous le ciel vouité
 S'eschaufe, s'accroift & foupire :
 Je fçay que ta chaleur inspire
 L'ame mouuante aux elemens,
 Sondant iusques aux fondemens
 De la long-bruyante marine
 Pour brusler la chaste poitrine
 Des filles de Phorce aux yeux pers :
 Bref tu tiens de cest vniuers
 La serue & tournoyante bride,
 Tu es & l'escorte & la guide
 Des feux qui roulent par les cieux,
 Et de la volonté des Dieux.
 C'est toy qui les ælles legeres
 Du Destin serues messageres
 Retranches à ta volonté :

C'est toy qui premier garroté
As d'une chaîne mutuelle
L'alliance perpetuelle
Des choses en confusion :
C'est toy qui fis fonction
Des semences de toutes choses
Au sein de ce chaos encloses.

Tu es le repos eternel,
Et l'entretien continuel,
Et le seur appuy de Nature :
Tu trapes de miel la peinture
De nos defastres retenus
Au sein de ta mere Venus,
Auecques les Graces bien-nees,
Et les tardiues destinees.

Tu pais nos amoureux desirs
Du nectar doux de tes plaisirs :
Mais aussi i'ay bien cognoissance
Comme plus fouuent ta puissance
Se tire en sinistres dessains,
Et comme tes brigantes mains
Arrachent, vollent & tenaillent,
Pillent, tourmentent & trauaillent,
Nos cœurs pauurement languissans
Sur le fil de nos meilleurs ans.

Ainsi doncques te soyent taillees
Les mains, & tes fleches rouillees,
Si tu les forces d'aborder
Nos cœurs, & ton arc encorder
Pour les enferrer de ta fleche,
Qui nous sert d'amorce & de meche
Pour nostre bon-heur estranger
Et'en furie le changer.

Mais en ce, cognoissant tes ruses
Et le payment de tes excuses,

Je me fuis tellement distrahit
 De ta vifée, que ton trait
 Mordre ne peut deffus mon ame,
 Ny la brusleure de ta flame,
 Ny la force de ta rigueur
 Seulement attiedir mon cœur.

Voy donc que i'ay laiffé les armes,
 Mes yeux ne fondent plus en larmes,
 Et plus n'en fortent deux ruisseaux :
 Plus ie n'ay de foupirs nouveaux
 Ma froide poitrine efchauffée :
 Plus ne me charme une boufée
 De flots roulez en crepillons,
 Où mille & mille éuantillons
 D'Amour foufflent nouvelle peine
 Au foupir de leur douce haleine.

L'œil qui s'esleuoit à l'égal
 D'un front d'yuoire ou de cryftal,
 Noüant d'une douceur benine
 Deffous vne voûte ebenine,
 De fes rayons me dardoit lors
 D'une fecouffe mille morts :
 Mais maintenant le penfer mefme
 Me caufe vne douleur extrême,
 Me hayant moy mefme en pensant
 Cela que i'allois pourchaffant.

La bouche au dedans emperlee,
 La neige fur le fein coulee,
 Et les deux tertres iumelets,
 Le lis, les rofes, les œillets,
 Et mille beautez que Nature
 Prodigue en telle creature,
 Me font comme mafques ternis
 Et de cerufe & de vernis.
 Or Amour contre ta rudesse

N'ay-ie pas vne forteresse?
 N'ay-ie pas vn rempart d'airain
 Contre les efforts de ta main?
 S'onc tu trainas l'ælle pendante
 Et ta fagette languissante :
 Maintenant tu peux bien voler
 Sans armes, sans arc parmy l'ær,
 Tant ta façon est mesprisee,
 Que ta trouffe est deualisee,
 Pour auoir fait esfrangement
 Un si soudain eschangement.

Tu n'es celuy qu'on pensoit estre,
 Celuy qui en naissant fist naistre,
 Et qui tira en corps diuers
 Les semences de l'vniuers :
 Arrachant la masse inconnuë
 Comme du ventre d'vne nuë,
 La tirant d'vn fort tenebreux
 Comme d'vn sepulchre poudreux.
 Celuy qui les desirs modestes
 Inspira de flammes celestes,
 R'accouplant les saintes moitez
 Du fort lien des amitez.

Mais las maintenant, quel eschange!
 N'as-tu plongé dedans la fange
 D'vne paillarde volupté
 Nostre muable volonté?

On ne voit plus la chaste flame
 D'vne Tisbé pour vn Pyrame
 S'enferrer le sein d'vn couteau :
 Ny d'vn mal-enfilé cordeau
 Phyllis la Rhodopeienne
 Non d'autre main que de la sienne
 S'estrangler pour vn Demophon.
 On ne voit plus vne Sapphon

Pour fon Phaon precipitee :
Ny fur la marine irritee
Au bouillant des flots outrageux,
Noüer vn Leandre amoureux :
Brufler Didon pour vn Enee :
Vne Ariadne forcenee
Au vent efpandre fes douleurs,
Ny deffus l'arene fes pleurs :
Echo n'est plus par les montagnes,
Dedans les bois, par les campagnes,
Beante apres ce iouenceau
Narciffe, attiré de fon beau.
Bref tous ces actes memorables,
Ces faits, & ces amours louables,
Amour, ne fortent plus de toy
Ny de la douceur de ta loy.
Auffi les tout-diuins poëtes,
Des Dieux fidelles interpretes,
Mefprifant ta diuinité,
Ta puiffance & ta dignité,
Onc en leurs vers ne te donnerent
Vn feul present, ne te facrerent,
Pour te rendre à tous immortel,
Ny d'vn temple, ny d'vn autel.
L'vn à Rhode, & l'autre à Candie,
Cyllene, Epidaure, Arcadie :
L'vn le chefne Dodonien,
L'autre le recoy Cynthien,
Delphes, Athenes et Tenare,
Lariffe, Deles & Patare,
Bois, fleuves, fontaines, ruiſſeaux,
Antres, rochers, fleurs, arbriffeaux :
Mais toy tu ne fus en ta vie
Onc heritier que de l'enuie
De deux traits à la pointe d'or,

Et citoyen d'un nid, encor
 Emprunté des biens de ta mere,
 De Gnide, Cypre, & de Cythere.

Or maintenant ton bras archer
 Pourroit mille traits décocher
 Contre le roch de ma poitrine,
 Ma poitrine diamantine,
 Auant qu'ell' se puisse entailler
 N'en quelque forte s'escailler.

 CONTRE L'AMOUR.

IL me desplaist d'auoir iamais tenté
 De louer ta puissance cruelle,
 Cruel Amour, l'asseurant immortelle
 Et que du ciel venoit ta parenté.

Il m'en desplaist, car ce n'est qu'une erreur
 Qui glisse en nous : & comme par le songe
 Naist un plaisir qui s'escoule en mensonge,
 Ainsi nous paist & trouble ta fureur.

Tu n'es point Dieu, & n'a rien sous les cieus
 Sugét à toy, ny deffous la puissance
 De ta main forte, ores qu'à l'inconstance
 De tes effets se captient nos yeux.

Si tu restois auant que ce potier,
 Potier gentil à la main imagere,
 Eust destrampé l'audace mensongere
 De son larcin pour former l'homme entier :

Si tu restois auant qu'en diuers corps
Esparse fust la semence embrouillee
De ce chaos, ta fagette enrouillee,
Ton arc, ta trouffe où estoient-ils alors?

Lequel des Dieux empenna de fureur
Ton dard meurtrier à la pointe doree?
De quelle main fut la mieux enferree,
Et quelle trampe emplomba sa vigueur?

Cela n'est rien, car le charme inhumain
Qui nous enchante, & la force indomtable
Que dis auoir sur la nature aimable,
Ne vient de toy ny de ta fiere main.

Il vient de nous, mais las! pour voiler mieux
De nostre mal la trop folle entreprise,
Nous voulons bien que ce Dieu fauorise
Nostre malheur d'un tiltre glorieux.

O ciel, & vous saintes Diuinitez
Qui retenez la cognoissance entiere,
Comme moteurs de la cause premiere
De l'amitié, & toutes loyautez :

Je vous supple ne permettez iamais
Que ma nef tombe en si cruel orage,
Et ie rendray le seruice & l'hommage
Que ie vous doiy de bon cœur deormais.

DE LA BLESSEVRE D'AMOUR.

N'AGVERES ie vey ma Mignonne
 Qui façonnoit vne couronne
 De lis, de roses & d'œillets,
 Et de cent boutons vermeillets,
 Pour croistre de fueille honoree
 L'honneur de sa tresse doree,
 Et l'émailler de cent couleurs,
 La trouffant au rond de ses fleurs.

Après l'auoir bien arrosée
 D'eau de parfum, & bien posée
 Sur son chef, autour du chapeau,
 Je vey ce petit Dieu oiseau
 Amour, qui tremouffant les aëles
 S'affiet sur ces roses nouvelles :
 Puis fautelant à demy-tour,
 Baïsa doucetttement l'entour,
 L'entour de sa bouchette tendre.
 Mais las! en se voulant étendre,
 Abaisant l'un & l'autre flanc,
 Il se piqua iufques au fang
 Du bout d'une espingle attachée
 Sous les fleurs doucement cachée :
 Si bien que le fang qui couloit
 De son visage, & qui rouloit
 Le long de sa blanche poitrine
 Et de sa léure couraline,
 Meritoit mieux de furnommer
 Vne fleur, & la renommer,
 Que celui que la dent porchere
 Tira de la cuiffe tant chere
 D'Adonis : mais quoy? voletant

Triste, fâché, tout sanglotant,
Portant la léure déchirée,
La couleur palle, & empiree,
Volle à sa mere, & luy monstra
Sa douleur, & luy remonstra
Comme il receuoit vne iniure
Du bout d'une épingle pariure,
Pariure d'auoir traistrement
Nauré ce Dieu cruellement.
Et s'il n'en auoit la vengeance,
Il iura que par la puissance
De sa fleche, & de son carquois,
De son feu, de son arc turquois,
Que iamais ne darderoit flamme
Sur la poitrine de la femme.

Venus voyant perdre le fang,
Print en sa main vn linge blanc
Pour luy resfuyer le visage,
Et pour addoucir le courage
Du mignon qui se courrouçoit
Outre mesure, & qui tançoit,
Se print d'une face riante
Et d'une voix doucement lente
A dire ainfi : « Hà n'as-tu pas
Sous l'amorce de tes appas,
Cent & cent fois en eschauguette
Nauré les cœurs d'une fagette?
Et d'une fielleuse poison
Brulé le sens & la raifon?
Et caufé dedans nos poitrines
Vne douleur que les racines,
Ny les drogues, ny le sçauoir
Du fils d'Apollon n'ont pouuoir
De guarir, & que la pointure
De ton dard est beaucoup plus dure

Que celle qui t'a offensé
 Sans iamais y auoir pensé,
 Et qui ne pense auoir sur elle
 Pauurette, vne playe mortelle
 Que ton arc dessus moy vainqueur
 A bien causé dedans son cœur? »
 A peine eut finy la parole
 Qu'Amour tout irrité s'enuolle
 En quelque secret inconneu :
 Car depuis il ne s'est point veu.
 Et c'est pourquoy ma toute belle
 Humaine se monstre & cruelle.

 AMOVR MEDECIN.

LA larme à l'œil, sur la bouche à ma Dame,
 Lors qu'elle estoit en son accez fiéureux,
 l'alloy cueillant vn baïser fauoureux,
 Tel que celuy que le pigeon peureux
 Prend fretillard pour appaïser sa flame.

Elle des mains mifes deuant sa bouche
 Le destournoit, ne voulant qu'il fust pris,
 Craignant que deux d'une fiéure surpris,
 Comme ils estoient de mesme flamme épris,
 Ne fussent morts en si douce écar mouche,

Difant : « Mon Dieu, d'une voix foible & lente,
 N'achepte point si chèrement cest heur,
 Ce vain plaisir, ce tant peu de faueur,
 Leger payment de si griefue douleur,
 Et te repais d'une plus douce attente. »

Alors le trait de ma langue animée
 Pouffant fait breche, entre & gaigne le fort,
 Tant que forcée elle endure l'effort
 De ce baïser qui vient à mon support
 Sur le rempart de ceste bouche aimée.

Restant vainqueur, ie goûté les délices
 De ce baïser qu'on m'auoit refusé :
 Car mon dessein tant fut autorisé
 Du dieu d'Amour, qu'il fut fauorisé
 Cueillir le fruit de mes douces malices.

Morte reuient, & guarist de ses peines
 Sans m'offenser de sa fiéreuse humeur,
 S'on ne disoit l'amoureuse fureur
 Estre vn chaud mal, vne fiéure, vne peur,
 Qui va glaçant le sang dedans les veines.

Depuis, Phebus ne fist la medecine :
 Mais surmonté & vaincu de l'Amour,
 De son bon gré luy quitta dés ce iour
 L'art de guarir des fiéures à son tour,
 Tant fut d'Amour la puissance diuine.

A SA MAISTRESSE.

TA bouche en me baïfant me versa l'ambrosie
 Dedans le ciel voûté dont se paissent les Dieux,
 Et moy en suçottant & ta langue & tes yeux,
 Ie dérobbé, larron, & ton ame & ta vie :
 Ce fut au cabinet où ie pris amoureux
 Les faueurs dont i'espere en fin me rendre heureux,

Cabinet le feiour des baiſers & des Graces,
 La retraiſte d'Amour, où mourant de plaiſir,
 Heureux, ie mis la main ſur les mignonnes traces
 Qu'Amour pour ſe loger a bien voulu choiſir.

Sus donc, approche-toy & me baiſe, mignonne :
 Suçons & reſſuçons l'un & l'autre à ſon tour
 Le petit bout ſucré que la mere d'Amour
 A confit dans le miel des baiſers qu'elle donne.

Las! que dy-ie, mon Cœur? à peine auons pouuoir
 Vous & moy tant ſoit peu libres nous entreuoir,
 Tant y a deſſus nous de fenestres ouuertes :
 Mais ſi le feu d'Amour auſſi vif que le mien
 Efchaufoit voſtre ſang, vous auriez le moyen
 Trouuer & temps & lieu pour ſoulager nos pertes.

D'VN BOVQVET

ENVOYÉ LE MERCREDY DES CENDRES.

CE bouquet de menu fleurage
 Vous ſeruirra de teſmoignage
 Que nos beaux iours coulent ſoudain
 Comme la fleur, & qu'il faut prendre
 Le plaiſir ſans le ſurattendre
 Ny le remettre au lendemain.

Sans attendre que la vieilleſſe
 D'une froide & morne pareſſe
 Rende nos membres froids & gours,
 Paſſant en douceurs amoureufes
 Et mignardifes gracieufes
 Ce qui reſte de nos beaux iours.

Auffi bien ceste Parque fiere
 Pour nous coucher dedans la biere
 Defia nous attend fur le port :
 Mon Cœur, croyez-moy ie vous prie,
 Passons doucement nostre vie :
 On ne sent rien apres la mort.

Rien n'y a d'apparence humaine,
 Il n'y a fang, ny poux, ny veine,
 Cœur, poulmon, ny foye, ny ners :
 Ce n'est rien qu'une ombre legere
 Sans sentiment & fans artere,
 Proye de la terre & des vers.

Vous fçavez ce que dit le Prestre
 Quand plus deuôt de sa main deffre
 De cendre il nous croife le front,
 Clairement nous faisant entendre
 Que nos corps font venus de cendre
 Et qu'en cendre ils retourneront.

 DIALOGVE.

LE PASSANT.

Ov est ton arc, Amour, ta fleche, ton flambeau,
 Et les replis dorez de ton pennache beau?
 Pourquoi roule en tes mains vne triple couronne,
 Et la quatrieme encor ton beau chef environne?

AMOVR.

Paffant, ie ne fuis nay de la folle Cypris,
 Ny du fangeux Plairir le neuveu point ne fuis :

l'allume à la vertu les ames plus modestes
 Pour les guider au ciel dans les troupes celestes.
 Car les quatre Vertus quatre couronnes font,
 Mais Prudence premiere a choisi mon beau front.

 CHANT D'ALLAIGRESSE

SVR LA NAISSANCE DE FR. DE GONZAGVE,

FILS DE MONSEIGNEVR DE NEVERS. (1)

DV LATIN DE M. DV CHESNE,

Lecteur du Roy. (2)

PRINCE gentil & beau, Prince plein de douceur,
 De race genereuse, & comblé de bon-heur,
 Fauorifié du ciel, dont l'heureuse naissance
 Fait naistre quand & soy l'heureuse paix en France,
 Paix qui d'un fort lien a sainctement reioints
 Deux freres pour l'absence auparauant desioints.
 Quand fera-ce, mignon, que pour ces bons offices
 Rendre nous te pourrons assez d'humbles seruices:
 Car la paix que le peuple & par vœux & par pleur,
 Que le sage Senat par aduis faint & meur,
 L'Eglise par priere, & que la force humaine,
 L'art ny l'inuention, n'ont peu rendre certaine,

1. Fils de Louis de Gonzague devenu en 1565 duc de Nevers, par son mariage avec Henriette de Clèves.

2. Leger Du Chesne, philologue et humaniste de Paris, l'un des professeurs les plus distingués de l'Université. Malheureusement pour sa mémoire, le savant devint homme politique et, à ce titre, l'un des plus ardens apologistes de la Saint-Barthélemy. Il mourut en 1588.

Baif a donné également une traduction française de ces mêmes vers latins de Du Chesne.

Par toy germe diuin apparoiſt à nos yeux
 Comme l'aube du iour de ton feu radieux,
 Ayant chaffé la nuit & l'ombre Stygiale
 Qui couuroit le beau chef de la fleur liliale.

Enfantement heureux & digne à l'aduenir
 Deſſous le ciel François d'immortel ſouuenir :
 Car ſi ia ton enfance, en iugement petite,
 Commence à s'honorer par vn ſi grand merite,
 Quelle eſperance apres pouuons-nous conceuoir
 Lors que tu feras grand d'eſprit & de pouuoir,
 Quand tu voudras bien-né imiter de ton pere
 Les palmes, les lauriers, & la lance guerriere?

Par augure certain du ventre maternel
 Cela fut remarqué, que deuois eſtre tel,
 Quand d'vn fiéureux accès ta chere & douce mere
 Fut ſi proche de mort, que la foſſe & la bierre
 Beantes l'attendoyent preſtes à l'engloutir
 Sans le diuin ſecours qui l'en vient garantir :
 Sçachant bien qu'vne fois les valeurs de ta vie
 Seroyent l'heureux repos de ta douce patrie.

Doncques le peuple bas, & l'Egliſe & la Cour,
 Vont beniffant l'enfant caufe d'vn ſi beau iour :
 La France à deux genoux fait ſon humble priere
 Au Seigneur tout puiffant, qui deſſous ſa main fiere
 Fait trembler l'vniuers, puis qu'en ta naiſſance or
 Nous voyons de retour le premier âge d'or,
 Puis que du dieu Ianus tu as fermé la porte
 De cent chaînes, à fin que le trouble n'en forte,
 Qu'autour de ton beau front ſe ramagent touſiours
 Les Delices, les Jeux, les Ris & les Amours :
 Vn Printemps eternal ſur tes léures fleuriffe,
 Touſiours ſur ton berceau foit la douce blandice,
 Les Graces, les attraits, & cent baiſers mignars
 Autour de ton beau col pendillent fretillars.

Ainſi foyent donc heureux le Prince & la Princeſſe

Qui t'ont fait voir le iour, toy en ta petiteffe
 Heureux d'estre né grand & d'illustres ayeux :
 Ainfi la France allaigne en front victorieux
 Ayant veu son grand Duc, porte la branche viue
 De lauriers verdoyans, & toy celle d'oliue.

 DE APIBUS POLONIS

ET R. BELLAQVA A. B. (1)

BELLAQVA, fama refert constans, & vera Polonam
Dulciculi fauulos gignere mellis apem :
At tua nectar apis fundit, sic illa palatum
Digna tenere hominum, sed tua digna Iouis.

 TRADUCTION

DE QUELQUES SONNETS FRANÇOIS EN VERS LATINS

PAR LE MESME BELLEAV.

Mouches qui maçonnez les voutes encirees... (2)

AD APES.

ARTE laboratas doctæ componere cellas
Florilegæ volucres, doctæ fragrantia mella
Stipare, & flores summos libare peritæ,

1. Antoine Baïf est suffisamment désigné par ses initiales comme l'auteur de ce quatrain élogieux. On n'oubliera pas, pour justifier l'épithète de Baïf, que Belleau a dédié une partie de ses œuvres au roi de Pologne (Henri III).

2. Le texte de ces divers sonnets se trouve dans la II^e Journée de la Bergerie (t. II, p. 280 et suiv.).

*Cereæ Dædaleo sub fornice fingitis antra,
 Rara fauis, laqueata, leui discrimine ducta,
 Quasque humana negat solertia, proditis artes,
 Si tamen ignoratis ubi bene fundat odores
 Terra suos, teneras quibus aut in montibus herbas,
 Quisue locus claudat diuinos nectaris amnes,
 Labra meæ Dominæ petite, hic confusa virescit
 Florum læta seges, Castæque, Crocique, Thymique,
 Hinc mellis currunt latices, hinc manat odorum
 Hesperidum quicquid vobis violaria fundunt,
 Quicquid odoriferi pestana rosaria Veris.
 Cautius at, moneo, roseis confidite labris :
 Nam flamma ut cineri, labris supposita, periculum est
 Utulet ut pennas, ipsam quæ absumeret Ætnam
 Ne dum vos, imis penitus grassata medullis.*

Quand ie presse en baissant...

Vivo tuis dum ego osculis, & mollia
 Dum mollibus labella moriunculis
 Adpeto, animæ pars melior ad tuam meæ,
 Tua ad meam fugit furore percita,
 Sic gemina spirat vnico in corpore anima
 Viuitque lucis mutux vsuram trahens.
 Sed inquilina velut tua, impatiens moræ
 Pertæsa sedem, pristinum in locum cupit
 Statim remigrare, insequitur illam mea
 Cupidè, furensque linquit hospitem suum,
 Sic viuis inter mortuos elanguo.
 Quod si furorem, dura, non lenis meum,
 Nec labra labris conseris iam iam meis,
 Miser liquefam exanguis, & sine spiritu.
 Ergo perenne tu mihi da basium
 Dulci quod afflatu vagam reddat animam,
 Et me beato ditet infortunio.

Ce begayant parler...

BLÆSA illa mollicella verba, & blandula,
 Riusque lenes languidique ocelluli
 Tecum osculis dum luctor altercantibus,
 (Elicere cœlo sola quæ possent louem)
 Papillulæque turgidæ, quæ lilium
 Candore vincunt læteo, labellaque
 Minio, rosisque, & purpuræ certantia,
 Comæque flauæ, eburneisque dentium
 Æqualis ordo, macerant me perditè.
 Sed summa puro lingua rore perlita,
 Vinctique nexu blandiore spiritus,
 Duplicisque linguæ impressiones mutæ,
 Hinc inde lenis cursitanisque anhelitus,
 Meam omnibus fœlicitant mentem modis.
 Nam seu retortos diuidam capillulos,
 Tremulasque fugam basiendo pupulas,
 Animamque labris sentiam errantem tuis,
 Tabesco, & ossa pavidus occupat tremor,
 Vultumque sudor salsus inficit meum,
 Animusque dulci amore percussus stupet.

Si mille œillets, si mille lis i'embrasse...

AD SOMNVM.

MILLE si violas, rosasque mille,
 Mille delicias, iocosque mille,
 Amplector, mea vinciens decenter
 Circum brachia, strictus sequaci
 Vitis capreolo, tenaciore
 Nexu, qui tenerum illigat flagellum :
 A me si dolor anxius recedit,
 Mecum deliciæque commorentur,
 Si nox est mihi gratior nitenti

*Luce, Somne mei quies laboris,
 Acceptum tibi debeo referre.
 Tecum in æthereas domos volarem,
 Sed fallax natitans imago ocellis
 Semper delicias meas, iocosque
 Frustratur, cupidumque me relinquit,
 Fruentemque fugis beatiore
 Voto, Somne, meo inuidens amori,
 Cælestis velut æfluante cælo
 Furtim labitur ignis, & repente
 Vanescit, tenues & in fauillas
 Sese dissipat, euolans minutim,
 Aut ceu turbine sæuiente nubes
 Ventorum in tenues liquefcit auras.*

Que lâchement vous me trompez, mes yeux...

QVAM me decipitis malignè ocelli,
 Fallacis memores figuræ ocelli!
 Heu nimisque ferox, ferumque fatum
 Voto supplice nescium moueri,
 Astrorum scelus heu nimis cruentum!
 Si fontis leuiter fluentis vndas
 Fallaci nimis ore fontis vndas
 Amaui, proprio perustus igne,
 Tabescamne ideo miser! sequacem
 Imprudens iuuenis sequutus vmbra?
 O Dij quod genus istud est furoris!
 Amans vt peream, simulque perdam
 Quem mendax vacuis imago flammis
 Membratim extenuet? propinquiore
 Flaua liquitur vt vapore cera!
 Sic flebat liquidam imminens in vndam
 Narcissus, subitum repenti florem
 Cum vidit, moriente se, renasci.

Voyant les yeux de toy, Maistresse esleue...

MELLITOS dominæ videns ocellos
Meæ, quam Veneres Cupidinesque
Leſtam inter reliquas mihi dederunt,
Statim paſco animam meam lubenter
Cibo tam lepido, atque delicato,
Ut illam ſolito appetentioſam
Inſcatam animam meam relinquam.
Namque amor face qui & ſuis ſagittis
Cor meum laniare deſtinavit,
Meos uſque adeo leuat dolores,
Ut prorsus vacuum obſtinatioſam
Cura fecerit intimam medullam.
Nec res ardua ita & laborioſa
Eſt amare! graue haud graue eſt amare,
Uſquequaque malum, malum ſed anceps,
Partem mellis habens, ſimulque fellis;
Intus vulnus hiat, foriſque clauſum eſt :
O me terque quaterque iam beatum
Si truci face corculo uſtulato,
Una iam ſemel occidens ſagitta,
Et factus tenero comes Tibullo,
Errem myrteola vagus ſub umbra.

IMPRECATIONS

SVR LA MORT DV SEIGNEVR LOYS DV GAZ,

PRISES DV LATIN DE M. DE P. P. (1)

L'AVTHEVR donc de ta mort, du Gaz (2), est inconnu,
 Et iufques à present fous filence tenu
 L'audacieux forfait, & n'est lieu qui pareffe
 Où se puiffè attacher mon ire vangeresse :
 Nemefis le fçait bien, & le fçait bien ce Dieu,
 Ce deuin Apollon, qui a l'œil en tout lieu :
 Mars le fçait bien auffi, & de larmes communes
 De leur cher nourriçon pleurent les infortunes,
 Et de commun accord enemble ont arresté
 De cest acte mechant vanger la cruauté.

Mais ô Dieux! ie vous pry, ne fouillez vos fagettes
 De fang fi corrompu, ny d'ombres tant infettes,
 Mais que le crimineux, l'affaffin & l'authèur
 Viue eternellement fans sentir la faueur
 De la mort, quant & foy qui tout malheur entraîne.

Quiconque foit celuy, qu'il furuiue à la peine
 De ce meordre cruel, qu'il m'ait pour ennemy,
 Aife de fon malheur, & mourant à demy

1. Ces initiales, qui se retrouvent dans diverses pièces, désignent M. de Pimpont.

Vaillant de Guelle (Germain), né à Orléans au commencement du XVI^e siècle. Conseiller au parlement de Paris, abbé de Pimpont. Il devint évêque d'Orléans et mourut à Meung-sur-Loire en 1587. Scevole de Sainte-Marthe a fait son éloge. On a de M. de Pimpont notamment une édition annotée de Virgile.

2. Louis Beranger du Gaz ou du Guast, mignon de Henri III, né vers 1545, assassiné à Paris le 31 octobre 1575, par les ordres, a-t-il été prétendu, de Marguerite de Navarre dont il avait révélé les amours avec Bussy d'Amboise (Mém. de Cheverny, t. IV).

D'un œil caue & tranſi languiffant reconnoiſſe
 Vn autre Gaz en moy qui vainqueur apparoiſſe
 Sauf & ſain de retour, ne ſouffrant mal ſinon
 Et viuant, & voyant, des filles d'Acheron.
 Roule vif garroté ſur les ælles bruyantes
 Du roûet d'Ixion, ſous les cymes pendantes
 D'un rocher esbranlé ſoit touſiours en frateur,
 Bruſlé, tari de ſoif, & paſmé de chaleur,
 En l'eau iuſqu'au menton, d'entrailles renaiffantes
 Paiſſe des fiers oiſeaux les bouches rauiffantes.
 Et ſi quelque ſentir aux ombres de là bas
 Reſte apres vn tardif & pareſſeux trespas,
 Soit de meſmes bourreaux, & de meſmes martyres
 Tourmenté ce meurdrier ou d'autres qui ſoyent pires,
 A fin de foulager les coupables damnez
 De ſupplices plus doux ſe voyant condamnez.

Des Eumenides ſœurs la garde plus cruelle
 Sur le fueil de ſon huis face la ſentinelle,
 Et les ſoucis mordans, le remors & la peur
 Couchent dedans ſon liſt pour le mettre en fureur.

Sus doncques Tiſiphon, induſtrieuſe appelle
 Tes ſœurs pour inuenter quelque peine nouvelle,
 Tire Mezention du profond des Enfers
 Et Perille, artizans de ſupplices diuers :
 Fay bruire ſur ſa peau vne large courroye
 Tant que le ſang meurdry de tous coſtez ondoye
 Coups ſur coups redoublez, fouettant, hachant, brulant
 Le dos de ce meurdrier de toutes parts ſanglant,
 Trauailé de priſon & de torches ardantes,
 De coups, de pois, de geſne & de lames bruſlantes :
 Ou dans vn ſac de cuir eſtroitement enclos,
 Le ſinge & la vipere alterant ſon repos
 Le tourmentent ſans fin pour auoir eu l'audace
 De priuer la patrie & d'honneur & de grace.

Au lieu le plus ſecret qui ſoit en ma maiſon,

Du Gaz, ie veux auoir ton image & ton nom
 Entier & d'or maffif, aux autres foit d'eslire
 Te faire, fi leur plaift, de bronze ou de porfire,
 A fin qu'en épanchant de ce fang ennemy,
 Inuoquant ta faueur, ton nom & ton amy,
 Sur les autels iumeaux le Deuin & l'Aufpice
 Te puiſſe heureuſement offrir fon ſacrifice.

Ie te ſalué, ô Gaz, & deuôt en ce lieu
 l'honore ta vertu d'vn eternal adieu :
 Et ſi des champs heureux y a quelque eſperance
 Aux ombres de retour, vien voir la doleance,
 Le regret memorable, & les pleurs de ton Roy,
 Affiſte à ma priere, & aux vœux que pour toy
 Ie dreſſe en ton obſeque, à fin que ton ſaint ombre
 S'en retourne appaiſé dans le royaume ſombre.
 Heureux puis que la Parque a voulu retrancher
 La trame à tes beaux iours, auant que trebucher
 Tu veiſſes ta patrie, hélas qui ne pend ores
 Que d'vn petit filet & tout pourry encores!

Heureux puis que ton corps par le meſme troupeau
 Des Muſes fut porté iuſques dans le tombeau,
 Ton corps outré, nauré en cent façons cruelles,
 Indignement forcé de cent playes mortelles,
 Maſſacré dans le liſt d'vne aſſaffine main
 Sous le faux tradiment d'vn meurdrier inhumain.
 Playes dont pour iamais immortelles les rendre,
 Les Muſes au poinçon deſſus l'eſcorce tendre
 Des verds lauriers de Pinde, en ſigne de douleur,
 Dépites ont graué le nombre & la grandeur,
 A fin qu'en les voyant croiſſe la ſouenance
 Que tu n'as le renom d'eſtre mort ſans vengeance.
 Mais trois fois plus heureux qui as eu la faueur
 D'auoir les yeux fermez, pour le dernier honneur,
 Des blanchiffantes mains de Maïſtre & de Maïſtreſſe,
 Yeux preſſez de ſommeil, nouâns en l'ombre épaiſſe

De l'éternelle nuit, & trois fois plus heureux
 Que ma Muse sacrée a défilé tes yeux
 Par ces vers truchemens de mon humble priere
 Pour les faire iouir de la douce lumiere.

DIRÆ AD GAI MANES. P P.

ERGO tuæ cædis, Gai, est incognitus auctor,
 Et crudi pressa est etiam num audacia facti,
 Nec mea habet quo se ira vltrix immittere possit :
 Scit Nemesis, scit & omne videns deus augur Apollo,
 Scit Mauors, & vterque suum nunc luget alumnum,
 Et sceleri intentant communi fœdere letum.
 Sed tela impuro, Dij, ne fœdate cruore,
 Consciis at viuat longum, percussor, & auctor,
 Quisque nouæ superans penæ, scelerisque luelæ
 Me sibi semineci insultantem cernat, & in me,
 Victorem, & reducem, moridundo lumine, Gaium.
 Viuentem impediatque Acherusia vita videntem,
 Versetur viuax Ixionis orbe, cadenti
 Suppositus saxo, in mediis miser areat vndis,
 Pascat aues semper rediuuio viscere diras,
 Atque illum, si quis post funera fera superstes
 Sensus erit, repetita eadem tormenta sequantur,
 Donec pœna minor fontes solabitur vmbas.
 Eumenidum insomnis seruet custodia limen
 Illius, & lecto curæ stabulentur eodem,
 Tisiphone vocet in pœnæ commenta sorores
 Ingeniosa suas, veteresque Perillon ad artes
 Excitet, adque nouas medio Mezention Orco,
 Sanguineo increpitet quatiens, torrensque flagello,
 Carcere, verberibus, tædis, pice, lamina, & anguis
 Angat eum, & corio conclusus simius vno,
 Effætam reliquo patriam ausum orbare decore.

*Gai, adytis tamen in nostris tu stabis in auro
 Totus (marmoreum faciet te cætera turba)
 Sanguine vt hostili geminas tibi liber ad aras,
 Sacra secunda, litans, & amicis nunciet auspex.
 Æternum salue atque vale, mihi maxime Gai,
 Siquis ab Elyfio magnis datur exitus vmbri,
 HENRICI interfis lacrymis, memorique querelæ,
 Inferiisque meis precibus, votisque supremis,
 Ut placata tui Diti reddatur imago :
 Fœlix quod secuere prius tua flamina Parcæ,
 Quam putri caderet dependens patria filo,
 Quod non conductæ flerunt tua funera Musæ,
 Et corpus subiere rogo, quod mille petitum
 Perfossimque locis, Pindææ & cortice Daphnes
 Vulnera tot numero & modulo inscripsere dolori,
 Indignè antè tuum accepit quot hiulca cadauer,
 Hoc ideo, ne tu famam patereris inulti,
 Ter fœlix extrema oculos in nocte natantes
 Quod domini clausere manus, dominæque, resignat
 Et quod eos reuocans mea Musa in luminis oras.*

AD P. RONSARDVM. (1)

*VNDIQUE in Oceanum volvant cùm flumina lymphas,
 Cumque Iris nubes hauriat Oceano,
 Fluminibus, Ronsarde, tamen nil crescit ab illis,
 Ut neque decrescit nubibus Oceanus.
 Sic tua laus, totum quæ late amplectitur orbem,*

1. Ne se trouve pas dans les éditions précédentes. Imprimé en tête des Œuvres de P. de Ronsard (t. I, p. xviii, édit. de M. P. Blanchemain).

*Fluctibus immensi non minor Oceani,
 Crescere nec potis est, nec iam decrescere, laude
 Omni hominum maior, maior & inuidia.
 Maiorem hic igitur magno te dicet Homero,
 Ille tibi magnum cedere Virgilium.
 Mi satis est, veteri ut titulo se marmora iactant,
 Dicere : Ronsardi est hoc quoque, lector, opus!*

AD EVNDEM

DE FONTE D. THEOBALDI.

HÆC tua quæ strepitat tremulis argentea riuus,
 Et quæ de viuo cespite lympha micat,
 Non illa est pridem qua tu Theobalde solebas
 Quæsitam nimio sole leuare sitim :
 Febre laborantes non est quæ pota iuuaret
 Artubus, & medicæ quæ daret artis opem.
 Nam periit, veteresque petens fugitiua meatus
 Arentem auerso tramite liquit humum.
 Hæc noua Parnassi currit de vertice montis,
 Hanc sequitur properè Pieridumque chorus,
 Migrarunt Nymphæ, simul & migravit Apollo.
 Et iacet obscurus nunc sine fonte locus.
 Nimirum pulchrè venturi præscia vatis,
 Unda sepulchralem quæ fluit ante domum.
 Ergo Ronsardum si bruta elementa sequantur,
 Nonne putas Orphei facta habitura fidem?

ESPOIR DECEV. (1)


JEHAN furprit gentil oyseau,
 Lequel charmoit par son ramage :
 Et pour ce qu'estoit son plumage,
 Onc ne se vit rien de si beau.
 A terre il met soubz son chapeau
 Cestuy doulx chantre du bocage,
 Puis s'en va, questant maint rameau,
 Pour à l'oyfel faire vne cage,
 Difant : « O cher petit moineau!
 Adonc qu'auray parfait l'ourage,
 Iray vers farouche Ifabeau,
 Et de toy luy faisant hommage,
 Reclameray, pour tel cadeau,
 Vng doulx bayser, amoureux gage :
 Et si m'en donne vng, bien & beau,
 Deux en prendray, trois, plus je gage!...
 Las! point n'est faite encor la cage!... »
 Mais Dieu! quel contretemps nouveau!
 Bife, qui tousiours fait rauage,
 Auoit emporté le chapeau :
 Oysel chantoit dans le feuillage.
 Bayfers adieu! Le pastoureau
 Plus n'en espera dauantage.

1. Cette petite pièce a été publiée, il y a quelques années, dans la *Vigie de Dunkerque*, comme étant de Remy Belleau. Nous croyons devoir l'insérer ici, quoique peu porté à en garantir l'authenticité.



ODES.

A NOGENT. (1)


O TERRE, en qui i'ay pris naissance,
 Terre, qui ma premiere enfance
 Alaittas de ton cher tetin,
 Mais helas qui ne me fus guere
 Ny mere nourrice, ny mere,
 Me trainant ailleurs le destin.

Toutesfois ie m'estime encore
 Heureux, que mon labeur t'honore,
 En te rendant comme ie puis,
 Par vne si basse escriture,
 Le paiement de la nourriture
 Qu'autrefois dedans toy i'ay pris.

1. Cette ode, qui figure pour la première fois dans une édition des Œuvres de Remy Belleau, fut composée à l'occasion de la rédaction des Coutumes du Perche, qui eut lieu le 20^e jour du mois de juillet 1558, à Nogent-le-Rotrou, sous la présidence de l'illustre Christophe de Thou, premier président du parlement de Paris, le père du célèbre historien.

L'ode de Belleau se trouve en tête du recueil des Coutumes du Perche, inséré à la suite de l'Histoire du pays du Perche par Gilles Bry de la Clergerie (Paris, pet. in-4^e, Pierre Lemur, 1620).

O terre trois fois genereuse,
Terre gentille & bien heureuse,
D'escouter tant de doctes vois
Qui chantent l'honneur de ta gloire,
Et fus le marbre de memoire
Engraunt tes premieres lois,

Et te font changer de visage,
Dépouillant ce masque fauage,
Et ce langage forestier,
Qui sentoit encor la rudeffe
De cette brutale vieilleffe,
Dont viuoit le siecle premier,

Qui n'auoit esproué l'eschange
D'Achelois, ny le doux meflange
Du iust pourpré de raisins meurs,
Ny veu Cerés à treffe blonde,
Ny les flots ecumeux de l'onde,
Ny de Mars les chaudes fureurs :

Auant qu'Apollon, ou Mercure,
Eussent mis nouvelle ceinture
Aux flancs des premieres citez,
Et touchant leur lyre cornuë,
D'vne musique non cognuë,
Eussent les marbres enchantez :

Alors que la lyre Thebaine
Attiroit les rochers sans peine,
Et les caillous en sautelant,
Dessous le tremblement du pouce,
Dançoient de gaillarde secouffe,
En nouveaux murs s'amoncelant.

Tant fut ceste entreprise braue,
Qu'en peu de temps la mer qui laue
Le soleil mourant sur le soir,
Et celle qui le voit renaître,
De la loy virent apparôître
Combien grand estoit le pouuoir.

Et comme fouz l'ombrageux voile,
Puis vne, puis vne autre estoile,
Puis mille & mille en vn moment,
Ou comme l'heure printaniere
Couure la terre nourriciere
De mille fleurs diuerfement,

Aussi tost à ces loix ciuiles
On vit les citez & les villes
Croître en palais audacieux,
Tant que leur superbe apparence
Sembloit porter vne arrogance
De vouloir défier les cieux.

Seule restoit nostre contree
De toutes, que la belle Astree
N'auoit imprimé de ses pas,
Ne nous reglant de sa police,
Ou pour nostre humaine malice,
Ou pour ne la cognoître pas.

Mais aussi tost que Calliope
Eut amené sa belle troppe
Dans Nogent, & que fouz le bruit
Du petit Ronne qui murmure,
Eut ballé dessus la verdure
De nos bords, aux rais de la nuit,

Lors Nogent se fit la montagne
 De Parnasse, & non pas Mortagne,
 Ny Belleme, qui n'ont en foy
 L'honneur d'auoir receu les Muses,
 Ny tant de coustumes confuses
 Rangé sous l'ordre de la loy. (1)

 SVR L'IMPORTVNITÉ D'VNE CLOCHE.

AV SEIGNEVR NICOLAS,
 Secretaire du Roy.

HA celuy qui t'a fondue
 Le premier, & qui t'a pendue
 Pour fentinelle dans ce coin,
 Clochette, de la mesme main
 D'un laqs courant t'eust estranglee
 Plustost que t'auoir esbranlee
 En ces tons aigrement mutins,
 Pour rompre la teste aux voisins,
 Et pour estourdir les malades,
 Pour decourir les embuscades
 De ceux qui vont faire l'amour,
 Ou trauailler ceux qui le iour
 Attendent pour faire iournee
 Et gagner leur vie assignee
 Dessus la fueur de leurs mains,
 Le secours des pauures humains.

1. Allusion à la rivalité qui existait entre Nogent, Mortagne et Belleme, les trois principales villes du Perche, sur la prétention de chacune d'être la capitale du comté.

Encor si tu estois de celles
Qui sonnent des chançons nouvelles
En carillon, portant le nom
Ou de Marie, ou de Thoinon :
Mais tu n'es rien qu'une bauarde
Sans adieu, fascheuse & bastarde,
Sans nom, sans grace & sans honneur,
La garde d'un huis & d'un mur.
Ou de celles qui font paraître
En quels mois les iours doiuent naître,
Ou courts, ou longs, en conduisant
Les iours qu'elles vont diuisant
En heures, en quarts & minutes :
Car ce n'est toy qui les aiustes,
Marchant lentement pas à pas,
Ne qui les mesure au compas,
Comme celles-là qui partagent
Notre vie, & qui la mesnagent,
Si bien que le Dieu radieux
En son cours ne le feroit mieux.
Car lors que sa face riante,
Et sa lumiere estincelante
Ne se découure quelquefois,
Si est-ce que leur contrepoids
N'estant point fuyet aux nuages,
Ny aux brouillas, ny aux orages,
Nous monstre qu'au son d'un metal
Et sous un mouuement egal
Les iours, les mois, & les années
Coulent vrayment assaifonnées
Au son des Orloges qui font
Les heures qui vont & reuont.
Or va donc fascheuse importune
Mendier ailleurs ta fortune,
Va te pendre dans un clocher

Sans trauailler mon amy cher
Nicolas, qui d'vn mal de teste
Pressé te craint comme tempeste :
Nicolas que i'aime trop mieux
Que la prunelle de mes yeux :
Nicolas qui d'amitié fainte
Et qui de volonté non feinte,
Est tousiours époint d'vn desir
A l'ami de faire plaisir :
Et fur tout, à ceux qui les traces
Suyuent des vertus & des graces,
A ceux qui ont ie ne sçay quoy
De plus riche & meilleur aloy
Que n'a le commun populaire
Qui ne porte rien que vulgaire :
A tous ceux en qui la faueur
Du ciel a verfé le bonheur,
Qui sans fraude sophistiquee
Ont l'ame ouuerte, & non masquee,
Se montrant tousiours à l'amy
Entiers, & iamais à demy :
A ceux qui de la poësie
Ont l'ame eschaufée & faisie,
A ceux qui sçauent bien chanter,
Mignarder, flatter, pinceter
Les cordes de leurs mains legeres
D'vn lut aux languettes forcieres.
Bref à ceux qui d'vn air subtil
Ont le cœur net, l'esprit gentil,
Le vouloir bon, tant il se montre
D'heureuse & de bonne rencontre.
De peur doncques de ne troubler
Son repos, & de le combler
D'aigreur, & de chaude colere,
Va Clochette, & te tire arriere

Loing de nous, & pouffe tes fons
Par les bois, & par les buiffons.
Si tu ne le fais, ie coniure
Ton metal, & prompt ie te iure
Qu'à coups de pierre & de caillous
En bref ie le rendray si dous,
Que par son bruit espouventable
Il n'offenferá miserable
Mon cher Nicolas, qui fieureux
D'une quarte vit langoureux :
Autrement, Cloche, ie t'affeure
Que pour éternelle demeure
Sonnante pendras au collier
Ou d'une vache, ou d'un bellier,
Ou d'un grand mouton porte-laine,
Du troupeau le grand capitaine,
Ou pour apprendre mille tours
Au col des finges & des ours.
Sinon, ie pry Dieu qu'attachee
Loing de nous tu pendes bouchee
De fange, de paille & d'estrain,
Pour rendre muet ton airain :
A celle fin que par ce charme
De nuit ne donnes plus l'allarme
Aux malades, qui dans le lit
Sommeillant s'eueillent au bruit
De ton batail, ou que brisee
Sourde tu tombes mesprisee,
Ou que ton importun caquet
Soit fait compaignon du claquet,
Du baril & de la beface
D'un ladre verd, ou que l'on face
Sans reposer ny iour ny nuit
Par les champs quinquailer ton bruit,
Pendant au col mal affeuree

D'vn cheual de chaffemaree,
 Toufiours fonnant & brinballant,
 Carrillonnant, bruyant, tremblant
 Iufqu'à tant que tombes caffee
 En mille morceaux despeece,
 Ou que ton chant aigrement cler
 Semé s'euanouiffe en l'ær,
 Ou renclos iamais il ne forte
 Plus loing que le fueil de la porte
 De la maifon, ou de fi pres
 Muette ne tinte iamais.

 SVR LA MALADIE DE SA MAISTRESSE.

EN quelle grace plus celefte,
 En quelle beauté plus modeste,
 Pouuoit mieux loger la couleur,
 Qu'entre le lis, l'œillet, la rofe
 De ma Catin, en qui repose
 Le feul repos de ma langueur?

Faut-il qu'en fi peu de duree
 Vne grace tant affeuree,
 Vn œil, vn front, vne beauté,
 Vn rouge vermeil qui colore
 Ceste bouche que tant i'honore
 Sente vne telle cruauté?

Mais ie voy las! qu'en peu d'espace
 Le teint de la rofe se paffe,
 Et que la grappe se flaitrift,

Que du lis la teste panchee
De l'ongle feulement touchee
Tombant sur terre se pourrist.

Le peu durer ne m'est estrange,
Je sçay le journalier eschange
Des choses qui sont sous les cieux,
Et que le printemps de nostre âge
Coule aussi tost que fait l'image
D'un fonge qui trompe nos yeux.

Je le puis maintenant conneître :
Car cela que je pensois estre
En ma Maistresse moins mortel,
Je l'ay veu comme vne fumee
Au vent se pert en l'air semee,
En peu de temps se rendre tel.

Mais quoy? la beauté dont la Grece
Anima la prompte ieunesse
A sacquer les armes au poing,
Et celle dont le Peleïde
Eust meurdry le superbe Atride
Sans Pallas qui le print en foing,

A-t-elle pas de grand' foiblesse
Porté le masque de vieillesse,
La voix cassé, étiques les bras,
Porté, trainé de main tremblante
La croffe mesme chancelante
Sous l'inconstance de ses pas?

Le Temps qui tout frappe à sa marque
Les chargea toutes dans la barque
De ce barbare passager,

Pour passer fous muet filence
De leur beauté la fouenance,
Passant le fleuve mensonger.

Vous doncques qui croyez ma Muse,
Tandis qu'Amour ne vous refuse
Vn seul poinct de vostre plaisir,
Voyez, voyez qu'une maistresse
Pour auoir passé sa ieunesse
Sans amy n'a que desplaisir.

DE LA PERTE D'VN BAISER

DE SA MAISTRESSE.

QUELLE fièvre despitueuse,
Quelle audace fourcilleuse,
Quel outrage, quel malheur
A si tost emblé l'honneur
Du teint du lis, de la rose,
Sur la bouchette déclose
De ma Dame, où le baiser
Qui me fouloit appaiser
Estoit en garde asseuree
Dedans sa léure fucree?
Le baiser qui mille fois
A fait l'aile de ma vois
Cesser vn vol pour élire
Vne corde sur ma lyre?
Car si tost qu'elle tendoit
Sa bouche qui m'attendoit

Pour me darder vne flame,
Qui brusloit l'vne & l'autre ame,
Pour soupirer dedans moy
Le traict d'amoureux é moy,
Avec vne douce haleine,
Vne haleine toute pleine
De miel, de manne, d'odeurs,
De parfum & de senteurs,
En quel heur estoit rauie
L'esperance de ma vie?

Tout auffi tost ie sentoie
Gliffer vne douce vois
Begayant dedans ses roses,
Et par ses léures declofes,
Errante pour deceuoir
Mon cœur volant pour la voir.

Mais las! ores que ie cuide
Presser sa bouchette humide
Contre la mienne, & baïser
Ce qui fouloit m'appaïser,
Ie ne trouue plus les traces
Ny des Amours ny des Graces,
Helas ie ne trouue plus
En tout qu'un tombeau reclus
Fait de la léure blefmie
De la bouche de m'amie.

Et si croy assurement
Que Venus furtiuement
L'a pillé comme effrontee,
Et comme femme éhontee
En sa foy : car ie sçay bien
Que ialouse est de mon bien
De long temps, & pour mieux faire
Son larcin, veut contrefaire
L'amoureuse en mon endroit,

Et se vante auoir le droit
En ce baifer, d'heritage.

Car autre chose en partage
De son Adon ne receut,
Après que mort l'apperceut,
Sinon de soigneuse prendre
Au bord de sa léure tendre
Le baifer qui pallissoit
Sur l'amant qui finissoit.
Et dist qu'ell' le mist en garde
Sur la bouchette mignarde
De ma Dame, mais mon Dieu
Elle a remis en son lieu,
Et l'a derobbé à celle
Qui la rendoit immortelle,
A celle qui l'aimoit mieux
Que le rayon de ses yeux.

Et c'est pourquoy ma mignonne
La faueur plus ne me donne
De ses baifers amoureux,
Trempez d'appas doucereux :
Car la bouche pillereffe,
Et l'audace larronneffe
De Cytheree a repris
Le baifer qui m'auoit pris.

Adieu donc léure groffette,
Adieu rose, adieu perlette,
Adieu des plus riches fleurs
Et la grace & les odeurs :
Adieu branche coraline,
Adieu bouchette orpheline
Du baifer, qui de son beau
Faisoit briller le flambeau
D'Amour, entre la closture
De ceste riche ouuerture,

Qui monstroit mieux sa beauté
Que le cœur sa loyauté.

Adieu larron de mon ame,
Baïser, nourriçon du bafme,
Adieu, tant que i'aimeray
Sans toy ie ne baïseray.

SVR DES GRAINES

SEMEES PAR VNE DAMOISELLE, QVI NE
POVVOIENT LEVER NY CROISTRE.

CROISSEZ, croissez en ce doux mois,
Herbes, croissez à ceste fois
Que lunon est bien disposee :
Toufiours Zephyr ne souffle pas,
Ny toufiours ne s'ecoule en bas
Sur nous l'argentine rosee.

Est-ce l'humeur qui vous pourrist?
Est-ce le chaud qui vous flaitrist,
Ou la bife qui vous englace?
L'humeur qui donne accroissement,
La chaleur le nourrissement,
Le vent, la douceur & la grace?

Ne cachez plus vostre beauté,
Ne monstrez vostre cruauté,
Contre la douceur de la fille
Qui vous arrose doucement,
Et vous œillade humainement
Au matin quand elle s'habille.

Ce malheur vient-il de sa main,
Qui vous a mise dans le sein
De nostre mere, en sa grossesse
Qui semble n'avoir de plaisir,
Qu'en nous montrant l'ardent desir
Qu'elle a d'enfanter sa richesse.

Il vient de son œil flamboyant,
Toujours chaudement larmoyant
Deffus la couche enfemsee :
Il vient d'un soupir amoureux,
Ou d'un regard trop rigoureux,
Ou d'une trop froide pensee.

Car le trait que dardent ses yeux
Est plus chaud & brulle trop mieux
Que les rais du fils de Latone :
Puis ses larmes qui vont roulant
Et ses soupirs qui vont coulant
Causent un froid qui les estonne.

Les prez s'emailent de couleurs,
Les iardins s'emperlent de fleurs,
Cherchant d'eux-mesmes nourriture :
Sans art le laboureur rend bien
Les champs armez d'un petit rien,
Sans ayde que de la nature.

Laisse-les donc à la faueur
Du ciel, leur pere, & le bonheur
Des champs, des bois, & des prairies :
Car ton œil, tes pleurs, ton soupir,
Les feroient en terre croupir
Plus tost que les rendre fleuries.

SVR LES RECHERCHES

DE E. PASQUIER. (1)

CELVY qui docte se propose
 Bastir aujourdhuy quelque chose,
 Est né sous vn ciel malheureux :
 Car toute œuvre laborieuse,
 Qui part de main industrieuse,
 Demande vn siecle plus heureux.

Vn siecle pour le moins qui prise
 L'ourier, & qui le faurife,
 Sans le frauder de son honneur :
 Siecle ingrat, qui deffous la poudre
 Laiffes trop vilement diffoudre
 L'ourage d'vn gentil labour!

Tu te ris, si l'on te retrace
 Quelque trait à l'antique grace,
 Tu prens toute chose à defdain :
 Tu ne fais cas que des estranges,
 Defrobbant les iustes louanges
 De ceux qui naiffent dans ton fein.

1. « Estienne Pasquier, auocat fameux à la court de Parlement de Paris, fort docte et de gentil esprit, et du nombre de ceux qui meritent bien entreprendre la charge d'une belle histoire, comme y estant des mieux versez de nostre siecle, et l'un des plus curieux à rechercher les precieux tresors des antiquitez de nostre France. » (MURET.)

Les *Recherches de la France*, dont le premier livre parut en 1560, sont regardées à juste titre comme l'œuvre capitale de Pasquier, et obtinrent un légitime succès qui n'est point éteint aujourd'hui. (Voir en tête de ce vol., dans la notice de Colletet, le jugement d'Est. Pasquier sur Belleau.)

Tu ne veux qu'une maison grande,
Sans sçavoir que le temps commande
Sur les desseins de ton cerueau,
Enterrant la fourde memoire
Et de ton nom, & de ta gloire,
Sous l'oubly d'un mesme tombeau.

La vertu te fert de rifee,
Et la science mesprifee
S'escoule, & te vient à mespris :
Rien ne te plaist que l'ignorance,
Deffous le masque d'arrogance,
Qui fait rougir les mieux appris.

Si faut-il confesser encore
Que le faint labeur qui redore
L'honneur de ces siecles derniers,
A trouué l'argentine courfe
De la fontaine, dont la source
Enyura les siecles premiers.

As-tu pas eu la cognoiffance
D'une brigade, dont la France
Heureuse se doit estimer,
Qui vint, comme à la saison belle
Les arrondeaux à tire d'aëlle
Viennent en foule d'outre-mer?

Ou comme par la nuit muette
On voit vne estoile feulette,
Puis mille & mille en un moment?
Ou dans la marine troublee
La vague en cent flots redoublee,
Qui n'enfle que d'un petit vent?

Mais cette troupe non mortelle
N'a pas trouué la faueur telle
Du ciel, qu'elle eseroit auoir :
Car son odeur s'est tost perduë,
Comme au vent se pert vne nuë,
Ou la lumière sur le foir.

Le laurier, qui le chef enferre,
Fait l'vn heritier d'vn caterre,
Plustost que de le rendre sain :
L'autre se collant sur le liure
Trompe la mort, pour apres viure,
Et n'a pas pour tromper la faim.

L'vn se peint vn visage blefme,
Et l'autre, aux despens de soy mesme
Enrichist de France le nom :
Encores la playe est ouuerte
De mon Du Bellay, dont la perte
Fait perdre aux Muses le renom.

Mais Pasquier despitant l'enuie,
Et le fort dont elle est fuiuie,
Maugré l'iniure de ce temps
Donne le iour à son ourage,
N'esperant tirer dauantage
De luy que la rouille des ans,

Encor qu'on y voye descritte
L'occasion de l'entrefuite
Des republics de nos Rois,
Et comme doiuent les prouinces
Baiffer le chef deffous leurs princes,
Et sous la rigueur de leurs lois.

A MONSIEVR GARNIER. (1)

GARNIER, qui d'une voix hardie
 Vas animant la Tragedie,
 Aspiré des sainctes fureurs
 D'Apollon, qui chaud de sa flame
 Va brullant & pouffant ton ame
 Au sacré labeur des neuf Sœurs :

Qui d'une grace douce & fiere,
 Sçais enfler l'estomach colere,
 Et rabaïffer le front des Rois :
 Et qui de vers hautains & braues,
 De mots, & de sentences graues
 Fais rougir l'eschaffaut Gregeois :

Qui de complaints non communes
 Vas lamentant les infortunes,
 Malheur ordinaire des grans,
 Pleurant la douleur échaufée
 De celle qui viue étouffée
 Aualla des charbons ardans : (2)

Qui des premiers en nostre France
 Tiras sous la docte cadance,
 Et sous les accens de tes vers,
 Vne amour chaste, vne amour folle,
 Rendant la voix & la parole
 Aux ombres mefmes des enfers : (3)

1. V. notre note p. 75 de ce vol. Cette ode est adressée à Garnier à propos de sa *Cornélie* ; elle se trouve en tête de cette tragédie.
2. Allusion à la tragédie de *Porcie*.
3. Tragédie d'*Hippolyte*.

Soupirant de voix amollie
 Les iustes pleurs de Cornélie,
 Qui veit le riuage écumer
 Et rougir du fang de Pompee,
 Et Scipion d'un coup d'espee
 Nauré se plonger dans la mer:

le ferois d'ingrate nature,
 Ayant fuccé la nourriture,
 Et le lait tout ainfi que toy,
 Sous mefme air, & fur mefme terre,
 Si l'amitié qui nous tient ferre
 le n'estimois comme ie doy.

Auffi l'on verra les riuieres
 Trainer leurs humides carrieres
 Contremont, lors que s'oublira
 La memoire, & l'amitié fainte,
 Qui tient nos cœurs de ferme estrainte,
 Et que le nœud s'en deflira.

 SVR LES CANTIQUES

DE NICOLAS DENISOT. (1)

CELVY qui fait de ses dois
 Rougir mefme la nature,
 Soit pour animer vn bois,
 Ou bien la morte peinture,

1. Bien que né au Mans, en 1515, Nicolas Denizot était issu d'une famille toute percheronne à laquelle appartient aussi cet

Soit pour entonner vn chant
 Qui de force pipereffe
 Va le nocher allechant
 Sous sa voix enchanteresse,

Ne craigne iamais l'effort
 De la darde iniurieufe
 Que brandift la palle mort
 Sur le corps victorieufe :
 Corps & nom par le trespas
 Les Deeffes filandieres
 D'vn tel n'accableroyent pas
 Deffous leurs dextres meurdrieres.

C'est vn vray present des Dieux
 Que d'estre peintre, & poëte :
 Et d'autre part que des cieux
 Ne naift vertu si parfaicte.
 Car de folide n'a rien
 Sous ceste voûte azuree :
 D'en haut vient doncques le bien
 Qu'a nostre âge bien-heuree.

Tes escrits monstrent assez,
 Denifot, comme la gloire

autre poëte, compatriote et ami de Belleau, Gerard Denizot.
 Nicolas Denizot prenait plaisir à se décorer du titre de *Comte d'Alsinois*, anagramme de son nom, et la plupart de ses œuvres, assez peu connues du reste, sont signées ainsi. Les cantiques dont Remy Belleau fait l'éloge sont au nombre de treize, et ont été imprimés en 1553 sous le titre de : *Cantiques du premier aduènement de Iésus-Christ*; un autre recueil de cantiques et de noëls de Denizot est encore cité dans la bibliothèque de La Croix du Maine. Le Comte d'Alsinois était, dit Muret, excellent en l'art de peinture et de dessin; il fut le précepteur des trois illustres demoiselles De Seymour, ce fut là son plus grand mérite et peut-être son meilleur titre vis-à-vis de la postérité.

Des biens du ciel amassez
Enrichist nostre memoire.
Fuyez tenebres, fuyez,
Cachez-vous dans l'onde coye :
Et vous corbeaux, espiez
En autre lieu vostre proye.

Le fuiet n'est point d'Amours,
Le trait n'est point variable,
Ny fabuleux le discours :
Mais eternal & durable.
Icy ne font point chantez
D'un son pipeur les menfonges,
Bois meuz, fleues arrestez,
Ny d'un mont cornu les fonges.

Icy l'on voit seulement
Descouertes les merueilles
Du sacré Aduenement,
Digne des saintes oreilles.
Sus Denifot, de tes vers
Comblant les terres estranges,
Entonne par l'univers
De nostre Dieu les louanges.



SONNETS.

DE mille morts ie meurs voyant la modestie,
 La grace, la façon, & naïue douceur
 De celle qui retient sous la gente faueur
 Seulemēt d'un trait d'œil, & ma mort, & ma vie:

De mille morts ie meurs quand d'une extreme enuie
 Le desire à iamais luy estre seruiteur
 Et luy faire, amoureux, un present de mon cueur,
 Et de ma liberté qu'elle tient afferuie.

Mais ie mourrois du tout si mon humble seruice
 Pouuoit tant meriter que seulement ie viffe
 De pres ceste beauté qui de loing m'euertue :

Non non ie ne la veus ny voir ny conceuoir,
 Puis qu'en la regardant un fascheux desespoir
 Et de pres & de loin cruellement me tue.

A SA MAISTRESSE.

VEUX-TU fonder le fond de mon martyre?
 Veux-tu sçauoir, Maistresse, en quel vaisseau
 Flotte ma vie, & quel orage d'eau,
 Quel vent, quel flot tourmente mon nauire?

L'eau font mes pleurs, & la puissance forte
Des vents, des flots, mes foupirs & mes vœux :
La poupe, foin, & mon esprit douteux,
Mal fain, mal caut, est la nef qui me porte.

Le mast constance, & le timon l'espoir,
Le voile erreur, Amour est le pilote,
Ta cruauté est l'orage qui flotte
Deffus mon chef, l'ancre est le defespoir.

Et qui pis est, il n'y a mer au monde
Pour se parer de la vague profonde
Qui n'ait vn port, vne riue, vn recours :

Mais en la mer où vogue ma fortune,
Je n'ay faueur du ciel ny de Neptune,
Riue ne port qui vienne à mon secours.

D'VNE DAME.

BRAN vous me caiollez, laissez-moy, ie vous prie :
Que cherchez-vous illà, vous n'y auez rien mis ?
Et sçay que vostre amour en autre lieu promis
Sera le feur tefmoin de vostre piperie.

Penferiez-vous, Monsieur, que i'aye esté nourrie
De si mauuais tetin, que ie n'entende bien
Que voudriez, en passant, iouir de l'amour mien
Pour faire puis apres que tout le monde en rie ?

Non non ie ne fuis pas de celles que penfez,
Qui pour le feul plaisir tiennent recompensez
Les seruices qu'Amour pour ses trauaux desire.

I'aime bien le discours, i'aime bien la vertu :
Mais i'aime mieux celuy qui braue a combatu
L'esperance, la peur, fa dame & fon martyre.

ELLE-MESME.

C'EST maintenant qu'il faut que librement ie die,
Tant m'estes importun, que vous me caiollez :
Taifez-vous ie vous pry, Monsieur, vous m'eniollez
De vos propos succrez qui m'ont toute estourdie.

Or qu'en me careffant, vostre ame, vostre vie,
Vostre espoir, vostre cœur, humble vous m'appellez,
Ie sçay fous ces beaux mots que vous diffimulez,
Et cachez doucement le nom de vostre amie.

Anda ie ne veux point vous seruir de iacquet,
Ie sçay ce que l'on dit, & comme le cacquet
Mesme entre nos voisins se iette à l'auanture.

Mais ie merite bien auoir un seruiteur
Qui m'aime & me careffe & me donne son cœur,
Et non pas de seruir d'ombre & de couerture.

QVAND i'entreuoy ceste espaule auancee,
Ce pié croisé, ceste tremblante vois,
Ce dos courbé ainsi qu'un arc Turquois,
La barbe blanche & la face abaiffée :

Quand i'entreuoy ceste ride enfoncee
Dessus le front à cacher tous les dois,
Cest œil caué d'un corps sec comme bois,
Un amas d'os, la dent noire émouffée :

Quand i'entreuoy ce masque, ce tombeau,
Se mettre en poinct, contrefaire le beau,
Et fous la cendre vne flamme conceüe :

Ie dis alors, voyant ce corps perclus
Faire l'amour, & qui ne marque plus,
Qu'on cognoist l'âge & la force à la queue.

IE fuy comme la mort ceste vieille importune
 Qui deçà qui delà me fuit de toutes parts,
 Qui m'espie & m'aguette, & de poignans regards
 Me tient enforcélé de façon non commune.

Pren pitié de mon mal & chasse l'infortune
 Dont ie languis, Amour, & que ses yeux paillards
 Ne me pouffent iamais aux perilleux hazards
 D'une si violente & mauuaife fortune.

C'est vn gouffre, vne mer, vn abyfme profond,
 Vne hale, vn efgout, vne bourbe punaife,
 Vn foupiral venteux, vne chaude fournaife,

Vne mare, vn fangeas qui n'a riue ny fond,
 Que ie fens, que ie voy, & ne puis m'en diftraire
 Tant le deftin me force à fuiure mon contraire.

A SA MAISTRESSE.

NE croyez pas qu'une fafcheufe abfence
 De vos beaux yeux, Maiftresse, ait le pouuoir
 De me tirer du feruice & deuoir
 Qu'humble ie dois à vofre fouuenance.

Ne croyez pas qu'elle ait ceste puiffance
 Deffus mon cœur, qui ne peut concevoir
 Que vos beautez, qui pourroyent émouuoir
 Vn rocher mefme à vofre obeiffance.

Non non mon cœur n'est pas vn feu couuert,
 Vn petit feu épris en vn bois vert,
 Qui meurt foudain, foudain s'on ne l'attife :

Le mien est prompt, meflé de foudre vif
 Qui iufqu'à l'os me confomme haftif,
 Et dont mon ame est follement efprife.

Ce beau front releué la demeure des Graces,
 Ces deux astres iumeaux la retraite d'Amour,
 Ce coural foupirant le gracieux feiour
 Où les baifers mignars de long temps ont leurs places,

Ces discours amoureux où les douces fallaces,
 Les rufes, les attraits feiournent tour-à-tour,
 Caufent que ie languis & la nuit & le iour
 Sous l'effort rigoureux de fes fieres menaces.

Ce crespse d'or frifé me fait deuenir glace,
 Et de palle frayeur me fait blefmir la face,
 Mais fes yeux ont pouuoir de me faire vne roche.

Son ombre me fait peur, fa prefence m'altere,
 Et pers le fentiment quand d'vne œillade fiere
 Me dedaigne & ne veut que d'elle ie m'approche.

Ce iourd'huy que chacun prodigue fa largeffe,
 Liberal ie vous donne en efreine mon cœur :
 Encor que le present foit de peu de valeur,
 Ne le refusez pas ie vous fupply, Maiftresse.

Logez-le pres du vofre, & foyez fon hofteffe :
 Il n'est pas importun, rapporteur ny menteur,
 Et fçay qu'il vous fera fidelle feruiteur,
 Si de vous il reçoit quelque douce careffe.

Donnez-luy tant foit peu d'honnefte liberte,
 Ouurez-luy le threfor de vofre volonte,
 Soyez-luy comme vn roch constante & non muable.

S'il peut gagner ce poinct il est recompanfé
 Des faueurs qu'il pretend, & trop mieux auancé
 S'il cognoift feulement qu'il vous foit agreable.

ALLEZ mon Cœur, le secours de ma vie,
 En qui i'espere auancer mon bon-heur,
 Le ciel benin, le soleil net & pur
 Vous accompagne & fans vent & fans pluye.

Que l'Aquilon n'éuente sa furie,
 L'air son courroux, ny l'hyuer sa rigueur
 Contre ce front, dont la fiere douceur
 De ses attraits a mon ame rauie.

Vn doux Zephyr, vn eternal Printemps,
 Mille amoureux & mille passetemps,
 A petits fauts volent tousiours pres d'elle.

Mais appaifant vostre orage mutin,
 Dieux, appaifez le sien, à celle fin
 Qu'à son retour ne me soit plus cruelle.

VN si gentil esprit que le vostre, Maistresse,
 N'est point fans sentiment des amoureux appas:
 On le voit à vos yeux, on le voit à vos pas
 Pleins de la maiesté d'une grande Princesse.

On le sent aux baifers, on le voit à la tresse
 De ce poil chafaigner qui me tient en ses las,
 Encor vous le niez : peu d'honneur ce n'est pas
 D'un grand Dieu côme Amour se pouoir dire hostesse.

Doncques ie vous supply ne dites plus, mon Cœur,
 Qu'Amour mesme des Dieux & des homes vainqueur
 Ne tient plus assiegé le rempart de vostre ame,

Ou ne me faites plus cest accueil gracieux,
 Et ne iettez sur moy le charme de vos yeux :
 Lors ie confesseray que n'aimez point, Madame,

N'EST-CE vn grand mal, dites ie vous supplie,
 Estre nay libre & n'auoir liberté,
 Auoir des yeux & ne voir la clairté
 Du beau Soleil qui me donne la vie?

N'est-ce vn malheur lors qu'il nous prend enuie
 De soupirer, auoir l'air arresté
 De nos poulmons? n'est-ce vne cruauté
 Qu'il faut se taire estant pres de s'amie?

Or tout ainsi qu'un palle criminel
 Qui languissant deffous l'ombre eternal
 D'une prifon, la lumiere reclame,

Ainsi ie vis absent de vous, mon Cœur,
 Morne, pensif, aueugle & plein de peur,
 La glace au front & le feu dedans l'ame.

Vous me dites sans fin, & le tiens pour le feur
 Que ne voulez aimant en rien estre forcee,
 Qu'il ne soit verité, ie vous vey corroucee
 Hier quand maugré vous ie vous baissé, mon Cœur.

Doncques ie vous supply pour m'oster ceste peur
 Deformais tant soit peu de vous rendre offensee,
 Humaine pardonnez à ma chaste pensée,
 Et remettez la faute aux traits de ma fureur :

Fureur qui nuit & iour me travaille sans cesse,
 Qui va troublant mon ame & me force & me presse
 Presque de vous forcer meu de vostre beauté.

Las! c'est moy qui forcé languis deffous la force
 De vostre maiesté : mais quoy? plus ie m'efforce
 Humble de vous seruir, moins ay de liberté.

DEVX ans font ia paffez, vous le fçauéz Maiftrefle,
 Quãd pour vous eftrener ie vous donnè mon cœur,
 Qui depuis eft refté vofre humble feruiteur
 Sans vous auoir manqué de foy ny de promeffe.

Traitez-le humainement & luy faites careffe
 Seulement d'vn trait d'œil, ou de quelque faueur
 Dont il puiſſe alléger la charge du malheur
 Qu'il fouffre en bien feruant vne fi fiere hoſteſſe.

Non ne le faites pas, traitez-le rudement :
 Je connois fon humeur, il vous fert feulement
 Pour tirer du plaifir de fon plaifant martyre.

Je tenois ces propos quand mon cœur dépitè
 Diſt : j'aime mieux cent fois perdre ma liberté
 En feruant ſes beautéz, qu'eſtre roy d'vn empire.

MAISTRESSE croyez-moy, ie ne fuis point menteur,
 M'en appelle à tefmoin les troupes immortelles :
 Quand en mes ieunes ans ce Dieu qui a des œlles
 Fichá premierement ſes traits dedans mon cœur,

Oncques ie ne fenti l'amoureuſe rigueur
 Ny le fer acéré de ſes fleches cruelles,
 Si fort que maintenant que ſous vos graces belles
 Auez plongé mon ame en extreme fureur.

A cela ie le fçay, vous me direz, Maiftrefle,
 Que la flamme d'Amour n'eſt pas ſouuent l'hoſteſſe
 De l'hyuer bruineux qui rend le poil grifon.

Je fçay bien toutesfois que les flammes plus fortes
 Croupiſſent bien ſouuent deſſous les cendres mortes,
 Et que le feu s'allume en tout bois de faiſon.

DOVCE mere d'Amour, mais farouche & cruelle
 Aux hommes fouruoyez qui vont fuiuant tes pas,
 Mere ie te fupply ne me recherche pas
 Pour me dresser encor quelque embufche nouvelle.

Ie n'ay que trop languy durant la faifon belle
 De mon gaillard Printemps fous les forciers appas,
 Puis maintenant recreu, mal armé, foible & las
 Tu me viens, importune, appeller en querelle.

Ie tenois ces propos quand vofre bouche tendre
 Vinftes ioindre à la mienne, & bord à bord eftendre
 Le coural foupirant de vos léures, mon Cœur.

Alors ie reconneu que toute ame gentile
 Eft capable en tout temps de fa flamme fubtile,
 Et qu'il eft malaiſé d'euiten fa fureur.

DEPVIS que ie baiſé ta bouche vermeillette,
 Et que ie fuçotté le petit bout moiteux
 De ta langue fuccree, & taſté bien-heureux
 L'yuoire doux poly de ta cuiſſe douillette :

Depuis ie n'eu repos, vne flamme ſecrette
 Auſſi toſt dans mon ame eſcoula par les yeux,
 Et de foupirs ardans vn eſcadron venteux
 Pres d'elle ſe campa pour feruir d'échaugnette.

Qui dormiroit, mon Cœur, nourrifiant dedans foy
 Tant d'ennemis enſemble, ainſi que dedans moy
 Sans tréue nuit & iour ie nourris miſerable?

Mais ſçachant bien, mon Cœur, que fous vofre bonté
 Vous ne cachez rigueur, dedain ny cruauté,
 L'eſpere qu'à mon mal vous ferez ſecourable.

A M. M. (1)

DEPVIS que ie baifay fa bouchette emperlee
 Et de fon beau tetin le bouton rougiffant :
 Depuis que ie baifay le crefpe iauniffant
 En cent flocons retors de fa trefse anneelee :

Depuis que ie baifay la nege amonceelee
 Sur fa gorge d'yuoire & fon fein blanchiffant,
 Depuis que ie baifay ce bel œil languiffant
 Qui tient de fes attraits mon ame enforcleelee :

Depuis ie n'eu repos, & les foudis mordans,
 L'efperance & la peur ont gaigné le dedans
 De mon cœur forbanni des faueurs qu'il defire.

Hal qui vit malheureux, qui fe trauaille en vain
 Et qui fans esperer alonge de fa main,
 Et viuant & mourant, le fil de fon martyre!

Vous me dites fans fin que ce n'eft la faifon
 De fuiure de l'Amour l'inconftance legere,
 Qu'il faut matter fa chair & fe mettre en priere,
 Humblement deuant Dieu dreflant fon oraifon.

M'Amour, ie le confeffe, helas c'eft bien raifon
 En ce temps miferable addoucir la colere,
 Et le trait puniffant que darde fa main fiere
 Sur le chef de nos rois, leur fceptre & leur maifon.

1. Ce fonnet, qui eft une variante du précédent, fe trouve dans l'édition de 1574 des Odes d'Anacréon; il porte en titre : à M. M., fans nous faire découvrir le nom fi foigneufement caché de la femme aimée. Dans l'*Election de fa demeure*, Belleau nous apprend que ce nom eft formé de douze lettres; dans la *Bergerie*, il la nomme Catin et Catelon; Colletet obferue qu'elle s'appelait Magdelon. Evidemment, et les fonnets qui précèdent en font une preuve, ces noms ne désignent pas la même perfonne; on peut donc obferver que fi le poète doit être foupçonné d'inconftance, il ne faurait du moins être accusé d'indifcrétion.

Plus me mets en priere & plus fais penitence,
 Moins ie fens addoucir vostre fiere arrogance :
 Plus veux domter ma chair, plus rebelle apparoit.

De ieufne & d'oraifon l'ire de Dieu s'appaise :
 Plus ie vous vay priant, moins plaignez mon malaife :
 Plus me faites ieufner, plus l'appetit me croift.

SVR VNE LETTRE BRVSLEE.

EVSSÉ-IE autant de fois baifé ta bouche tendre,
 Ta paupiere, ton œil, ta gorge, ton beau fein,
 Que i'ay baifé de fois la lettre que ta main
 Depuis trois iours, mon Cœur, secrette m'a fait prédre.

Euffé-ie autant de fois retiré de la cendre
 Des sepulchres Gregeois & du marbre Romain,
 Pour celebrier ton nom quelque antique deffain,
 Que i'ay releu de fois le fuget pour l'apprendre.

Or le fçachant par cœur le plongé dans le feu
 Sous le papier musqué : auffi tost que l'ay veu
 En cendre s'amortir, & promptement s'esteindre,

Est-ce le feu, mon Cœur, qui me brusle importun,
 Plus celeste & plus vif que le nostre commun?
 Ouy : car le plus ardent gaigne tousiours le moindre.

OCRVAVTÉ d'Amour, fera donc toy Vulcan
 Qui bruslera, cruel, de flamme vengereffe
 La lettre que la main de ma chere maistresse
 Secrette m'escruiit aux premiers iours de l'an?

Est-ce le fouuenir de ce Dieu Thracien
 Qui t'espoingonne encor de ialoufe destresse,

Lors que ta femme & luy, de chaîne tromperesse
Couplez deuant les Dieux tu les mis au carquan?

Vulcan, ie ne fuis pas de nature guerriere,
Ne fois ialoux de moy, & ne soit heritiere
Ta flamme de la lettre où ie voy peint mon heur :

Mais s'il la faut brusler, ta force ie despite,
Amour me voulant bien, l'a de son trait ecrite,
Pour la faouer du feu, au profond de mon cœur.

A L'AMOUR.

SVR LES SONNETS DE C. D. B. (1)

MAIS de quel tret as-tu nauré ce cueur,
Ce cueur, Amour, & ceste ame gentille
Qui deuant nous en larmes se distille,
Si doucement fouspirant son malheur.

Tu ne pouuois employer la faueur
De tes attraits, ny la flamme futile
De ton brandon, en fuiet plus fertile
Pour en tirer vne plus belle ardeur.

Si ce n'est toy sous humaine figure
Qui, descourant l'amoureuse peinture,
Nous monstre à l'œil toute autre affection

Que ne caufa la beauté de Cassandre
Ny les beaux yeux de Laure, dont la cendre
Pleure au cercueil encor sa passion.

1. Ces initiales désignent Charles d'Espinay, breton, abbé de Saint-Gildas, plus tard évêque de Dol, et l'auteur d'un recueil de vingt-six sonnets, intitulés : *Sonnets amoureux* (Paris, Guillaume Barbé, in-8°, 1559). Les vers de Remy Belleau se trouvent en tête de cette édition.

SVR LES CANTIQUES

DE NICOLAS DENISOT. (1)

CE double trait, dont l'un industrieux
 Crauist nostre œil, l'autre doux nostre oreille,
 De ta main docte annonce la merueille,
 Et de tes vers l'accent laborieux.

Mais ton esprit sainctement curieux
 A deffaigner la beauté nonpareille
 De cette nuit, plus que le iour vermeille,
 Sur ton pinceau reste victorieux.

Car tes tableaux mourront, & la memoire
 De plus saincts doigts emperlera la gloire
 De nostre temps à l'antique egalé :

Et ton fuiet plus diuin & plus stable
 Que n'est l'Amour, le crayon, ou la table,
 Rompra les coups du vieil faucheur ailé.

GENTILLE main qu'un Apelle pour fiene
 En ce tableau hardiment aduoueroit,
 Gentille main, main qui furmonteroit
 Par ses fredons la corde Thracienne.

1. Poète et peintre, Denizot a doublement célébré « le premier Aduènement de Iesus-Christ. » Belleau fait dans les deux sonnets qui suivent l'éloge et des cantiques et de la peinture de l'artiste percheron (Voir la note de la p. 187 de ce vol.). Il a été mis gracieusement à notre disposition, par M. Louvel, maître de pension à Rémalard, un joli manuscrit des Cantiques de Denizot, enrichi d'enluminures représentant diverses scènes de la Nativité, et où se trouvent ces deux sonnets de notre auteur.

Apelle vit pour son Idaliene
 Faite à demy, qui mesme enamouroit
 L'œil estranger, quand rauy demouroit
 En œilladant cette idole payenne.

Doncques bon Dieu, de quel amour épris
 Sera celui, apres auoir compris
 Ce fainct tableau que tu viens de peindre,
 Veu qu'il excède en sa perfection
 Celui d'Apelle, & que la passion
 D'amour diuin est autre que vulgaire?

A M. PALINGENE,

SVR LA TRADVCTION DE SCEVOLE DE SAINCTE-MARTHE. (1)

Tv ne pouvois choisir le iour de ta naissance
 Vn furnom plus fatal, pour renaistre deux fois,
 Que le tien qui Romain perdant & vie & vois
 Soupire maintenant le doux air de la France.

1. Palingène est auteur d'un poème intitulé : *Zodiacus vitæ*, le Zodiaque de la vie, œuvre médiocre, mais qui n'en eut pas moins les honneurs de plusieurs traductions.

Scevole de Sainte-Marthe, l'un des traducteurs, était de Loudun. C'était un magistrat des plus éminents, qui mérite être placé près de la grande et belle figure du Chancelier de l'Hôpital. Les préoccupations du palais et de la cour n'empêchèrent pas cependant le grave jurisconsulte de sacrifier aux Muses; on a de lui un grand nombre de poésies latines et françaises, malheureusement à peine revues pour la plupart et qu'il eût achevées sans doute si, comme il le dit lui-même,

... les malheurs des querelles civiles
 N'eussent banni le repos de nos villes.

Les œuvres de Scevole de Sainte-Marthe ont été divisées en huit titres, dans lesquels figurent les *Vers d'Amour* (V. note, t. II, p. 279); la première édition est de Poitiers, Jean Blanchet, 1600.

Ce sonnet est une allusion au prénom de Palingène, qui s'appelait *Marcellus*.

Si ton ombre là bas a quelque fouuenance
 Du labeur des viuans, hà bon Dieu, que tu dois
 D'honneur & de faueur à ce docte François,
 Qui vange de l'oubly la superbe impudence.

C'est luy qui fait parler vn langage nouueau
 Aux cendres de ceux-là, dont les ombres profettes
 Begues errent là bas sur les riuies muettes,

Les retirant de mort, & fauant du tombeau :
 Ainfi le fils d'Anchife à la riue Apuloife
 Sauua les Dieux Troyens de la flamme Gregeoife.

AV SIEVR SALOMON. (1)

AINSI qu'au poinct du iour la pucelle éueillée,
 Seulette en son iardin va cueillant de sa main
 Les plus gentilles fleurs pour honorer son fein
 Et faire vn beau tortis à sa tresse anneelee :

Ainfi qu'au renouueau on voit la troupe ællée
 Des fillettes du ciel deffous vn air serain
 Voler de fleur en fleur pour paistre leur effain,
 Et pour confire en miel leur charge non foulee :

Ainfi tu vas triant au iardin des neuf Sœurs
 D'industrieufe main les mieux fleurantes fleurs
 Pour te ceindre le front d'vne couronne torte .

En cent lauriers sacrez, & pour nous faire voir
 Par cent doctes fuiets l'effet de ton sçauoir,
 Aussi docte & parfait que ton beau nom le porte.

1. Salomon Certon, l'auteur des vers leipogrammes (petites pièces dans chacune desquelles il manque une lettre de l'alphabet). Il ne permit de les publier qu'au moment de sa mort (Sedan, Jean Jannon, in-12, 1620).

IN EVNDEM.

EFFVSA latè mella dum fragrantibus
 Exugo labris, ore ficco & languido,
 Excipio lætus exulemque spiritum,
 Repentè summus Imperator cælitum
 Factus, Deorum inter superbus agmina
 Cæleste neâar poculo ebibo pari :
 Exulceratrix sed vbi dens ferociter
 Linguam momordit inmerentem, largiter
 Fuso cruore per genas, acutum ego
 Hominum qui amant fio omnium miserrimus :
 Sic viuo felix, mox miser versa vice.

A R. GARNIER. (1)

IE plains fort, mon Garnier, qu'en ce tēps miserable
 Plein d'orage cruel & de ciuile horreur,
 Tu viennes fouspirer la diuine fureur
 Qui couronne ton front de la branche honorable.

Je plains fort que le sang & le meurtre execrable,
 Les tragiques chançons & la palle frayeur,
 Exercent sans pitié leur cruelle rigueur,
 Du François eschaffaut le fuiet lamentable.

Je plains encore plus que les diuins esprits
 Fertiles de discours & de doctes escrits,
 Comme le tien, Garnier, languissent sous la cendre,
 Et que celuy sans plus qui mieux pique & mesdit,
 Desrobe les honneurs, mendiant à credit
 Ce que les mieux appris n'oserent oncq' attendre.

1. En tête du recueil des tragédies de Garnier. Ce sonnet n'existe pas dans les éditions précédentes de Remy Belleau.

AV ROY, (1)

SVR VN CRVCEFIX PEINT DANS SES HEVRES
SORTANT D'VN SEPVLCBRE.

MIEUX ie ne puis remarquer la memoire
De vostre nom & vostre bras vainqueur,
Que par le sang & le bras du Seigneur
Qui de l'enfer emporta la victoire :

Mieux ie ne puis au monde faire croire
Vos faits guerriers, que par l'ayde & faueur
De ce grand Dieu qui va cachant nostre heur
En ce tombeau leur tefmoin de sa gloire.

Pour son saint nom vous auez combatu,
Par luy auffi vous auez abbatu
L'orgueil felon d'une troupe ennemie.

Que pourroit-il en terre faire mieux?
Dedans sa playe il vous garde les cieux,
Et par sa mort vne eternelle vie.

Si l'amour que tu dois au lieu de ta naissance
Te touche iusqu'au cœur, ou si quelque deuoir
De parens & d'amis reste pour t'esmouoir,
Iette l'œil ie te pry dessus la pauvre France :

Tu n'es Turc ny barbare, & sçay qu'as cognoissance
De la grandeur de Dieu, ie sçay que ton vouloir
En tout est iuste & saint, mais si nous fais-tu voir
Vn peuple moins instruit qu'au fort de l'ignorance.

1. Charles IX.

Au lieu de faouurer les douceurs de ta bouche,
 Il s'altere d'aigreur, qui l'a rendu farouche :
 Au lieu d'estre modeste il se met en rigueur.

Pour se mettre en repos il met en main les armes,
 Cherchant (mal-auiſé) par ouuertes allarmes
 Contre son propre fang exercer sa fureur.

QVI ne diroit, ô Dieu! voyant la pauvre France,
 La France enforcelee & surprife d'erreur,
 De guerre, de famine, & de peste & de peur,
 Que tu as desployé sur elle ta vangeance?

Mais tu n'es point vangeur, ains la feure defenſe,
 Le fecours & l'appuy, & le rempart plus feur
 Des pauvres affligez, mais las tout ce malheur
 Ne peut naître d'ailleurs finon de nostre offense.

Contente toy, Seigneur, & que ta main diuine
 Deffous le ciel François nous monstre quelque fine
 Que tu as comme pere addouci ton courroux.

Nous sommes tes enfans, & tu es nostre pere :
 Doncques à celle fin que ta race prospere,
 Regarde nous, Seigneur, de ton œil le plus doux.

S'IL faut, comme tu dis, que le ſcandale aduienne
 En ce trouble mutin, ô ſiecle malheureux,
 Et malheureux celui qui en eſt deſireux,
 Et qui pour l'enaigrir donne la faueur ſienne.

Mais s'il faut qu'ainſi ſoit, ô Seigneur, te ſouuienne
 De ton troupeau petit, & ne fois rigoureux :

Tu n'aimes pas le fang, tu es trop amoureux
De l'œuure de tes mains, & de la race tienne.

Nous faisons le scandale, & si rendons fugettes
A nostre passion nos volonte profettes
De ce que defirons : bref le mal vient de nous,

Et pourrions aisément deftourner la contrainte
Du scandale aduenir, mais auffi i'ay grand' crainte
Que ce qui en naiftra, ne soit commun à tous. (1)

1. La tristesse qui déborde du cœur du poète, demandant pitié pour les victimes, indique dans quelles douloureuses circonstances ces derniers sonnets ont dû être composés.





CHANSONS.

QU'NCQVES par traits ou par amorce
 Amour ne me donna l'entorce
 Pour esclauer ma loyauté
 Sous l'empire d'une beauté,
 Ny par tressure blondiffante,
 Ny par œillade languiffante
 D'un œil larron à demy clos,
 Ny par les deux boutons éclos
 Sur vne leure coraline,
 Ny par le laiçt d'une poitrine,
 Par les roses, par les œillets
 Semez fur deux monts iumelets :
 Par vne face destournee,
 Ou faueur de couleur donnee
 D'un bracelet, ou d'un anneau,
 Ou d'un cordon, ou d'un chapeau,
 Pris fur la tresse, ou d'une rose
 Dans la blanche poitrine éclosé,
 Ou d'un doigt pressé doucement,
 Ou d'un pié mis furtiuement
 Sur le mien, ny d'autre cautelle
 Onc ne fus pris en sa cordelle.

i.

14

Le n'idolatre point les yeux,
 Encores qu'ils decourent mieux
 Le secret de nostre pensee,
 Qu'une beauté si tost passee :
 Non que ie veuille mespriser
 La beauté pour autoriser
 La vertu qui point ne dedaigne
 La beauté pour humble compaigne.

Cela sied bien quand tous les deux
 Se peuuent accoupler entre eux :
 Car l'un & l'autre rend aimable
 Son subiect par eux desirable.

Mais puis que la fiere beauté
 Plus souuent loge cruauté
 Que vertu, & qu'en mesme place
 Ne loge la crainte & l'audace,
 Pour mieux recueillir le plaisir
 Le voulu la vertu choisir.

Je fuis amy de neuf pucelles,
 Amy des Graces immortelles,
 L'esprit me contente trop mieux
 Ny que le teint ny que les yeux :
 Il n'est point suiect à la bize,
 Tant plus vieillist, tant plus le prise :
 La ride ny le changement
 De l'âge n'ont commandement
 Sur luy, & n'ont rien de semblable
 A cest archer, autant muable
 Qu'un Protee, aussi peu durant
 Qu'une fleur qui naist en mourant.

Il tient encor de la nourrice,
 Qui dedans la couche tortice
 Nourrit sa mere entre les vents,
 Troubles & mariniers tourmens :
 Il en retient de l'inconstance

De la mer, & de la naissance
 De sa mere, aussi le bourgeon
 Retient du greffe, & le fourgeon
 Du naturel de la fontaine,
 L'herbe de l'humeur de la plaine,
 De bonne semence bon grain,
 De mere douce enfant humain.

Amour est oyseau de passage :
 Car las ! aussi tost que nostre âge
 Se rend de l'hyuer compagnon,
 Aussi tost s'enuole mignon
 Haut à l'effort : car sa nature
 Ne peut endurer la froidure,
 La vieilleffe point ne luy plaist,
 Aussi hors de son poinct elle est.

Mais ny l'audace fourcilleuse
 Du Temps, ny la Parque orgueilleuse
 N'ont puissance ny d'outrager
 La vertu, ny de l'estranger :
 Et c'est pourquoy ie la veux fuyure
 Et par elle à iamais reuiure.

AVTRE maistre n'ay que l'Amour,
 Ie le seruiray nuit & iour :
 C'est pourquoy ie l'ay fait seigneur
 Et de ma vie & de mon cœur.

D'estre serf point ne me desplaist,
 Mon cœur estant si bien qu'il est
 Cent fois plus doucement traité
 En seruice qu'en liberté.

Aussi le maistre que ie fers
N'est fascheux, rude ny diuers :
Et si n'est pas courtois & dous
A moy feulement, mais à tous.

Quelque mal-plaisant, importun,
Mal-né, mal-voulu de chacun,
Appellera ce Dieu cruel :
Mais ie ne le cognois pour tel.

Ie n'ay de luy que du bon-heur,
Du plaisir & de la faueur :
Et qui vit sous luy langoureux,
Ie croy qu'il n'est point amoureux.

Amour est compaignon du temps,
Et de l'Automne & du Printemps :
Moymesme ay son feu découuert
Dessous les glaces de l'Hyuer.

L'un porte le visage peint
De palle frayeur qui le poind :
Et l'autre n'est iamais content,
Alteré du bien qu'il attend.

L'esperance & le defespoir
Soit pour cil qui n'a le pouuoir
Acquerir, estant seruiteur,
D'une maistresse la faueur.

Quant à moy si j'auois le poinct
Aymant, qu'on ne demande point,
Mais qu'on prend en temps & en lieu,
Ie ne voudrois pas estre Dieu.

AVRE amour que le tien me vient à desplair,
 Autre feu que le tien ne peut mon cœur faïfir,
 La mort feule a pouvoir
 D'eschanger mon vouloir
 Puis que de bien aimer tu te mets en deuoir.

Mon cœur est un rocher haut esleué dans l'aër,
 Que les flots ny les vents ne sçauroyent esbranler,
 Ferme contre le vent
 D'vn fascheux pourfuiuant,
 Qui ialoux de mon heur mon bien va deceuant.

Le iour que dans mes yeux Amour de son beau trait
 De vostre grace belle engraua le portrait,
 Ce iour comme vaincueur
 Se fist roy de mon cueur,
 Et tyran, de ma vie empieta le bon-heur.

Je tenois ces propos, m'estimant bien-heureux,
 Lors que de vos beautez ie deuins amoureux :
 Mais hà traïstre cruel
 Maintenant tu n'es tel,
 Amour, dont ie cognois que tu n'es immortel!

Car les Dieux de là haut ne sont vains ny menteurs,
 Ils ne sont médifans, imposteurs ny trompeurs :
 Tu n'as iamais esté
 Qu'vn pipeur effronté,
 Ennemi coniuré de toute verité.

Où sont les beaux discours dont fol ie me païffois?
 Maïstresse, où est le temps qu'abusé ie pensois
 Auoir conquis cest heur
 D'estre ton seruiteur?
 Et maintenant ie voy que ce n'est que rigueur.

Quelque temps i'ay vescu plus cōtent que les Dieux,
Abusé de ta bouche, abusé de tes yeux :

Maintenant tu me dis

Que libre tu ne puis

Aimer, & plus te fuy, Maistresse, & plus me fuis.

Je n'auois rien plus cher pour gage de ma foy
Qu'vn feul petit escrit que ie gardois de toy,

Pour fidelle tefmoin

De l'amour peu certain :

Mais tu l'as importune arraché de ma main.

Adieu, Maistresse, adieu, ou traite mieux mon cœur,
Que n'as depuis vn an qu'il est ton seruiteur :

Malheureux est pour vray,

Maistresse, ie t'en croy,

Qui vit en seruitude & qui peut estre à foy.





CARTELS.

DES CHEVALIERS D'AMOUR.

1575, LE 3 IVIN. (1)

AVX DAMES.

DAMES dont les vertus & les rares beautez
 Animēt aux combats les prompts volontez
 De ces ieunes guerriers, ie vous fupply de
 croire

Que la mort de l'Amour n'emporte la victoire :
 Bien meurt ce masque feint, qui fans affection,
 Sans foy, fans loyauté, farde fa passion,
 Ce fantofme d'Amour, qui en naiffant auorte,
 Indigne des honneurs de ce beau nom qu'il porte,
 Ce mattois, ce pipeur, ce démon, ce lutin,
 Inconstant, paffager, & volage, & mutin,
 Qui fe repaift, friand, d'amorces tromperesses,

1. Cette date ne serait-elle pas celle du mariage du duc d'Aumale avec la belle Marie d'Elbeuf, la sœur de l'élève de notre poète? Belleau devenait naturellement le chantre de cette solennité et des réjouissances dont elle fut l'occasion.

De surprises, d'attraits, de ruses piperesses,
 Et qui charmant nos yeux n'entre iamais au cœur :
 Tel Amour vieillissant, perist en son erreur.

Mais l'autre est immortel, les faueurs de sa grace
 Tirent du ciel vouûté le germe de sa race,
 C'est le mignon choisi des hommes & des Dieux,
 Le fidele entretien de la terre & des cieux,
 Des elemens confus la liaifon premiere,
 De ce grand vniuers la feconde matiere :
 De ses traits empennez le violant effort
 Ne se peut alterer par échange de mort :
 C'est vne passion, vn desir, vne flame,
 Qui fait la sentinelle au rampart de nostre ame,
 Et guide nos pensers : c'est vne deité
 Estroitement vnue à l'immortalité.

Amour est tout diuin, le Destin ny l'enuie
 Ne scauroyent retrancher les souspirs de sa vie :
 Car estant immortel, la terre ne peut pas
 Trionfer de ce Dieu, affranchi du trespas.
 Et s'il mouroit encor, plus noble sepulture
 Ne prendroit que vos yeux, sa douce nourriture :
 Car de vous il prend vie, & dans vos cœurs épris
 Se repaist, immortel, de vos diuins esprits.

Amour iamais ne meurt, sa diuine femence
 Toufiours retient l'odeur de sa premiere essence :
 Et ne faut s'attrister, ny porter le grand dueil
 Comme s'il gisoit mort dans le fond d'un cercueil.
 Il loge en vos beaux yeux, qui de flammes cruelles
 Nous alterent brullant iusques dedans les mouelles,
 Et viuant & voyant nous le sentons en nous
 Tantost comme tyran, tantost benin & dous.

Caufe que nous voulons en foule, ou en carriere,
 A cheual, ou à pié, ou ioints à la barriere,
 Maintenir que l'Amour est plus vif & plus fort,
 Plus gracieux & doux, & cent fois plus accort

Qu'il ne fut onc ça bas, afferant que les Dames
 Hostesses de ce Dieu, & de ses viues flames,
 Ont plus de loyauté, de grace, & de douceur,
 Que ne peut meriter vn loyal seruiteur :
 Et que iamais Amour, quoy que l'on vueille dire,
 Ne porta l'arc en main en vn plus doux empire.

Ces Cheualiers d'honneur qui n'ôt rien dedäs l'ame,
 Ny plus auant au cueur, que l'amoureuseuſe flame
 Qui fort des traits aigus de ce petit Archer,
 Quand de ſon arc vouüté viennent à décocher,
 Aduertis qu'en ce lieu ſe dreſſoit vne lice
 Pour rompre ou pour iouſter, & pour faire exercice
 Des armes & d'Amour, & par acte guerrier
 Porter le front couuert de l'honneur d'vn laurier,
 Sont venus en ce lieu pour mettre en euidence,
 Faiſant à coups de main preuue de leur vaillance
 Et courage gentil, voulant monſtrer à tous
 Qu'à la ſeule faueur d'vn œil gentil & dous
 Ne veulent eſpargner ny le ſang ny la vie,
 Ny le bien, ny l'honneur, & que la ſeule enuie
 Qu'ils ont de vous ſeruir eſt cauſe qu'en ce lieu
 Sont arriuez ſoudain tous épris de ce Dieu
 Que l'on appelle Amour, pour mōſtrer leurs proüeſſes
 Deuant les yeux mignars de leurs chaſtes maĩſtreſſes,
 Et pour eſpandre auſſi & la vie & l'honneur
 Pour acquerir ſans plus le nom de ſeruiteur.

DAMES dont les beautez & les douces faueurs
 Animent aux combats cent & cent feruiteurs,
 Les repaiſſant d'honneur qui braue les conuie
 Perdre pour vos beaux yeux & le ſang & la vie :
 Croyez ie vous ſupply que ces deux Cheualiers,
 Hommes faits & choiſis, bons & vaillans guerriers,
 Amoureux de vertu & d'honneur & des armes,
 Enſemble ont reſolu, non par feintes allarmes,
 Par ſoupirs redoublez, ou par affection
 D'vn langage fardé de vaine paſſion,
 Acquerir les faueurs d'vne belle maiſtreſſe.

Mais ils veulent premier que la ſeule proteſſe
 Serue de truchement & ſoit l'auant-coureur
 Pour fidelle teſmoin de ce qu'ils ont au cœur,
 Iurant deuant vos yeux qu'ils n'ont volenté d'eſtre
 Eſclaves de l'Amour, ſans vous faire preſtre
 L'effet de leur merite, ou ſoit à coups de main,
 A cheual, ou à pié, ou par autre deſſain
 Qui ſe peut pratiquer en foule ou en carriere,
 Deux à deux, ſeul à ſeul, ou de lance guerriere
 Se choquer bruſquement & rompre de droit fil :
 Non pas de conquerer par vn moyen ſubtil,
 Comme eſtre bien en poinct, ou de porter viſage
 Sous le charme forcier de quelque doux langage,
 La moindre des faueurs que vos rares beautez
 Donnent pour recompence à tant de loyaucez.
 Non, ils ne veulent pas s'allumer de la flame
 Qui reſchaufe le ſang & gliffe dedans l'ame
 Doucement par les yeux, que deuant ne iugez
 S'ils meritent ceſt heur d'eſtre mis & rangez
 Entre ceux que l'Amour & l'honneur fauoriſe.

Voulant donc mettre à fin ceſte belle entrepriſe,
 Sont venus en ce lieu pour mieux faire paroïr
 Et reconnoiſtre à l'œil l'effet de leur deuoïr,

En ce lieu plein d'honneur, en ce lieu venerable,
 Lieu comblé de vertu & grace incomparable
 De cent rares beautez qui mettroyent en erreur
 Vn cœur, fust-il de roche ou de metal plus dur.
 Et tout ainfi qu'on voit la couleur blanche & nette
 Sur toutes apparoiſtre excellente & parfette,
 Ainſi l'affection de noſtre loyauté
 Eſt ſincere & parfaite en toute pureté.

Doncques ſi vous voyez que par noſtre vaillance
 Nous puiſſions meriter quelque peu d'aſſurance
 De vous faire ſeruire & de nous rendre heureux,
 Je ſçay que vous auez le cœur ſi genereux,
 Que vous embraferez de volonté meilleure
 L'honneur & la vertu qu'une grandeur mal-feure,
 Qu'une vaine richeſſe, ou quelque grand threfor :
 Car la vertu vaut mieux qu'une montagne d'or.

CE ieune Cheualier (1) en tous nouveaux allarmes
 Amoureux de l'honneur, & d'Amour & des armes,
 Ores qu'il ſoit foiblet à porter le harnois
 A cheual ou à pié, ou à rompre le bois
 Juſtement de droit fil d'une lance guerriere,
 Manier de pié coy, en rond ou en carriere
 Le cheual courageux, a ſceu qu'un grand tournoy
 Se dreſſoit promptement en la cour d'un grand Roy,
 Et que nul n'y pouuoit y monſtrer ſa prouèſſe
 Sans porter les faueurs d'une belle maiftreſſe.

1. Il ſ'agit ici ſans aucun doute de Charles de Lorraine, ſon élève, alors âgé de 19 ans, en ſe reportant à la date du premier cartel.

Doncques ie vous supply par vos rares beautez,
Source de cent rigueurs & de cent cruautez,
Par les chastes attraits de vostre bonne grace,
Par le crespé doré qui luit sur vostre face,
Par toutes les bontez & toutes les douceurs
Qui logent dans vostre ame & traueillent nos cœurs,
Me faire tant d'honneur en ceste fleur premiere
D'une douce faueur honorer ma priere :
Me sentant animé du gracieux accueil
De vostre bonne grace & faueurs de vostre œil,
l'espere, courageux, de vous faire parestre
Qu'au monde n'y a rien qui mieux arme la destre
D'un ieune Cheualier, & luy hausse le cœur,
Qu'Amour, guide fidelle à rechercher l'honneur.





EPIGRAMMES.

CARLE est borgne d'un œil, & sa sœur Ifabeau
 Borgne d'un œil aussi, la plus belle brunette :
 Et luy, hors ce défaut, de beauté si parfaite
 Que rië ne se peut voir en ce mōde plus beau.
 Carle, donne cet œil qui te reste à ta sœur,
 Pour rendre à son beau front vne grace immortelle :
 Ainsi vous ferez Dieux : elle Venus la belle,
 Toy, ce Dieu qui sans yeux tire si droit au cœur. (1)

A SA MAISTRESSE.

QVAND ie veux racōter les maux que tu m'apportes
 Et les aigres douceurs que tes beaux yeux me font,
 Je pers le sentiment, & de mes lēures mortes
 Ainsi qu'un petit vent mes parolles s'en vont,
 Vne froide fueur s'espand dedans mes veines,
 Au lieu de sang caillé, ia pleines de mes peines :
 Ainsi fourd & muet, & trappé de fueur
 Je redouble ma mort par vn double malheur.

1. Nous n'avons pu découvrir le nom de ce Carle si agréablement maltraité.

Τήνδ' ἐθέων τε νόμων τε γράφην ἀνέθηκε Νόγεντον
 Σοί, μεγάλου σεμνή παῖ κρονίδαο, δίκη.
 Χθές γὰρ ἔτ' ἀμφήριστα πόλιν συνέχευε θημιστέων
 Τάγματα, λοξοδίκαις ἀνδράσι πειθομένην
 Νῦν δ' ἐπεὶ ἐξ ἀγράφων γράπτους ἐχαρίσσαο πρόφρων
 Ἄμμι νόμους, στυγεράς τηλόσ' ἀλιτροσύνας
 Ἐξέβαλες πόλεως, ἐξ οὗ τεὸν ὄμμα φαεινὸν
 Τρέψας, ἐμῆς γλυκεράς κηδομένη πατρίδος.
 Οὐδὲ δικορράπταισι τόδ' ἦν φίλον, ἀλλὰ γένοιο
 Δυσμενέουσα κακοῖς, τοῖς δ' ἀγαθοῖσι φίλη. (1)

1. Se trouve, sous le titre d'épigramme, en tête des Coutumes du Perche (Voir note de la p. 169).

TRADUCTION.

Nogent consacre en ces volumes
 Ses lois, ses anciennes coutumes,
 A toi, Justice auguste, enfant du roi des Dieux!
 Hier nul ne pouvait soustraire
 Son droit à l'inique arbitraire;
 La ville était troublée et le juge odieux.
 Aujourd'hui que tes mains sacrées
 Nous gravent des lois assurées,
 Tu chasses de nos murs l'affreuse iniquité.
 O Déesse! tu nous regardes
 D'un œil bienveillant, et tu gardes,
 Divin Palladium, notre chère cité.
 La Chicane en pâlit de crainte;
 Mais, devant ta majesté sainte,
 La vertu se rassure et le vice est dompté.



COMPLAINTES.

DV FEV D'AMOVR.

BERGERS, ie vous supply, retirez vos troupeaux
 D'effous l'ombre mollet de ces larges fouteaux,
 Tirez-vous à l'escart, & recherchez la veine,
 Soubs ce roch cauerneux, de quelque eau de fontaine
 Pour vous faüuer du feu qui s'escoule, amoureux,
 Des poulmons eschaufez d'vn pauure langoureux.
 L'air comblé de mon feu & les troupes legeres
 Des haleines des vents emportent messageres
 Vn scadron allumé de soupirs elancez
 Qui couuoient en mon cueur l'vn sur l'autre entassez.
 Amour, ce petit Dieu, boutefeu de ce monde,
 Qui brule de son feu le ciel, la terre, & l'onde,
 Ne vomist que ma flame, & ma Dame ardamment
 Ne porte dans ses yeux que mon embrasement.
 Pource fuyez, Bergers, vos brebis camufettes
 Se pourroient eschauffer de mes flammes secrettes :
 Les boucs & les aigneaux, le chien & le pasteur
 Pourroient bien euentier les flammes de mon cueur.

Las ie brulle d'amour, & fi l'eau de la Seine
 Ne coule promptement au secours de ma peine
 Pour esteindre l'ardeur du grand mal que ie fens,
 Ie crains que le brafier qui deuore mes fens
 Ne tarisse alteré des flammes de ma peine
 Les ondes de la mer & les eaux de la Seine.

SVR LA MORT D'VNE MAISTRESSE.

SACRÉ Laurier, & toy gentil Ormeau
 Au tige verd & refrifié rameau,
 Qui surpendus sur la grotte fauage
 Embrunissez l'herbe de vostre ombrage,
 Ombrage frais où sont accompagnez
 Les doux Zephyrs qui nous ont foulagez
 Cent & cent fois, quand la Chienne aboyante
 Nous chaffoit loing sous la roche pendante,
 Ma Dame & moy : hé si vous sçavez bien
 Quel heur m'estoit, & de plaisir combien
 J'auois alors que d'une humble simpleffe
 Et d'un refus, ma gentille maistresse
 Entre mes bras doucement se posoit
 L'œil demy clos, & puis se reposoit :
 Hà seigneur Dieu, qui ne portoit enuie
 Au doux repos de mon heureuse vie?
 Mais maintenant, qui iette plus de pleurs,
 Ou qui est plus abyfmé de malheurs
 Que moy chetif, chetif & miserable,
 Ne voyant rien qui me soit agreable?
 Soit que la nuit d'un voile brunissant
 Couure la terre, ou que le iour naissant
 Monstre par tout sa lampe iournaliere,

Lampe celeste, & celeste lumiere,
 Jamais l'ennuy, le trauail foucieux
 Tant foit-il peu donne treue à mes yeux.
 Toufiours toufiours ma playe se rempire,
 Et peu à peu se mine en son martyrte :
 Comme en hyuer l'on voit dessus vn mont
 Par le rayon que la neige se fond.

Qu'est deuenu le vermeil de la rose,
 Le lis, l'œillet, & la richesse enclose
 Entre les ronds de ce marbre enleué
 D'vn doux foupir viuement animé?

Las il est mort! & la fiéure rongearde
 De ces beautez la grace a mis en garde
 Entre les mains de l'auare nocher :
 Cruelles mains, cousines d'vn rocher,
 Qui n'espargnez la beauté ny la grace,
 Ains pelle-messe, & d'vne mesme audace
 Les entassant en vn mesme batteau,
 Vous les passez à l'autre bord de l'eau
 (Au moins ceux-là qui l'amour en leur vie
 Ont bien traitté sans haine & sans enuie)
 De ce royaume où font les champs heureux,
 Où en repos viuent les amoureux.

Là couple à couple on s'affiet sous l'ombrage
 Des myrtes fains, escoutant le ramage
 Du rossignol : là les petits ruisseaux
 D'vn gazouillis imitent les oyseaux
 A degoiser : là les douces haleines
 Des vents mollets rafraichissent les plaines,
 Plaines qui font d'vn beau tapis de fleurs
 Bien estoffé's en cent mille couleurs,
 Que les ruisseaux de lait toufiours arrosent,
 Où les amans & nuit & iour composent
 (Si nuit & font) le rond des chapelets,
 Dançant autour des myrtes verdelets.

Là là iamais la foudre ny la greffe,
 Ny le frimas le recoy ne martelle
 De ces saints lieux : là iamais la chaleur
 Ny la froidure eunte fa fureur.
 De iour en iour vne faifon nouvelle,
 Vn beau printemps tousiours se renouvelle,
 Portant trouffé le cheueu blondiffant
 Autour du rond d'vn rameau verdiffant,
 Tenant en main fa Flore couronnee
 D'vn verd tortis de myrtine ramee,
 Tous les pieds nus, portans tousiours entr'eux
 En cent reflots ondoyez leurs cheueux.
 On ne voit point qu'autre neige y descende
 Qu'œillets, que lis, que rofes & lauande,
 Rien que douceurs, rien que manne & que miel
 En ces beaux lieux ne diffile du ciel.

Adieu lauriers, adieu grotte fauage,
 Prez, monts & bois, & tout le voyfinage
 Des cheure-piés, faunes & fatyreaux,
 Et le doux bruit des argentins ruisseaux,
 Adieu vous dy, ma Maiftresse m'appelle :
 l'aime trop mieux las! fouspirer pres d'elle,
 Que viure en ris fans elle en ce bas lieu,
 l'enten fa voix, adieu, lauriers, adieu.

IE n'ay membre fur moy, nerf, ny tendon, ny veine
 Qui ne fente d'Amour l'amoureuse poison,
 l'en atteste le ciel, mon ame, & ma raifon,
 Vostre bouche & vos yeux feurs tesmoins de ma peine.

Mais plus ie le vous dis & moins vous le croyez,
Plus vous rens descouert le fecret de mon ame,
Moins il vous apparoit, plus vous monstre ma flame
Et ma playe cruelle, & moins vous la voyez.

Plus ie me monstre bon, & moins vous m'estes bonne,
Plus ie pense estre aimé de vos gentes beautez,
Plus ie sens de vos yeux les rares cruautez,
Plus ie pense estre libre & plus ie m'emprisonne.

Plus i'honore, craintif, la graue maiefté
De vostre front, Maistresse, & l'influence heureufe
De vostre esprit gentil, plus m'estes rigoureuse :
Plus m'approche de vous & plus fuis reietté.

Ie n'ay rien de l'Amour que la crainte & la honte :
Car vous dites toufiours en vous moquant de moy,
Non que ie n'aime point, & si ie vous aimoy,
De vous voir plus fouuent que ferois plus de conte.

Plus vous en quiers mercy, & plus vostre rigueur
S'enaigrift contre moy : plus d'vn œil pitoyable
Ie demande pardon, plus estes imployable :
Plus ie vous fers, mon Cœur, & moins ay de faueur.

Oreste appaifa bien les fureurs vengereffes
De fa mere outragee, & aux ombres d'Hector
Achille pardonna, au ciel les Dieux encor
Pardonnent aux humains leurs fautes trompereffes.

Le vent n'esprouue pas deffus les arbriffeaux
Sa force violente, il froiffe, il déracine
Les vieux chefnes branchus, il cherche la marine,
Les roches & les monts non les petits ruisseaux.

Or i'estime à grand heur auoir eu quelque place
Au fort de vostre cœur, mais aussi ie n'ay pas
L'ame si tres-couarde, & le cœur si tres-bas
Que ie ne pense aimant meriter quelque grace.

Vous distes qu'en aimant vous voulez estre aimée :
D'autres armes Amour s'est-il iamais armé ?
Mais ie sçay qu'en aimant ie ne suis pas aimé,
Ce qui rend de souspirs ma-complainte animée.

Vn plus cheri que moy des Graces & des Dieux,
Du Ciel & de Fortune, & de plus prompte flame
Vous pourra bien aimer : mais de plus gentille ame,
Si ce n'est Amour mesme, il ne peut aimer mieux.

Mais ie me plains en vain à vous inexorable,
Sans merci, sans excuse, & bref de me douloir
Est embrasser le vuide, & sans raison vouloir
Ecrire dessus l'eau, & raconter le fable.



EPITAPHES.

EPITAPHE

D'ANNE DE MONTMORENCY,

CONNESTABLE DE FRANCE. (1)

DV LATIN DE M. DE PIMPONT.

CESSE, Spartain vieillard, cesse de plus vanter
 Le discours de ta vie, & cesse de chanter
 D'une tremblante voix ces vers hautains &
 graues

(Reproche vergongneux) : « Nous auons esté braues,
 leunes, vaillans & forts. » Mais vous gentils François,
 Fauorifez de cœur, & de langue & de vois

Se grand Montmorency, qui pres de fa mort ores
 Se vante auoir esté, & n'estre moins encores

1. Blessé mortellement dans le combat qui eut lieu entre les catholiques et les protestants, le 10 novembre 1567, à Saint-Denis, près Paris.

Anne de Montmorency, mort à Paris, deux jours après la bataille, avait 80 ans, dont 65 avaient été employés au service de cinq rois. C'est une des grandes et belles figures guerrières du XVI^e siècle.

Braue & vaillant guerrier, or que le ply du temps
Et fa vifte carriere eust ia borné fes ans.

Car la France tombant en ciuiles allarmes,
Et prenant de rechef secretement les armes,
Sage, prompt & hardy, fist rampart de fon corps
Aux bataillons creffez, & foustint les efforts
De l'orage voifin, facrifiant fa vie
Deffus l'autel facré de fa douce patrie,
Détournant, renuerfant, repouffant, empeschant
Du mur Parisien la tempefte approchant.

Mais Mars trouuant à poinct fous la teſte ſacree
De ce grand Cheualier la face defarmee,
Le poil blanc & chenu, attaque front & flanc,
Et d'vn coup redoublé les fouille de fon fanc,
Meſlant playe fur playe, aux flancs, deuant, derriere,
Et de lame meurdriere il raut la lumiere
De ce grand Conneſtable, à fin qu'il ne peult pas
Compoſant, ou reſtant vaincueur maifre du pas,
Fermer du Dieu de paix le temple, & pitoyable
Mettre fin aux malheurs de ce temps larmoyable,
Si que la maieſté de ce Dieu des combas
Et l'acier enrouillé ne languift icy bas.

Mais Pallas, amoureuse & d'honneur & de gloire,
Le charge fur fa targue, où comblé de victoire,
Morne & tranſi de coups, le porte glorieux
A fon Roy & aux ſiens, meſme victorieux
De l'Enuie, qui bruſſe ainſi qu'vn coup de foudre
La cyme des rochers & les reduit en poudre :
Ferme au pere les yeux deuant ſes enfans chers,
Couronne le cercueil de branches d'oliuiers,
Et de lauriers ſacrez aux victoires celebres,
Pour hache verdoyante & pour cyprés funebres :
L'appelle par trois fois, le dit pour ſes beaux faits
Digne de commander & en guerre & en paix.

Paffant, n'offenſe pas ceſte ame genereuſe,

Ains espargne les pleurs, & de l'ombre poudreuse
 De ce tombeau sacré de lauriers reuestu
 Appren d'estre vaillant & fuyure la vertu.
 Anne, vy donc heureux, puis que la part meilleure
 Reste encores de toy furuiuante à ceste heure :
 Anne, vy donc heureux, qui ne fus languissant
 Ny de bras engourdis les vertus embrassant :
 Anne, vy donc heureux, & d'esprit indontable,
 D'alaignesse, d'honneur, & grace inimitable.
 As vescu, ieune & vieil d'âge en âge fuyuant,
 Dés ta naissance heureux & viuant & mourant,
 Puis que les faits premiers de ta ieunesse tendre
 Respondent aux derniers, & qu'il ne faut attendre
 Rien d'heureux icy bas, ny durable, ny fort,
 Que la feule Vertu qui reste apres la mort.

ANNÆ MOMMORANCII

EQVITVM IN GALLIA MAGISTRI TVMVLVS.

*S*OLVE senex Spartane choros, modulumque pudédum,
 Nos fortes fuimus, iam desine voce præire,
 Vos animis Galli, vnanimes linguisque fauete,
 Si melius sub fata canit fortemque fuisse,
 Nec minus esse æui flexu spatioque supremo
 Applausu patriæ se Mommorancius heros.
 Fraternalis nam Celta odiis in bella ruente,
 Rursum, dum intrepidè patriis se deuouet aris,
 Implicitaque acie belli dum corpore nubem
 Sustinet, auertens vrbis arcibus æstum
 Instantem, arrepto sæuus tum tempore Mauors
 Canitiem sacram vultus sortitus inermes,
 Hic illic vario, & repetito polluit i&u,
 In fronte & tergo conturbans i&ibus i&us
 Aduersos versis, letali protinus hausit

*Ingentem ingenti & mulcauit vulnere, templum
 Claudere ne Iani pactus, campoue potitus,
 Et finem posset lacrymoso imponere bello,
 Armorum, & langueret opus, numenque iaceret :
 Ast illum scuto impositum regique, suisque,
 Seminecem laceratum ora, inuidiæque reportat
 Victorem, qua summa, vt fulmine, quæque vaporant,
 Pallas, & ipsa oculos natorum ante ora parenti
 Clausit, proque apio, pro feralique cupressu
 Pacifica circumuoluit pia funera oliua,
 Et lauro victrice, virum & ter voce vocauit
 Egregium pace & bello gauisa dolore.*

*Tu manes tantos ne læde, at parce viator
 Fletibus, atque ex hoc virtutem disce sepulchro,
 Anna, parte sui salue meliore superstes,
 Macte nec effctis ad fortia viribus, atque
 Robore macte animi indomito, viridique senecta,
 Macte vir atque senex, ætatis & ordine toto,
 Principiis tanto respondet si vltimus actus
 Concentu, & felix demum post funera virtus.*

Patriæ Patri parentabat gratus, G. V. G. PP. (1)

EPITAPHE

DE MONSEIGNEVR LE DVC DE GVYSE. (2)

CE grand Prince guerrier, ce grand chef des armées,
 Tel que les siècles vieux, ny le ply des années
 Des siècles aduenir ne peurent oncques voir,
 Ny ne verront encor qui l'égale en pouuoir

1. C'est-à-dire Germain Vaillant Guelle, de Pimpont.

2. François de Guise, traîtreusement assassiné devant Orléans par Poltrot de Méré.

De force ou de vertu, de vaillance ou de gloire,
Pour grauer de son nom l'immortelle victoire.

Ce grād Prince guerrier, plus qu'autre hōme vaillant,
Fust à garder vn fort, ou fust en l'affaillant,
A conduire vne armee, ou ranger sous l'enseigne,
Ou bien d'escarmoucher le soldat en campagne.
Ce grand Prince guerrier qui d'vn bras genereux,
Rendoit nostre François braue & victorieux,
L'ayant fait assez fort, pour de ses mains hardies
Mettre deffous le pié les forces ennemies.

Ce grand Prince guerrier qui laissoit pour iamais
Si plus il eust vescu en ce monde la paix,
Ce grand Prince guerrier, ce Prince des batailles,
Hà Dieux! auant le temps sous les fortes murailles
D'Orleans mutiné, non de force de bras,
Ou de lance ou d'espieu, ou trebuchant à bas
D'vn cheual terrassé, mais par la main meurdriere
D'vn plom empoisonné eut vn coup par derriere,
Qui luy perce l'épaule & luy froisse les os,
Dont mourut ce grand Prince, & mis en doux repos :
Ne pouuant pas mourir par force ou par vaillance
Du soldat ennemy, ny du fer de la lance
Du chevalier armé, or' qu'il fust le premier
Pour aller au combat, & iamais le dernier :
Ou soit qu'il combatist en muraille assiegee
Main à main, à cheual, en bataille rangee.
Car la vertu guerriere, & le fang & le nom
Empeschoyent qu'il mourust autrement qu'en traifon.

Ainsi le grand Achil, la gloire Pelienne,
Ayant esté plongé dedans l'eau Stygienne,
Ne pouuoit pas mourir s'il n'eust esté nauré
De Paris le Troyen par la plante du pié.

Ainsi de ces deux chefs les vertus auancees,
Par fraude & par traifon ont esté renuersees :
Ainsi ce grand Achil leur rempart des Gregeois,

Sans qui du fier Destin les indomtables lois
 Ne pouoyent pas souffrir que Priam ny que Troye
 Fuffent de l'eftranger ny des Gregeois la proye.

Ainsi ce Cheualier colonne des François,
 Le fecours de l'Empire & l'appuy de nos Rois,
 Sans qui nous n'esperions que la ville rebelle,
 Ny fon peuple mutin, ny fa vaine querelle
 Se peuft rompre ou gagner au milieu des combas
 De ceste guerre fainte, a franchi le trespas.
 Mais la Grece en la mort de fon vaillant Achile
 Ne trouua fa ruine, ains luy fut tres-vtile,
 Car redoublant fa force emprift fous le danger
 Par le fang de beaucoup, d'vn feul l'ame vanger.

Mais las rien ne t'esmeut, ô France malheureufe!
 Ny la mort de ce Prince en qui viuois heureufe,
 Ny luy ny fon fecours, fous lequel tu pouois
 Seurement foustenir le fceptre des François :
 Ne pouuant conceuoir tant de iuftes complaints,
 Ayant de ton fang mefme encores les mains teintes,
 Sans craindre que les grands tombent deffous la main
 D'vn meurtrier affaffin par vn mefme deffain,
 Pour ranger auffi toft tout le peuple fidelle
 Eclauue fous le ioug d'vne loy trop cruelle.

EPITAPHE

DV BARON DE SANTONAY.

PENDANT que la ieunesse animoit aux alarmes
 Et mon bras & mon fang alteré de l'honneur,
 Desia ie batiffois de la Parque vainqueur,
 Entre les ennemis mon tombeau dans mes armes :

Mais Mars en fut jaloux, & m'offant le harnois
 Me rend en ma maison, où finissant ma vie
 L'ay vescu tant heureux, que ie ne porte enuie
 Ny viuant ny mourant à l'heur mesme des Rois.

Or la mort m'a vaincu, non la peur ny la guerre,
 Et pour mettre à iamais en plus heureux repos
 Et en gloire plus grande & mon ame & mes os,
 Laisse l'un dans le ciel, l'autre dedans la terre.

Ainsi doncques fuyuant l'ordonnance du fort
 Des trois fatales Sœurs, ie donne à la memoire
 La gloire, le bonheur, le nom & la victoire,
 De guerre, de repos, de vaillance, & de mort.

L'OMBRE DV SIEVR DE SILLAC

AVX SOLDATS FRANÇOIS.

SOLDATS, le feur appuy & la force choisie
 Pour rendre le repos à l'empire François,
 Mourez enseuelis dedans vostre harnois :
 Ainsi mourant le Ciel fera vostre patrie,

Comme à moy qui, choisi d'une main ennemie,
 Pour me parer d'un plom, ne fis autre pauois
 Que d'un cœur animé de la faueur des Rois,
 Espandant pour le mien prodigement ma vie.

Plus vieil ie ne pouuois receuoir dauantage
 De gloire ny d'honneur : la vertu, non pas l'âge
 Honore le trespas de celuy qui vaincueur

Donne son ame au ciel, à ses amis les larmes,
 Son corps à sa patrie & son sang & ses armes,
 Et rend à ses amours ses sours & son cœur.

EPITAPHE D'HENRY II. (1)

LA FRANCE PARLE A L'OMBRE DE SON ROY.

PREN dōques de bon cueur mes sours & mes plaintes,
 Pren ces larmes, mon Roy, pren ces larmes espraintes
 De mes yeux se fondans sur ton fort inhumain :
 Si le marbre te presse, ou le faix de l'airain,
 le les veux amollir en charge plus legiere,
 Si le trop larmoyer ne feche ma paupiere.

1. Cette pièce ne se trouve pas dans les précédentes éditions ; elle a été imprimée pour la première fois dans le *Recueil des Épitaphes d'Henry, roi de France, II^e de ce nom, en douze langues, per Carolum Vtenhouium* (Charles d'Utenhoue, gantois), Paris, Rob. Estienne, in-4°, 1560.



IMPUISSANCE. (1)

QUEL defastre nouveau, quel estrange malheur
 Me brasse le Destin, me bannissant de l'heur
 Dont ie pouuois iouyr ceste nuit pres de celle
 Qui brulle comme moy d'vne amour naturelle!
 Hé quoy? tenant ma langue aupres l'yuoire blanc
 De fa bouche de basme, enté flanc contre flanc,
 Voyant du beau Printemps les richesses esclofes,
 Dessus son large sein les œillets & les roses,
 Vn tetin ferme & rond en fraise aboutissant,
 Vn crespe d'or frisé sur vn teint blanchissant,
 Vn petit mont feutré de mouffe delicate,
 Tracé sur le milieu d'vn filet d'escarlata,
 Sous vn ventre arrondi, graffet & potelé,
 Vn petit pied mignard, bien fait & bien moulé,
 Vne gréue, vn genoüil, deux fermes rondes cuisses,
 De l'amoureux plaisir les plus rares delices,

1. Nous regrettons pour notre auteur qu'il n'ait pu soustraire sa muse à la dépravation de son siècle. Il a payé, une seule fois, mais trop complètement, son tribut au goût licencieux de l'époque, par cette pièce que nous aurions volontiers négligée si nous n'eussions pris l'engagement de donner les œuvres complètes du poète nogentais. *L'Impuissance*, cette folastrie de Remy Belleau, qui figure dans ses œuvres pour la première fois, est tirée du *Cabinet satyrique, ou recueil parfait des vers piquants et gaillards de ce temps.....* (à la Sphère, sans lieu, 2 vol. in-12, 1666, — ou encore au Mont Parnasse, de l'imprimerie de messer Apollon, l'année satyrique).

Vn doux embrassement de deux bras gros & longs,
 Mille tremblans soufpirs, mille baisers mignons,
 Mon ... fait le poltron, estant en mesme forte
 Qu'un boyau replié de quelque chéure morte :
 Bref il reste perclus, morne, lasche & faquin,
 Comme vn drapeau mouillé, ou vn vieil brodequin
 Baigné, trempé de l'eau, comme si la tempeste
 Eust voulu triompher des honneurs de ma teste!
 Frappé d'un mauuais vent, ie demeure sans cueur,
 Flac, equeué, transi, sans force & sans vigueur.
 Qu'est deuenu ce ... à la pointe aceree,
 Et rougissant ainsi que la teste pourpree
 Qui couronne flottant le morion d'un coc,
 Roide entrant tout ainsi que la pointe d'un foc
 Qui se plonge & se cache en toute terre grasse,
 Iusqu'aux? ce ... estoit enflé d'audace,
 Escumant de colere, & de fumante ardeur :
 Ce ... comme vn limier qui de flairante odeur
 Suiuait le trac d'un ..., ... de bonne esperance,
 Toujours gonflé d'orgueil & gorgé de semence,
 Et qui pour galopper ne faisoit du retif,
 Mais maintenant, ô Dieux, est couüard & craintif?
 Donc pour te faire arcer, mon ..., il te faut ores
 Vne vieille à deux dens qui se fouuienne encores
 De Ieanne la pucelle, à qui l'entrefesson
 Sans enflure, sans poil, soit gelé de frisson,
 Et si peu frequenté qu'on sente de la porte
 Vn relant vermoulu, vne peau desia morte,
 Entrouurant tout ainsi qu'un sepulcre cendreux,
 Beant sur le portail tout rance & tout poudreux,
 Où pende pour trophée & pour belles enseignes
 Vn vieux crespé tissu des léures des areignes :
 Vn ... baueux, rongneux, landieux & peautreux,
 Renfrongné, decoupé, marmiteux & chancreux.
 Tel ... fera pour toy, afin de mettre au plonge

Dans l'abyfme profond ce nerf qui ne s'allonge,
Et qui ne dresse point, gliffant comme vn poiffon
Qui fretille goulu autour de l'ameçon,
Mais qui iamais ne prend amorce à la languette :
Vne trippe, vne peau, vne fauatte infecte,
Rebouché, remouffé, & pliant de façon
Que fait contre l'acier vne lame de plon :
Braue fur le rempart & couïard à la brefche,
Vn canon demonté fans amorce & fans mefche,
Vn manche fans marteau, vn mortier fans pilon,
Vn nauire fans maft, boucle fans ardillon,
Vn arc toufiours courbé & qui iamais ne bande,
Vn nerf toufiours lafché & qui iamais ne tende.
Il faut donc pour ce ... vn grand ... vermoulu,
Vn ... demefuré qui deuore goulu
La teſte & les, pour le mettre en curee,
Vn ... toufiours puant comme vieille maree.
Tel ... fera pour toy, puis qu'vn autre plus beau
Ne peut faire roidir ceſte couïarde peau.
Adieu, & iamais plus ne t'adienne entreprendre
De faire le vaillant, toy qui ne fçaurois tendre :
Adieu, contente-toy, & ne pouuant dresser,
Que le boy.. ridé te ferue de piſſ...





ODE

SVR LA VERSION DE DEMETRIVS

PAR F. IAMOT. (1)

CELLVY qui s'auance d'escrire
 Les entrefuites d'vn empire
 Qui roule à la faueur des lois,
 Comme il fault que l'obéissance
 Se rende ferue à la puiffance
 Du sceptre & de la main des Roys :

Celluy qui dedans l'air liquide
 Recherche la cause du vuide,
 Le tour & le retour des ans,
 Et d'entreprises plus secrettes
 Remarque les courfes profettes
 Du soleil, du ciel & des temps :

1. Si nous n'avions eu tardivement connaissance de cette pièce (V. Avertissement, p. xlix), sa place eût été marquée à la suite du recueil des odes, p. 189. Elle a échappé aux premiers éditeurs et se trouve à la fin d'un livre ayant pour titre : *Traicte de la Goutte* contenant les causes et origine d'icelle, le moyen de s'en pouvoir preserver et la sçavoir guerir estant acquise, escrit en grec du commandement de Michel Paleologue empereur de Constantinople, par Demetrius Pepagomenus son premier medecin, traduit en françois, restitué et emendé de plusieurs belles corrections et annotations par M. Frederic Jamot, docteur en medecine. A Paris, pour Galiot du Pré, 1573, petit in-8°.

Celluy qui par diuins augures
 Predit les gauches auantures,
 Par les regards des astres beaux
 Que faiçt que l'errante Emperiere
 De la nuit chemine courriere
 Au galop dessus ses moreaux,

A mon aduis est fort louable,
 Et d'une entreprise honorable
 Sont à priser ces beaux esprits,
 Qui vont achetant ceste gloire
 Par la fueur, dont la memoire
 Vit immortelle en leurs escrits.

Mais furtout grandement ie prise
 Celluy qui d'humaine entreprise
 Cherche cela qui est humain,
 Discourant de nostre nature
 Et de la noble architecture
 De ce corps pour le rendre sain :

Comme toy qui, à peine toute,
 Cherches les causes de la goutte
 Qui s'escoule entre chair & peau,
 Et faiçt que d'une main tremblante
 Et d'une allure chancelante
 Perclus, nous trouuons le tombeau :

Comme toy qui des fleurs Attiques,
 Volant par les plaines antiques,
 As pris, d'un pouce ingenieux,
 Le miel que l'auette Gregeoise
 Gardoit pour la bouche Françoisse
 Par ton labour ingenieux.





TABLE DES MATIERES.

	Pages
INTRODUCTION	vij
LA VIE DE REMY BELLEAV, par G. Colletet.	xj
Addition à la Vie de Remy Belleau	xxxij
AV LECTEUR	xlv
PORTRAITS	lv

ODES D'ANACREON.

<i>Elegie de P. de Ronsard.</i>	7
Amour ne voyoit pas enclose	43
Amy, ie veux chanter l'honneur	53
Aussi tost mon esmoy	31
Aussi tost que ie tiens propos	55
Atys l'effeminé	22
Bacchus race de Iupiter	32
Beuons & que chacun tortille.	17
Beuons gaillards de ce bon vin	43
C'est malheur que de n'aimer point	48
Ce toreau qui porte en crope	39
Deffus vn tapis de foye	19
Doncques quelqu'vn a peu grauer	50

Donnez-moy la lyre d'Homere.	49
D'vne branche delicate.	18
Enfans, voyci le Dieu.	49
Fay-moy d'vne façon gentille.	34
Fay-moy pres ce iouuenceau.	28
Filles, garçons, à paniers pleins.	52
Fons-moy d'argent vn beau vaiffeau.	26
Ha Dieu, tu reuiens tous les ans.	38
Ha que nous t'estimons heureufe.	45
Ha vraiment, ie vous puniray.	22
Hé pourquoy m'apprens-tu l'vfage.	40
Iadis la fille de Tantale.	27
J'aime la danfe & le ieu.	45
J'aime la gaillarde vieilleffe.	48
Ie fuis né pour prendre fin.	30
Ie fuis vieil, & fi boy mieux.	41
Ie veux aimer à ceste heure.	23
La rofe à l'Amour facree.	17
La terre noirciffante boit.	27
Le mary de la Cyprienne.	47
Les cheuaux, pour les mieux cognoiftre.	55
- Les femmes difent : Tu es vieux.	21
Les Mufes lierent vn iour.	36
L'vn chantera les grands faits d'armes.	25
N'agueres en plein mi-nuit.	15
N'agueres eftant en repos.	46
Nature a donné aux taureaux.	14
Ny Gyge prince de Sarde.	24
Or fus, filles, que l'on me donne.	28
Or fus permettez que ie boiue.	36
Où voles-tu, colombelle?.	19
Pourtant fi i'ay le poil grifon.	39
Quand ie boy de ce bon vin.	42
Quand ie boy la taffe pleine.	30
Si l'or & la richeffe.	29

DES MATIERES.		245
Si tu contes des bois vers.		37
Sur tous les arbres i'ay defir		16
Sus donc, peintre, fus donc auant		32
Trace-moy, peintre, vn beau payfage		49
Vn ieune enfant portoit vendre		21
Volontiers ie chanterois		13
Voyez comme à l'entree		40
Vulcan, fay-moy d'argent fin		25
<i>Traduction de Sapphon. Nul me femble égal.</i>		56

PETITES INVENTIONS.		
La Cerife		88
Le Coral.		66
Les Cornes.		96
- Le Defir.		105
L'Escargot		75
- L'Heure.		59
L'Huiftre		69
Le Mulet		101
- La Nuiſt.		106
L'Ombre		80
Le Papillon.		62
Le Pinceau.		73
La Tortue		82
Le Ver luisant de nuiſt		87

DISCOVERS.		
A l'Amour		141
Amour medecin		151
A fa Maiftrefſe		152
<i>Ad P. Ronſardum.</i>		166
<i>Ad eundem, de fonte D. Theobaldi</i>		167
Chant d'allaigreſſe ſur la naiſſance de Fr. de Gonzague		155
Chant de triomphe		110

Contre l'Amour	147
De la Bleffeur d'Amour	149
<i>De apibus Polonis</i>	157
Dialogue.	154
<i>Dictamen metrificum</i>	123
D'un Bouquet enuoyé le mercredy des cendres.	153
Election de fa demeure	132
Espoir deceu	168
Imprecations fur la mort du feigneur Loys du Gaz.	162
Impuiffance.	237
Priere à Dieu	138
<i>Traduction de quelques Sonnets :</i>	
Ce begayant parler.	159
Quand ie presse en baifant	158
Que lafchement vous me trompez	160
Mouches qui maçonnez	157
Si mille œillets	159
Voyant les yeux de toy	161

ODES.

A Monsieur Garnier.	186
A Nogent	169
De la Perte d'un baifer	178
Sur des Graines	181
Sur la Maladie de fa maiftresse.	176
Sur la Verfion de Demetrius	240
Sur les Cantiques de N. Denifot	187
Sur les Recherches de E. Pafquier	183
Sur l'Importunité d'une cloche	172

SONNETS.

Ainfi qu'au point du iour.	204
Allez mon cœur	195
Brañ vous me caiollez.	191

DES MATIERES.

247

Ce beau front releué	194
Ce double trait	202
Ce iourd'huy que chacun.	194
C'est maintenant qu'il faut	192
De mille morts ie meurs.	190
Depuis que ie baifay	199
Depuis que ie baifé.	198
Deux ans font ia paffez	197
Douce mere d'Amour	198
<i>Effusa latè mella</i>	205
Euffé-ie autant de fois.	200
Gentille main.	202
Ie fuy comme la mort.	193
Ie plains fort, mon Garnier.	205
Mais de quel tret.	201
Maiftresse croyez-moy	197
Mieux ie ne puis.	206
Ne croyez pas.	193
N'est-ce vn grand mal.	196
O cruauté d'Amour.	200
Quand i'entreuoy	192
Qui ne diroit, ô Dieu	207
Si l'amour que tu dois.	206
S'il faut comme tu dis.	207
Tu ne pouuois choifir	203
Veux-tu fonder	190
Vn fi gentil esprit	195
Vous me dites fans fin & le tiens.	196
Vous me dites fans fin que ce n'est	199

CHANSONS.

Autre amour que le tien	213
Autre maiftre n'ay que l'Amour	211
Oncques par traits ou par amorce	209

CARTELS.

Ce ieune Cheualier	219
Ces Cheualiers d'honneur	217
Dames dont les beautez	218
Dames dont les vertus.	215

EPIGRAMMES.

Carle est borgne d'un œil.	221
Quand ie veux raconter	221
Τὴνδ' ἐθέλων τε νόμων	222

COMPLAINTES.

Bergers, ie vous supply	223
ie n'ay membre sur moy	226
Sacré Laurier, & toi gentil Ormeau	224

EPITAPHES.

D'Anne de Montmorency.	229
(Traduction).	231
De monfeigneur le duc de Guise	232
D'Henry II.	236
Du baron de Santonay.	234
Du fleur de Sillac	235

FIN DV PREMIER VOLVME.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

